



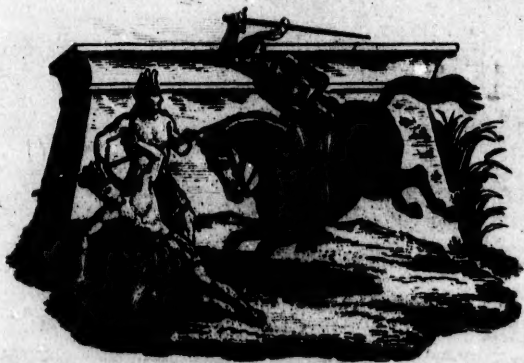
Monterame est tué par les siens.

Paris.

Monterume est tui par les siens.

Par E. C. PITON

Tome 2^{me}



Paris
CORBET aine libraire

1836



R
E
123
C214
v.2

I
d'un
ver
lui
et le
four
appe

HISTOIRE COMPLÈTE

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET CONQUÊTES DE CHRISTOPHE
COLOMB, DE CORTÈS ET DE PIZARRO.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Cortès.

ENTRETIEN VIII.

M. HURTIN.

Dans la soirée du même jour, l'empereur, suivi d'une nombreuse et brillante escorte, se dirigea vers la demeure de Cortès qui vint au devant de lui jusqu'à la cour d'entrée, le salua avec respect, et le conduisit dans son appartement. L'empereur s'y assit volontiers sans cérémonie, et fit apporter près de lui un siège pour le général

espagnol. Cortès ayant pris place, et les assistans, Espagnols et Mexicains, s'étant rangés à une distance respectueuse, on fit venir l'interprète Marine. Alors le souverain du Mexique prenant la parole, s'efforça de donner de lui à Cortès une idée plus avantageuse que celle que le général avait pu concevoir d'après les apparences.

« Je sais, lui dit-il, que certaines gens prétendent que je suis un descendant des dieux : c'est une erreur qu'ils auront tenté de te faire partager; d'autres n'auront pas manqué de te dire que j'étais un despote sanguinaire; n'ajoute foi ni à l'un ni à l'autre de ces discours calomnieux.

» Regarde, ajouta-t-il en se découvrant, regarde, et touche ce bras : est-il d'une nature différente de celle des autres hommes ? »

Puis il s'exprima ainsi au sujet des Espagnols :

« Nous n'ignorons pas que nos pères, fondateurs de cet empire, étaient originaires des vastes contrées situées vers l'Orient. Lorsqu'ils firent la conquête de ce pays, dont je suis encore aujourd'hui souverain, ils avaient pour chef le fameux Quezalcoal, qui avait fondé l'empire du Mexique, en partie pour d'autres pays qu'il voulait soumettre à sa domination; mais avant de s'éloigner de nous, il prédit qu'un jour nous serions subjugués par un peuple qui descendait de lui, et qui changerait la forme de nos institu-

tions. Or, tout me prouve aujourd'hui que vous êtes les descendans du grand Quezalcoal ; loin donc de vous considérer comme des étrangers, je ne vois en vous que des membres de notre famille. J'ai jugé à propos de vous faire cet aveu, espérant, en revanche, connaître par vous la volonté du grand souverain de l'Orient, afin que moi et mon peuple nous nous empressions de nous y soumettre. »

Ces paroles de l'empereur répandirent la joie la plus vive dans l'âme de Cortès ; il se hâta de répondre à Montézume qu'il ne s'était pas trompé, et que lui et les Espagnols qu'il commandait étaient bien certainement les régénérateurs dont Quezalcoal avait parlé, puis il ajouta :

— Tu dois comprendre, d'après cela, que le souverain puissant dont je suis l'un des plus humbles serviteurs, a sur ce pays des droits incontestables, mais il est trop magnanime pour vouloir en user. Tout ce qu'il exige de toi et de ton peuple, c'est que vous abandonniez le culte de vos faux dieux pour n'en adorer qu'un qui est le véritable. J'ai mission de vous apprendre que votre croyance est fausse ; que vos prêtres sont des imposteurs, et que vos idoles ne sont qu'une matière brute et impuissante. Notre Dieu, qui créa et qui entretient tout ce qui existe, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. La terre, l'immense

Océan, les étoiles qui brillent dans les cieux, tout l'univers est son ouvrage; reconnais-le donc comme le principe et le modérateur de toutes choses. Lui seul a droit à vos hommages, à vos prières et à votre reconnaissance: c'est au culte du vrai Dieu que le monarque suprême, qui m'a envoyé, vous convie tous, à cette condition, qu'il promet de faire une alliance éternelle avec toi et avec ton peuple.

Montézume eut beaucoup de peine à se contenir tant que ce discours dura; la manière dont Cortès traitait ses dieux le mettait dans une agitation extraordinaire. Le général eut à peine fini de parler, que l'empereur se levant brusquement, dit qu'une alliance avec les descendans de Quezalcoal lui serait très agréable, et qu'il n'avait rien de plus à cœur que de la contracter; mais que cela devait être tout-à-fait étranger à leurs dieux; qu'il voulait bien croire à l'excellence de celui des Espagnols sans pour cela que ceux des Mexicains lui fussent inférieurs. En prononçant ces dernières paroles, visiblement ému, Montézume se leva, fit distribuer aux Espagnols des présens magnifiques, et regagna le palais impérial.

Dès le lendemain, Cortès rendit à Montézume la visite qu'il en avait reçue; accompagné de ses principaux officiers, il fut conduit, avec beaucoup d'éclat, à son audience. Le monarque mexicain

fit à Cortès une foule de questions touchant les mœurs et usages des Européens; le général essayait sans cesse de ramener la conversation au sujet de la religion; il s'éleva avec indignation contre les sacrifices humains, qu'il traita de barbares.

L'empereur éluda une discussion qui aurait pu le faire sortir de sa modération ordinaire; mais on remarqua qu'à partir de ce jour, il ne souffrit plus que l'on servit de la chair humaine sur sa table.

Montézume, pour donner aux Espagnols une idée de la magnificence de ses temples, les invita à l'accompagner dans le plus vaste et plus somptueux de la ville. Les prêtres ne s'opposèrent nullement à ce que les étrangers y fussent introduits, mais ils leur recommandèrent de s'y comporter avec décence. Ce fut l'empereur lui-même qui leur fit voir les objets les plus remarquables, et leur donna toutes les explications qu'ils pouvaient désirer; il leur parla du culte que l'on rendait à chacun des dieux dont il leur dit le nom, et dont le plus grand s'appelait *Vizlipuzli*. Les cérémonies de ce culte leur parurent si ridicules, et le nom du grand dieu si bouffon, que, malgré leur promesse, les Espagnols ne purent s'empêcher de rire aux éclats; on expliqua aisément cette indécence par le fanatisme de ce temps-là. L'empereur, quoique irrité

d'une semblable irrévérence, se borna toutefois à regarder d'un air sévère les rieurs imprudens. Mais les paroles de Cortès dans cette circonstance, mirent le comble à l'indignation du monarque; le fanatique espagnol lui dit sans ménagement, que ses dieux ne pourraient supporter la présence de la croix de Jésus-Christ, s'il avait la permission de la planter au milieu du temple. Les prêtres témoignèrent toute l'horreur que leur inspirait une telle proposition; Montézume, cependant, cherchant à se contenir, reprocha à ses hôtes le peu de respect qu'ils témoignaient pour sa personne et pour le saint lieu où il les avait conduits; il finit par leur dire qu'ils étaient libres de retourner dans leur quartier, tandis qu'il allait prier ses dieux de lui pardonner l'extrême modération dont il avait usé envers les profanateurs de leurs temples.

Cortès, en cette circonstance, ne se comporta certainement pas en habile politique; mais le culte des Mexicains était si abominable, qu'il eût été difficile à un chrétien de n'en être pas révolté. La principale cérémonie de ce culte était les sacrifices humains; les prisonniers de guerre étaient les victimes que l'on égorgait en l'honneur des dieux, et il arrivait souvent aux prêtres d'en sacrifier plusieurs milliers en un jour. On conceit qu'en temps de paix les victimes ne devaient pas tendre

à manquer; alors les prêtres faisaient savoir à l'empereur que leurs dieux avaient envie de manger, et le monarque s'empressait de faire annoncer, dans tous ses États, que les dieux avaient faim, et, à ce signal, la guerre était déclarée à toutes les nations voisines. Les prisonniers étaient aussitôt dirigés vers les temples, et voici comment on procédait au sacrifice: Les victimes étaient amenées dans le parvis; peu de temps après paraissait l'un des sacrificateurs, vêtu d'une robe blanche, et portant dans ses bras une statue dont les yeux étaient verts et les dents jaunes; cette idole était composée de miel et de farine de froment. Après être monté sur une pierre élevée, pour être aperçu par dessus le mur, ce prêtre montrait à chaque prisonnier sa laide idole, en lui disant: *Voici ton Dieu*. Cela terminé, il descendait, ordonnait aux prisonniers de le suivre, et les conduisait vers l'endroit où se trouvaient les autres sacrificateurs. Le chef de ces derniers s'appelait Topilzin; c'était lui qui dirigeait les sacrifices: sa robe était garnie de franges rouges; sa lèvres inférieures et ses oreilles étaient ornées d'anneaux d'or où brillaient des pierres vertes; son visage était d'un noir luisant; il portait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, et à la main, un large couteau de pierre affilé. Il était accompagné de cinq autres sacrificateurs, en ha-

bits sacerdotaux, et qui tous coopéraient à l'exécution de la victime. Alors les prisonniers se dirigeaient vers une large pierre sur laquelle on les égorgeait l'un après l'autre; on s'emparait du premier, que l'on renversait sur la pierre, tandis que ses pieds et ses mains étaient tenus par quatre des sacrificateurs, et qu'un cinquième lui tenait le cou à l'aide d'un collier; le Topilzin appuyait sa main gauche sur la poitrine, et d'un coup de son couteau ouvrait le corps, puis il arrachait le cœur du patient, et se tournant vers le soleil, il lui offrait les vapeurs qui s'élevaient de ce cœur encore palpitant; se dirigeant ensuite vers l'idole, il frottait son affreux visage avec le cœur sanglant, en prononçant des paroles mystiques. En même temps, les cinq autres prêtres jetaient le cadavre au bas de l'escalier, où étaient restés les hommes qui avaient amené les prisonniers. Les cadavres appartenaient à ces hommes, qui les emportaient chez eux pour les manger, dans un festin digne de la cérémonie.

A certaines époques de l'année, les Mexicains, en proie aux plus hideuses superstitions, célébraient une fête dont le nom signifiait *écorcherie d'hommes*. Voici comment se célébrait cette fête abominable : les prisonniers destinés aux sacrifices étaient écorchés par les prêtres qui couvraient les valets du temple de ces manteaux de peaux hu-

maines toutes sanglantes, ces valets ainsi affublés parcouraient la ville, et, s'arrêtant devant chaque maison, ils chantaient et dansaient jusqu'à ce qu'on leur eût fait quelque présent pour les prêtres; les personnes qui ne voulaient rien leur donner étaient frappées au visage avec les peaux humaines et inondées de sang. Ce n'était que lorsque la peau commençait à se corrompre que l'on cessait de lever cet impôt, qui formait le principal revenu des prêtres.

Tirons le rideau sur ces horribles scènes, et retournons à notre héros.

Malgré le succès dont son audace avait été couronnée, et la joie qu'il en avait ressentie, Cortès ne tarda pas à sentir tout le danger de sa position; il reconnut que lui et son armée se trouvaient en quelque sorte à la discrétion d'un monarque puissant, qui ne semblait plus aussi bien disposé en sa faveur qu'aux premiers jours, et il se repentit d'avoir tant osé. Ses craintes étaient augmentées par les Tlascalands, qui prétendaient que l'empereur du Mexique ne les avait reçus dans sa capitale qu'avec de perfides intentions, et qui ne cessaient de recommander à Cortès de se tenir sur ses gardes. Ces conjectures étaient d'ailleurs justifiées par le caractère de Montézume, et par la situation de la ville; il eût suffi en effet de détruire les ponts jetés sur les digues du lac, qui seuls permettaient

de sortir de Mexico, pour que Cortès se trouvât enveloppé d'un peuple immense contre lequel son courage et celui de sa petite armée eussent été impuissans.

Bientôt l'audacieux Espagnol reçut de la Vera-Cruz des nouvelles qui augmentèrent encore ses alarmes. Après que Cortès eut quitté cette ville, un général mexicain nommé Qualpopoca avait voulu châtier les peuples qui s'étaient soumis à la domination des Espagnols; il marcha donc contre eux à la tête d'une nombreuse armée. Escalante, auquel Cortès avait donné le gouvernement de la Vera-Cruz, voulut secourir ses alliés, et s'étant mis à leur tête avec quelques soldats et deux chevaux que Cortès lui avait laissés, il attaqua Qualpopoca et gagna la bataille; mais il tomba mortellement blessé, ainsi que sept de ses soldats; l'un de ses chevaux fut tué, et un soldat espagnol fut fait prisonnier. Les ennemis s'empressèrent d'égorger ce malheureux; ils lui coupèrent la tête, et la portèrent en triomphe dans les principales villes de l'empire, afin de prouver que les Espagnols n'étaient que des hommes, mortels comme eux; enfin, ils avaient envoyé cette tête dans la capitale.

A cette nouvelle, Cortès songea aux moyens de sortir de la position critique où il se trouvait, et passa une nuit entière à dresser ses plans. Le lan-

demain, il demanda à plusieurs Tlascalans, sur la fidélité desquels il savait pouvoir compter, s'il n'était pas venu à leur connaissance quelque chose qui pût faire soupçonner les projets de l'empereur; ils lui répondirent qu'il y avait en effet quelque mystère dans la conduite des grands de l'empire; que Montézume avait reçu de la province la tête d'un Espagnol, et l'avait fait cacher avec le plus grand soin; ils affirmèrent enfin que la question de détruire les ponts des digues avait été agitée dans le conseil. Cortès, suffisamment instruit, n'hésita plus à exécuter l'audacieuse résolution qu'il avait prise de s'emparer de la personne de l'empereur, au milieu même de sa cour et d'une nation qui lui était toute dévouée. Cette résolution fut adoptée par ses officiers, auxquels il persuada qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour conjurer l'orage qui les menaçait.

ENTRETIEN IX.**M. HURTAN.**

On mit de suite à exécution le projet téméraire adopté par tous les chefs de l'armée espagnole. Afin d'être prêts, au premier signal, à marcher à la défense de leur général, les troupes furent consignées dans leurs quartiers respectifs. Plusieurs détachemens furent mis en observation dans les rues qui conduisaient au palais impérial; mesure qui devait d'autant moins éveiller l'attention des indigènes, que ceux-ci étaient accoutumés à voir les Espagnols marcher toujours armés. Cortès, accompagné de cinq de ses officiers et de trente soldats d'élite, s'achemina vers le palais, à l'heure où il avait l'habitude de s'y rendre.

Le général espagnol, ses officiers et ses interprètes furent immédiatement introduits dans l'appartement de l'empereur, qui leur fit un accueil gracieux. Les domestiques s'éloignèrent et le drame commença. D'abord, feignant le plus extrême mécontentement, il accusa de trahison le général mexicain Qualpopoca, qui contre le droit des gens,

et en pleine paix , avait provoqué au combat ses soldats et ses alliés , et immolé un prisonnier espagnol dont on avait porté la tête de province en province. Ensuite il accensa , d'après le bruit public , Montézume d'être le provocateur de cette attaque et de ce meurtre infâme , ajoutant qu'il se regardait comme obligé de demander réparation de l'outrage fait à son souverain , le premier prince de la terre.

A ces mots , le visage de l'empereur pâlit d'épouvante ; cependant il prit ses dieux à témoin de son innocence ; et pour prouver combien il était étranger à cet attentat , il dit à Cortès , qu'il allait à l'instant ordonner l'arrestation de Qualpopoca et de ses complices , et les faire amener à Mexico.

Alors Cortès prenant un air moins sévère , dit à Montézume qu'il se contenterait volontiers de cette explication , mais qu'il fallait quelque chose de plus pour satisfaire son armée irritée ; qu'on ne pourrait jamais lui faire croire que l'empereur n'ait pris aucune part à de pareils événemens , à moins qu'il ne consente à lui prouver son entière confiance et sa sincère affection , en venant passer quelques jours au milieu d'elle ; que le cas échéant , il serait bien reçu dans le quartier et traité par les soldats avec tous les égards dus à son rang et à sa personne.

A une pareille proposition , Montézume , frappé

d'indignation et de stupeur, ne sut d'abord que répondre; revenant enfin de son trouble, il s'exprima ainsi, affectant un air de dignité : « Un » monarque de l'empire du Mexique n'est pas » habitué à se constituer prisonnier; s'il était as- » sez lâche pour le faire, ses sujets, indignés, em- » pêcheraient qu'on le traitât de la sorte ! »

Cortès, ne voulant recourir à la force qu'à la dernière extrémité, mit en usage tous les autres moyens, pour engager Montézume à répondre à ses desseins. Cette négociation aussi délicate que bizarre durait depuis plus de trois heures quand Valasquez de Léon, jeune officier espagnol, d'un caractère impatient, s'écria : « Pourquoi tant de » façons ! qu'on s'empare de lui et qu'il meure à » nos pieds. » L'empereur, curieux de savoir ce que ce jeune furieux avait dit, s'adressa à l'interprète marine; celle-ci satisfit sa curiosité en ajoutant que s'il tardait à se rendre, elle tremblait pour ses jours. L'infortuné monarque sentit alors défaillir son courage; il s'aperçut qu'il avait tout à redouter, s'il opposait une plus longue résistance à ces hommes puissans qui le tenaient en leur pouvoir. Il se soumit donc à sa destinée, et descendant de son siège, il dit au général espagnol qu'il s'en rapportait à sa promesse et qu'il était prêt à le suivre.

A l'instant, après avoir appelé auprès de lui les

grands de l'empire, il leur fait part de l'intention que lui ont suggéré des motifs graves, de se fixer pendant quelque temps au milieu des troupes espagnoles. Quoique ceux-ci fussent extrêmement surpris d'un projet si extraordinaire et si dangereux, ils n'osèrent néanmoins opposer aucune objection à la volonté absolue de leur souverain. On alla chercher son palanquin, et le malheureux prince fut conduit comme un prisonnier par ses propres sujets au milieu des soldats espagnols.

Le bruit de son enlèvement se répandit bientôt dans la ville, où tout fut dans la consternation. L'épouvante était peinte sur tous les visages; des cris de douleur se faisaient entendre de toutes parts. L'empereur, pour apaiser la multitude éplorée, composa son visage et lui donna, en souriant, l'assurance qu'il allait de sa propre volonté habiter quelques jours parmi ses hôtes et se récréer en leur compagnie; cette assurance calma les infortunés Mexicains, qui n'opposèrent aucun obstacle à la marche des Espagnols, et ceux-ci arrivèrent dans leur quartier avec leur illustre captif.

Montezuma fit choix de la chambre où il désirait établir sa demeure, et, d'après les ordres de Cortès, il y fut servi avec une grande vénération par les soldats espagnols. Après y avoir pris quelques instans de repos, il donna mission à quelques uns des officiers qui l'avaient suivi, de parcourir

les rues pour tranquilliser le peuple, le faire rentrer, et lui ordonner, sous peine de la vie, de ne pas fomenter de troubles; en certifiant de nouveau que c'était lui-même, et sans aucune suggestion étrangère, qui l'avait décidé d'habiter quelque temps avec les Espagnols, ses amis. Il expédia ensuite, sous les yeux de Cortès, plusieurs officiers de sa garde pour aller arrêter Qualpopoca, et l'amener prisonnier à Mexico, ainsi que les autres chefs ses complices.

Le général espagnol mit tout en œuvre pour adoucir la captivité de l'infortuné monarque. Il permit aux officiers mexicains, même aux premiers de l'empire, de le voir et de l'entretenir librement; cependant, sous prétexte d'empêcher le désordre et la confusion, il eut soin de n'en pas laisser entrer un trop grand nombre à la fois. Montézume continua, aux yeux de ses sujets, de déguiser sous un air de gaieté, la honte dont il était couvert, et traitait les Espagnols avec une affection et une munificence telles que personne ne pouvait soupçonner qu'il eût à s'en plaindre.

Sur ces entrefaites, Qualpopoca, son fils et cinq de ses officiers furent emmenés à Mexico. L'empereur, qui niait constamment toute participation à l'attentat qu'ils avaient commis, voulut qu'ils fussent jugés et punis par les Espagnols eux-mêmes. En conséquence, Cortès convoqua un conseil de

guerre devant lequel comparurent les malheureux officiers mexicains, qui, après s'être reconnus coupables du crime dont on les accusait, furent condamnés à être brûlés vifs. Ils avaient jusqu'à ce moment poussé la fidélité envers leur infortuné souverain, jusqu'à soutenir constamment qu'ils n'avaient reçu de lui aucun ordre pour exécuter leur action; mais à peine eurent-ils entendu leur arrêt de mort, que le courage leur manqua, et qu'ils confessèrent ce qu'ils avaient si longtemps refusé d'avouer. Aussitôt Cortès les fit mener au supplice.

Vous avez peine, mes enfans, à concevoir la conduite audacieuse de Cortès. En effet, au sein d'une capitale et d'une population immense, vous venez de le voir s'emparer d'un monarque puissant, et usurper une juridiction qui n'appartient qu'au pouvoir législatif : votre étonnement est légitime; mais ce qui vous reste à savoir n'est pas moins fait pour l'exciter à un plus haut degré.

Comme pour mettre le comble à l'humiliation du malheureux prince, Cortès, de son autorité privée et sous les yeux du peuple, fit porter sur la place publique une immense quantité de javelines, de boucliers et autres instrumens de guerre, que Montézume conservait dans un arsenal, pour en élever un bûcher et faire brûler les malheureux Mexicains, qui n'avaient sans doute à se reprocher

que d'avoir obéi à leur monarchie légitime; quand tout enfin fut disposé, que ses armées, depuis longtemps mises en réserve pour défendre d'empire, furent amoncées, en armant les victimes au milieu d'une foule innombrable de spectateurs, muets d'étonnement, et qui ne pouvaient se rendre raison de ce dont ils étaient témoins.

Au même instant, Cortès, suivi de quelques officiers et d'un soldat portant des fers, se dirigea vers la chambre de l'empereur. Ayant abordé le monarque épouvanté, il lui dit ces paroles terribles : « Les coupables m'ont avoué que toi, Montézume, tu es l'auteur de l'attentat qu'ils ont commis. Il est donc juste que tu partages la punition qu'ils méritent. » A ces mots, il se tourna vers le soldat espagnol, qui chargea de fers le prince, stupéfait et déchu de sa puissance.

Montézume, après s'être laissé garotter sans proférer une parole ni chercher à opposer une résistance d'ailleurs inutile, donna enfin un libre cours à ses plaintes et à ses gémissemens, croyant qu'on allait aussi le mener au supplice. Mais ce qui rendit cette scène encore plus touchante, ce fut de voir ses fidèles serviteurs se précipiter à ses pieds, les baigner de larmes, soutenir ses fers pour en diminuer le poids, et pour qu'il n'en sentît pas le contact, entourer ses membres de morceaux d'une étoffe moelleuse; c'était, certes, un

spectacle attendrissant et bien fait pour ébranler la pitié dans le cœur le plus endurci.

Après l'exécution des malheureux condamnés, Cortès revint trouver Montézume et lui dit d'un ton amical : « Maintenant justice est faite, et ton crime est aussi effacé. » Puis il lui fit ôter les fers dont il était chargé. Alors, l'âme navrée, Montézume ressentit tout à coup un vif sentiment de joie ; il ne pouvait se lasser d'embrasser son persécuteur et de lui exprimer toute sa reconnaissance.

Le malheureux prince était dans un tel ravissement, qu'il paraissait avoir oublié que celui qui le débarrassait de ses fers était le même que celui qui les lui avait donnés.

A partir de ce moment, Montézume perdit entièrement courage ; nulle pensée généreuse ne semblait pouvoir naître dans son âme abattue ; dès lors, la domination des Espagnols à Mexico paraissait assurée. Mais le prudent Cortès n'était pas encore satisfait : sa pensée se portait toujours vers le moyen de se frayer une route pour sortir à volonté de cette capitale, où il se trouvait enfermé comme dans une île, dans le cas où les Mexicains viendraient à rompre les digues.

Dans ce but, il entretenait souvent l'empereur de la belle construction des vaisseaux européens, cherchant par là à exciter sa curiosité et à lui faire désirer d'en voir construire. Montézume, ainsi qu'o

le général espagnol s'y attendait, ayant manifesté combien il serait ravi d'un tel spectacle, celui-ci lui promit de l'en faire jouir. Un grand nombre de porte-faix furent, en conséquence, sur un ordre de l'empereur, envoyés à Vera-Cruz afin d'y recueillir et apporter à Mexico les débris des bâtimens espagnols. On en chargea d'autres d'aller couper du bois dans les forêts, et en peu de temps les charpentiers espagnols eurent construit deux brigantins sur lesquels l'empereur prisonnier aimait beaucoup à se promener lorsqu'il plaisait aux Espagnols de l'admettre à leur bord. Mais Cortès faisait servir ces promenades à la connaissance qu'il voulait acquérir de la situation du lac et des points environnans, connaissance qui, plus tard, lui fut d'une grande utilité.

De ce moment, ce génie actif et aventureux mit tout en œuvre pour asservir le peuple mexicain. Il députa des officiers espagnols dans toutes les provinces, avec mission de s'enquérir de leur étendue, de leur état, et des endroits où se trouvaient l'or et l'argent. Il fut aussi assez rusé pour convaincre Montézume de la nécessité d'éloigner de lui ses officiers les plus braves et les plus habiles pour les remplacer par d'autres dont la sottise et la poltronnerie n'offraient rien de dangereux aux Espagnols. Enfin, pour abaisser complètement l'orgueil du monarque mexicain, il lui proposa de se recon-

nati
en s
un
Q
téz
bert
pou
lui
L
Mon
prop
alla
que
son
l'Or
leur
par
I
yeu
ble
lev
la
on
ma
Co
eg
pa
na

naître publiquement vassal du roi d'Espagne, et, en signe de dépendance, de s'obliger à lui payer un tribut annuel.

Quelle conduite devait tenir le malheureux Montézume, déjà humilié de tant de manières? Sa liberté, sa vie, étaient au pouvoir de Cortès; il ne pouvait que se résigner et consentir à tout ce qu'on lui demandait, à quelque prix qu'on l'exigeât.

Les premiers de l'empire furent convoqués. Montézume lui-même rappela à leur mémoire la prophétie qu'ils connaissaient, et leur dit qu'elle allait s'accomplir: que l'heure en était venue, et que, dès ce moment, il reconnaissait que lui et son empire entier dépendaient du monarque de l'Orient, à qui, conformément aux volontés de leur père commun, la souveraineté était échue en partage.

Des larmes, à ces mots, s'échappèrent de ses yeux: preuve manifeste que son cœur était sensible à un pareil sacrifice. Un sourd murmure s'éleva dans l'assemblée des Mexicains; l'affliction et la surprise étaient peintes sur tous les visages, et on semblait tout prêt à soutenir, les armes à la main, les droits de l'empereur et de son peuple. Cortès, cependant, parvint à rassurer les esprits agités, en protestant que son maître n'entendait pas ôter l'empire à Montézume, mais qu'il se bornait à en être le protecteur. Cette protestation, et

l'exemple de Montézume, qui se soumettait de son plein gré, achevèrent de mettre un terme à ces dispositions hostiles. L'empereur confirma son hommage au roi des Espagnes par un présent magnifique, et enjoignit aux caciques de toutes les provinces d'imiter son exemple.

ENTRETIEN X.

THIANY. — Malheureux Montézume ! que va-t-il devenir ?

M. HUNTER. — La suite va nous l'apprendre. On s'occupe du partage des trésors qu'on avait amassés. Cortès, à cet effet, fit fondre en lingots tous les grains et les ornemens d'or qu'on avait recueillis, et il s'en trouva six cent mille marcs, ou trois cent mille livres pesant : le poids de l'argent ne fut que de cinq cents marcs, ou deux cent cinquante livres.

THÉOPHILE. — L'argent est donc moins commun que l'or, au Mexique ?

M. HUNTER. — Non pas aujourd'hui ; mais dans ce temps-là il y avait plus d'or que d'argent, par la raison que souvent l'or se trouve pur, et qu'il n'en est pas de même de l'argent. Tu sais ce qu'on entend par or et argent purs ?

Tutorina. — Oui; c'est quand on les trouve sans aucune espèce de mélange.

M. HENRY. — C'est cela même. L'argent, ainsi que les autres métaux, se tire, en général, du sein de la terre; et il est nécessaire de le purifier par le feu des matières brutes qui y sont inhérentes; mais les Mexicains ignoraient absolument cet art. C'est la nature elle-même qui avait purifié l'or et l'argent qu'ils possédaient, et qu'ils n'avaient fait que ramasser pour en faire des ornemens; car ce métal n'avait pas pour eux la même valeur que celle qu'il a pour nous; aussi, ce n'était qu'avec une espèce d'indifférence qu'ils allaient à sa recherche, même dans le sable des rivières et dans la terre des mines d'or qu'on lavait. C'est pour ce motif que la cupidité des Espagnols fut loin d'être satisfaite, et qu'ils n'en trouvèrent pas la quantité qu'ils espéraient avoir accumulée.

Le général espagnol fit cinq lots de ces richesses. Le premier fut destiné au roi d'Espagne; il s'adjudgea le second en sa qualité de général, et en vertu de l'usage déjà établi; le troisième fut réservé pour les personnes qui avaient avancé les frais de l'équipement, et les deux autres furent partagés entre tous les soldats et matelots. De sorte que chacun de ceux-ci trouva sa part bien minime, et que tous murmurèrent hautement sur ce partage. Mais Cortès apaisa bientôt leur mécontente-

ment, en faisant à leur avarice l'abandon d'une partie de ce qui lui revenait.

Le malheureux Montérume s'était soumis à toutes les exigences de Cortès : il ne résista qu'à une seule, qui avait rapport à son culte et à celui de sa nation. Les flatteries et les menaces furent en vain mises en usage ; on le trouva inébranlable dans ses sentimens religieux.

Irrité enfin d'un pareil entêtement, Cortès prit la résolution de se porter dans le temple, et de briser les idoles qu'on y adorait.

Mais quelle fut sa surprise, en voyant au dedans les prêtres, les armes à la main, disposés à défendre l'autel de leurs dieux, et au dehors toute la milice mexicaine environner le temple, et venir au secours de leur clergé ? Il vit alors qu'il s'était trop avancé, et, pour cette fois, il se borna à substituer à une des idoles qu'il avait renversées, le portrait de la sainte Vierge, et remit à un autre moment l'exécution de sa folle entreprise, de convertir un peuple qui ne partageait pas sa croyance.

Cet événement dessilla les yeux des Mexicains, qui virent alors à quels hommes ils avaient affaire. Jusqu'à ce moment, ils avaient eu pour les Espagnols une espèce de vénération ; mais ce sentiment fit place à la crainte, et ils ne s'occupèrent plus que des moyens de s'en défaire d'une manière ou de l'autre.

Les prêtres et les grands de l'empire qui, plus que par le passé, s'entretenaient secrètement avec Montézume captif, indignés de l'offense que leurs dieux avaient eu à souffrir, demandaient vengeance, et la position de l'empereur n'en fut que plus embarrassante. Quelle résolution lui restait-il à prendre? à quel parti s'arrêter? Devait-il parler au nom de son peuple? il s'exposait à être immolé par les étrangers qui le tenaient en leur pouvoir. Devait-il s'entendre avec les étrangers? il avait à redouter la rébellion de son peuple entier. D'ailleurs, quelle confiance pouvait-il mettre en ses soi-disant alliés? La manière dont ils s'étaient comportés jusqu'à ce moment à son égard, lui donnait la mesure de ce qu'il devait en attendre à l'avenir. Dans son anxiété et son incertitude, il finit par prendre un parti moyen qu'un homme faible qui se fait illusion, peut seul qualifier de prudent.

Il manda Cortès auprès de lui. Le général espagnol, qui avait remarqué avec méfiance les entretiens mystérieux devenus plus fréquents entre son prisonnier et les prêtres et les grands de l'État, ne se rendit à l'invitation de l'empereur qu'en se faisant escorter par douze de ses hommes d'élite, sur le courage desquels il pouvait compter. En pénétrant dans la chambre de Montézume, l'aspect inattendu de l'air sombre qui régnait contre

la coutume sur son visage, donna plus de force à ses soupçons. Sa surprise redoubla encore, lorsque l'empereur lui saisissant la main et l'emmenant à part, lui tint ce langage la menace à la bouche : « Puisque la mission que ton maître t'a donnée est remplie selon son désir, j'ai lieu de croire que tu vas te hâter de retourner vers lui. »

À ces paroles imprévues, au ton ferme et décidé avec lequel elles avaient été prononcées, Cortès, se tournant vers un des hommes de son escorte, lui donna secrètement l'ordre de faire courir de suite tous les Espagnols aux armes; puis, ainsi rassuré, il répondit à l'empereur, d'un air indifférent : « Moi-même je ne désire rien tant que de revoir bientôt ma patrie; mais, tu le sais, mes vaisseaux n'existent plus, et il faut, premièrement, que j'en fasse construire d'autres. Je te prie donc de me faire donner les sommes nécessaires pour leur équipement. »

Cette réponse inattendue pénétra Montézume d'un sentiment de joie qu'il ne put s'empêcher de laisser éclater; il se jeta au cou de Cortès, lui prodigua mille caresses, et lui jura que la réponse qu'il venait d'entendre serait répétée aux Mexicains et dans le temple des dieux, qui tous ne faisaient qu'un vœu : le prompt départ des Espagnols. Ces mots firent connaître à Cortès les vraies dispositions du peuple et du clergé à son égard ;

alors , pour écarter les dangers dont il était menacé , il crut devoir persister dans la dissimulation de ses projets. Dans ce but , il ordonna ouvertement la construction des vaisseaux ; mais les charpentiers reçurent l'ordre secret de ne point se hâter , mais de travailler avec le plus de lenteur possible , espérant bien que , dans ce laps de temps , la flotte qu'il attendait d'Espagne lui apporterait du renfort. Mais , comme si cet acte déloyal eût dû recevoir son châtiment immédiat , une catastrophe soudaine mit le général espagnol dans la plus fâcheuse position ; il fut appelé devant l'empereur , qui désirait lui parler , et celui-ci déroula sous ses yeux un tableau dans le genre mexicain , où , sur du coton blanc , étaient dessinés dix-huit vaisseaux venant d'Europe : un courrier envoyé à Montézuma venait d'apporter , outre cette peinture , la nouvelle que ces vaisseaux étaient à l'ancre sur la côte.

Cortès , qui se flattait que le renfort qu'il attendait d'Espagne était à bord de ces vaisseaux , ainsi que la confirmation de son grade de gouverneur des contrées qu'il avait découvertes , fut d'abord dans le ravissement ; mais ce sentiment devait bientôt faire place à la plus profonde consternation ; peu de jours après , le gouverneur actuel de Vera-Cruz , Sandoval , lui fit savoir que la flotte qui venait d'arriver , avait été armée par Volus-

quez, dans l'unique but de l'emmener lui et ses adhérens, prisonniers à Cuba, où l'on se disposait à les mettre en jugement.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Cortès envoya un de ses vaisseaux en Espagne, avec les échantillons des trésors du Mexique et une supplique au roi, afin d'en obtenir une confirmation de son grade de gouverneur de ce pays. Il fut expressément défendu aux commandans de ce vaisseau, Montejo et Portocarrero, d'aborder l'île de Cuba dans leur traversée; ils reçurent au contraire l'ordre de laisser cette île à droite, autant que possible, et de longer le promontoire de la Floride. Mais Montejo qui avait des propriétés à Cuba, brûlant du désir de les visiter avant de faire voile pour la mère patrie, enfreignit les ordres que son général lui avait donnés; c'est ainsi que Velasquez fut informé de son apparition sur la côte. Celui-ci qui depuis le départ de Cortès, était en proie à tous les sentimens de colère, de repentir et de jalousie, sourit à l'idée de se venger, et expédia de suite deux vaisseaux bien armés pour faire main-basse sur celui de Cortès. Montejo et Portocarrero, avertis heureusement à temps, prirent le large, échappèrent à ceux qui leur donnaient chasse, et cinglèrent sans autre obstacle vers les côtes d'Espagne.

Alors la colère de Velasquez n'eut plus de bornes;

il mit tout en œuvre pour armer une flotte nombreuse et l'envoyer à la recherche de Cortès. Sur ces entrefaites, il apprit l'heureuse arrivée du vaisseau qu'il avait poursuivi inutilement, et en même temps le lieu précis où se trouvait Cortès, ainsi que la réussite de son entreprise.

Cette nouvelle qui lui venait d'Espagne l'engagea à accélérer l'équipement de sa flotte; elle était réellement formidable pour cette époque et dans cette partie du monde, puisqu'elle était composée de 18 voiles, et montée par 800 fantassins, 80 cavaliers et 12 pièces d'artillerie. Les forces de Cortès étaient deux fois moins nombreuses que celles de Velasquez.

Quand cette expédition fut prête à appareiller, Narvaez en reçut le commandement avec le titre de gouverneur des états découverts par Cortès. Ce Narvaez était brave, il est vrai, mais d'un caractère violent, emporté, et étranger à toute idée de réconciliation.

Figurez-vous, dans ce moment, combien la position de Cortès était critique, désespérée! Que devait-il faire au milieu des périls qui le menaçaient de toutes parts? S'exposer à marcher contre une armée également disciplinée, plus fraîche que la sienne et bien supérieure en nombre? mais il fallait abandonner la capitale qu'il avait conquise, et perdre le fruit de tant de travaux et de dangers.

Attendre son ennemi à Mexico ? mais c'était s'exposer à se voir aux prises avec deux ennemis également redoutables ; il ne doutait pas que dès que les Mexicains s'apercevraient de l'attaque dirigée contre lui , ils ne courussent aux armes pour achever sa défaite. Se rendre enfin de bonne volonté et se soumettre au jugement d'un homme qui ne respirait que vengeance ? mais sa ruine était certaine.

Incertain du parti auquel il devait s'arrêter , chaque jour il recevait des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Entr'autres , on l'informa que plusieurs de ses soldats avaient déserté ; que Narvaez l'accusait de trahison pour avoir , sans l'ordre de son roi , conquis l'empire mexicain , et qu'il engageait Montézume et sa nation à faire alliance avec lui , pour s'emparer de leur ennemi commun.

On se représente sans peine avec quelle satisfaction l'empereur et son peuple , déjà si mal disposés , apprirent cette nouvelle ; aussi leur empressement à se ranger du côté de Narvaez était visible. Mais une seule circonstance ralentissait leur zèle et les empêchait de manifester hautement , et les armes à la main , combien ils désiraient se débarrasser de leurs oppresseurs : c'était le calme imperturbable avec lequel Cortès envisageait l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Jamais on ne put découvrir sur son visage le moindre signe d'in-

quiétude, tant l'âme grande et forte de cet homme avait d'influence sur son extérieur. C'est avec l'assurance la plus caractérisée qu'il donna un démenti au bruit que Narvaez avait fait courir, et qu'il déclara que les soldats qui venaient d'arriver étaient envoyés d'Europe par le même monarque auquel il obéissait, pour faire cause commune avec lui et se rallier aux troupes sous ses ordres. Cependant, avec toute la sagacité dont il était doué, il s'occupa des mesures auxquelles il devait recourir, et après avoir entièrement tout pesé et examiné, il décida d'abord d'essayer de traiter à l'amiable avec Narvaez, et en cas de refus de sa part, de lui résister par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Mais ces tentatives furent infructueuses; Narvaez ne voulut se prêter à aucun accommodement, croyant venir facilement à bout de Cortès et de sa poignée de soldats. Ce dernier n'eut donc plus d'autre moyen de salut que d'en appeler à son épée et au courage des siens. Il confia le commandement de la ville de Mexico au brave Alvarado, officier que les Mexicains avaient surtout en vénération, et laissa sous ses ordres une garnison de 150 hommes auxquels il ordonna expressément de maintenir la paix et la tranquillité dans la capitale, et de montrer pendant son absence, le plus profond respect à l'égard de Montézume, qui s'était volontairement engagé à demeurer dans leur quartier jusqu'après son retour.

ENTRETIEN XI.

M. HUNTER. — Cependant Narvaez était déjà arrivé jusqu'à Compoalla. Sandoval, dans le dessein de rejoindre l'armée de Cortès, avait quitté Vera-Cruz dont il avait confié la garde de la colonie à ses alliés les Indiens. Cortès s'empressa de voler à la rencontre de Sandoval, auquel il se réunissait à 12 milles de Compoalla. Malgré cette jonction, 250 hommes formaient toute son armée ! faible ressource. Mais l'âme ferme et courageuse de Cortès était inébranlable dans ses résolutions, et il se disposa à marcher contre son ennemi. Mais pour sa propre satisfaction, pour éviter l'effusion du sang espagnol, et en rejeter la responsabilité sur son adversaire, il adressa successivement deux nouveaux parlementaires à Narvaez, qui, loin d'écouter aucune proposition pacifique, pour toute réponse mit à prix la tête de Cortès.

Alors celui-ci, qui avait tout à la fois à défendre sa vie, son honneur et sa gloire, marcha courageusement vers Compoalla. Narvaez, apprenant que Cortès n'était plus qu'à un mille de son camp, regarda cette témérité d'un ennemi qu'il méprisait, comme une injure qu'il devait lui faire expier,

pour l'attaquer de suite, il s'avança au devant de lui. Mais, dans cette journée, une grande pluie qui survint, et la position avantageuse que Cortès avait prise au-delà d'un torrent, mirent Narvaez dans l'impossibilité de lui livrer bataille. D'ailleurs, ses soldats encore peu aguerris, et qui auraient préféré se battre pour Cortès que pour lui, faisaient éclater des murmures si violents, que sur le soir, il lui fallut regagner Compoalla. Dans son impatience, Cortès résolut de mettre un terme à cette guerre, dans la nuit même, par la perte de son adversaire ou par la sienne propre. Il réunit sa petite armée, lui fit part du projet qu'il avait conçu de tomber à l'improviste, pendant les ténèbres d'une nuit pluvieuse, sur Narvaez, dont les soldats étaient fatigués et nullement sur leurs gardes. Il vit avec plaisir que le courage des siens n'avait pas besoin d'être excité, et que tous ne demandaient qu'à voler avec lui au milieu du danger. Il les divisa en trois corps, à la tête desquels il mit Sandoval et Olid, se réservant le commandement du troisième.

La nuit qui devait couvrir de ses voiles la ruine de l'un des deux chefs rivaux arriva enfin. Elle était profonde, la tempête mugissait, le torrent débordé, impétueux, rendait des sons bruyans qui ajoutaient à l'horreur de ce sombre tableau. Cependant, pour gagner la rive opposée, les soldats

de Cortès n'avaient pas d'autre moyen que de traverser ce torrent. Des gens aussi déterminés ne se laissèrent pas un seul instant arrêter par le danger. Cortès le premier s'élança dans l'eau, et tous imitèrent leur brave général. Après qu'ils eurent heureusement gagné l'autre côté, ils se rangèrent promptement en bataille, et s'élancèrent silencieusement vers Compoalla. Ils étaient armés d'une épée, d'un poignard et d'une longue pique indienne, dont ils connaissaient l'excellent usage contre la cavalerie.

Ainsi que Cortès l'avait prévu, Narvaez, dans son orgueilleuse insouciance, n'avait garni ses postes avancés que de deux sentinelles, dont l'une fut faite prisonnière et l'autre s'enfuit et jeta l'alarme dans la ville. Mais qui le croirait? Narvaez, malgré les raisons qu'il devait avoir de redouter un ennemi qu'un mépris insensé lui faisait regarder comme peu à craindre, ne put se résoudre à croire que Cortès osât se mesurer avec lui avec sa poignée de soldats.

Cependant l'effroyable cri de guerre jeté par Cortès et ses courageux compagnons se fit entendre tout-à-coup; ils avaient, comme la foudre, pénétré dans la ville, qu'ils remplissaient d'épouvante et de consternation.

Narvaez s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise; il se hâta toutefois de saisir ses

arme
peu
cipi
cou
San
tout
dér
mo
ter
sole
d'e
ser
lui
blé
va

ti
re
v
v
E
c
l

armes. Il habitait avec ses gens un vaste temple peu éloigné. Les compagnons de Cortès s'y précipitèrent avec tant de fureur et de rapidité, qu'un coup de canon seulement put être tiré sur eux. Sandoval, à la tête de l'avant-garde, s'empara de toutes les pièces d'artillerie, et refoula l'ennemi en déroute jusqu'aux derniers degrés par où l'on montait au temple. C'est là qu'eut lieu une lutte terrible et sanglante. Narvaez encourageait ses soldats du geste et de la voix, et leur prêchait d'exemple, et Sandoval, secondé par Olid, les serrait toujours de plus près. L'intrépide Cortès lui-même marcha à la tête des siens, qui redoublèrent d'efforts pour se montrer dignes de leur vaillant général.

L'un d'eux, inspiré par une idée subite, lança un tison enflammé sur l'édifice couvert de nattes de roseaux. Le toit s'enflamma tout-à-coup, et Narvaez, pour n'être pas brûlé vif lui et ses gens, se vit contraint de faire une sortie, et de se frayer un passage les armes à la main ; mais un coup terrible de la pointe d'une lance l'atteignit au-dessus de l'œil et le renversa sans connaissance. Sandoval se précipita pour le saisir ; on le traîna, sans qu'il donnât signe de vie, au pied de l'escalier ; on le chargea de fers et on le mit en lieu de sûreté. Les vainqueurs poussèrent des cris de joie, tandis que ceux qui venaient de perdre leur général, abattus et

découragés, n'opposèrent bientôt qu'une résistance de plus en plus faible, qui accélérât l'instant de leur défaite. Cortès, impatient de voir arriver cet instant décisif, fit pointer les pièces de canon contre le temple et leur cria de se rendre ; que ceux qui seraient dociles à sa voix seraient accueillis comme des frères, et que ceux au contraire qui s'opiniâtreraient à combattre, paieraient de leur vie une plus longue résistance. Une prompte reddition suivit cette sommation énergique, et Cortès vit une armée trois fois plus nombreuse que la sienne, mettre bas les armes et se soumettre à ses volontés. Peut-être aussi les soldats de Narvaez furent-ils poussés dans leur détermination par une circonstance particulière survenue à propos pour seconder leurs vainqueurs.

THÉODORE. — Laquelle ?

M. HUNTER. — Ces soldats, déjà frappés de terreur et de consternation, aperçurent au milieu de l'obscurité un nombre prodigieux de lueurs vacillantes, qu'ils prirent pour des mèches allumées ; et comme dans ce temps-là on se servait de mèches et non de pierres à fusil comme à présent pour tirer une arme à feu, ils crurent que Cortès avait derrière lui un corps considérable d'arquebusiers prêts à le soutenir.

CONRAD. — Mais quelles étaient donc ces lueurs ?

M. HUNTER. — Tu as sans doute vu la nuit des

vers luisans, espèce d'insectes qui brillent à travers les ténèbres?

CONRAD. — Oui, mon papa, effectivement : on les prendrait pour des charbons embrasés.

M. HUNTER. — Et comme ces vers luisans sont en Amérique beaucoup plus gros que les nôtres, il n'est donc pas surprenant que les soldats de Narvaez les aient pris pour des mèches allumées.

Cortès, aussi humain après la victoire que terrible dans le combat, traita ses prisonniers avec les plus grands égards ; il leur fit des présens et leur laissa le choix de se rembarquer pour retourner à Cuba, ou de servir sous ses ordres. Pénétrés de reconnaissance par une conduite si généreuse, presque tous demandèrent par acclamation à le suivre partout où il voudrait les conduire. Ainsi, l'heureux Cortès se vit tout à la fois délivré du péril le plus imminent auquel il ait été exposé, et à la tête de 800 hommes de plus, tous dispos et parfaitement armés. Cette augmentation de forces paraissait devoir l'élever au faite de la puissance.

Aussitôt que Narvaez eut recouvré l'usage de ses sens, la honte et la douleur s'en emparèrent. Il souffrait doublement de voir ses pieds et ses mains chargés de fers, et de se trouver à la discrétion d'un ennemi qui ne lui avait inspiré que du mépris. Cortès, toujours généreux, voulut le voir sans en être reconnu ; mais à peine fut-il entré dans

la chambre de son prisonnier, que celui-ci, remarquant l'air respectueux que témoignaient les soldats en sa présence, sut bientôt à qui il avait affaire. Alors, toujours fier, se tournant vers son vainqueur : « Monsieur le capitaine, lui dit-il, vous devez vous » énorgueillir du bonheur de m'avoir fait prisonnier ! » Le ton hautain avec lequel il s'était exprimé n'attendit pas long-temps sa punition. « Bon » homme, lui répondit Cortès, tout ce que Dieu » fait est bien fait ; et croyez bien que votre prise » et ma victoire sont pour moi des actions de trop » peu d'importance pour que je veuille m'en glorifier. »

A ces mots, il le fit enchaîner et l'envoya sous bonne escorte à Vera-Cruz ; mais de même qu'un orage se forme au loin et s'avance vers la plaine où règne une parfaite sécurité, de même aussi de nouveaux dangers rassemblés ailleurs menaçaient Cortès au milieu de son triomphe. Il avait à peine goûté pendant quelques heures la joie qu'il avait droit d'en ressentir, lorsqu'un courrier arriva de Mexico avec la fâcheuse nouvelle que les habitants de cette capitale étaient en révolte ouverte avec la faible garnison qu'il y avait laissée, et que son lieutenant Alvarado, renfermé dans sa forteresse, avait peine à contenir les mutins. Montézume, de son côté, avait, par un exprès, engagé Cortès à revenir le plus vite possible, pour apaiser cette rébellion.

Je
la ca
rien
avec
avec
Mexi
press
au se
gard
Narv
de r
ses
crue
mie
mar
il m
par
ave
à s
con
fidè
Ind
ce
qu
qu
sen
me
me

Je ne saurais, mes enfans, vous dire au juste la cause de ce soulèvement. A ce sujet, les historiens sont en contradiction; cependant on peut, avec raison, l'attribuer à la manière insolente avec laquelle les soldats espagnols traitaient les Mexicains. Quel qu'en fut le motif, le péril était pressant, et Cortès devait à l'instant même voler au secours de ses compatriotes; aussi dut-il se regarder comme fort heureux d'avoir triomphé de Narvaez assez promptement pour se voir à même de retourner à Mexico. Comme il était plus sûr de ses anciens compagnons que de ses nouvelles recrues, il eut la précaution de former de ces premiers les équipages des vaisseaux; ensuite, commandant une armée alors réellement formidable, il marcha en toute hâte vers la capitale, en passant par Tlascala. Les Tlascalans fidèles, l'accueillirent avec enthousiasme, et mirent toutes leurs troupes à sa disposition; mais tout en leur exprimant combien il était sensible à leurs offres et à leur fidèle attachement, il ne prit avec lui que 2,000 Indiens. Il eut lieu de s'applaudir d'avoir accepté ce corps auxiliaire, d'autant plus qu'il s'aperçut que les sentimens des habitans des autres contrées qu'il lui fallut traverser, avaient subi une altération sensible. Nulle part il ne remarqua l'empressement qu'on avait autrefois mis à procurer à son armée des vivres et des approvisionnemens. Il en tira

cette conséquence , que la capitale ne renfermait pas tous les mécontents , mais que la haine contre les Espagnols et l'esprit de rébellion s'étaient étendus dans toutes les provinces de l'empire.

Ces considérations le firent se tenir plus que jamais sur ses gardes ; mais son heureuse étoile et l'impéritie des Mexicains , rendirent vaines toutes les précautions dont il couvrit sa marche. En effet , rien n'était plus facile que de couper à Cortès le chemin de Mexico , et d'empêcher les Espagnols qui y étaient restés d'en sortir ; il suffisait de rompre les ponts de la digue , mais les habitans de cette capitale furent assez stupides pour ne pas songer à ce moyen de salut ; de sorte que Cortès , ayant retrouvé ces ponts tels qu'il les avait laissés , entiers et sans gardes , entra dans la ville avec son armée , sans rencontrer aucun obstacle.

Mais quelle différence entre cette dernière entrée et la première ! Personne n'était là pour le recevoir , personne n'accourut à sa rencontre , personne ne l'accueillit par un cri de joie : tout était plongé dans le plus morne silence ; Mexico semblait une vaste solitude ; les rues étaient désertes , et ce n'est que lorsqu'il fut arrivé au quartier des Espagnols que Cortès aperçut une figure humaine. Alors la joie la plus vive éclata de part et d'autre ; on s'accueillit , on se félicita mutuellement ; Alvarado et ses gens se voyaient , comme

par miracle, délivrés du péril qui les entourait ; Cortès et ses compagnons, énor­gueillis du souve­nir de leur victoire , s'applaudissaient d'avoir retrouvé leurs vieux camarades. Montézume lui-même, fidèle à la parole qu'il avait donnée à Cortès de ne pas sortir du quartier espagnol, paraissait sincèrement partager les transports des étran­gers qui l'opprimaient.

Le premier soin de Cortès fut de s'informer de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Les Mexicains, indignés de l'insolence et de l'injustice des Espagnols qui formaient la garnison, avaient enfin volé aux armes. Le danger auquel ils s'ex­posaient eux-mêmes, ni celui de leur empereur captif, n'avaient pu arrêter leur exaspération ; ils étaient venus hardiment attaquer le quartier es­pagnol où Alvarado, avec sa poignée de monde, eut peine à résister aux assauts réitérés qu'ils lui livrèrent. Ils avaient incendié les deux brigantins, mis à mort quatre Espagnols et blessé un plus grand nombre. Tous les autres regardaient leur perte comme inévitable, sans le retour inopiné de leur glorieux général.

Cortès, à l'aide des nombreux soldats dont il avait grossi son armée, et du respect qu'il inspi­rait aux Mexicains, serait, sans nul doute, facile­ment venu à bout de calmer l'irritation des es­prits, et d'apaiser la révolte, s'il eût toujours agi

comme par le passé; mais, aveuglé par la bonne fortune qui l'avait secondé jusqu'alors, il fut assez insensé pour changer brusquement sa manière d'agir accoutumée. Se croyant désormais à l'abri de tout danger, il crut pouvoir le braver impunément, et ne chercha plus à dissimuler les projets qu'il avait conçus. C'est ainsi, dit-on, qu'il traita l'empereur lui-même avec un mépris insultant; et privé de cette prudence dont il avait donné tant de preuves, il laissa voir, dans toutes ses actions, un orgueil et une arrogance tels, qu'il se trouva en butte à l'indignation d'un peuple courroucé.

C'est ici, mes enfans, un nouvel exemple des erreurs dans lesquelles tombent les hommes même les plus prudens, qui se laissent éblouir par la prospérité.

ENTRETIEN XII.

M. HUNTER. — Cortès se complut dans l'idée qu'il pourrait facilement réprimer la révolte, et mettre les Mexicains à la raison par la force des armes. En conséquence, il envoya Ordaz, l'un de ses officiers les plus courageux et les plus dévoués,

avec un détachement de 400 hommes composé d'Espagnols et de Tlascalans, afin de s'assurer des dispositions du peuple.

Ordaz, pour accomplir la mission qui lui avait été confiée, parcourut d'abord les rues de Mexico, mais il ne fut pas long-temps sans rencontrer une troupe d'indigènes en armes. Ordaz marcha à leur rencontre, dans l'intention d'en saisir quelques uns afin d'en tirer des renseignemens ; mais tous reculèrent à son approche, non par crainte, mais par ordre de leur commandant, dont le but était de faire tomber les Espagnols dans une embuscade. Ce but fut atteint : Ordaz, en les serrant de près, fut ainsi amené jusque dans un quartier de la ville où, soudain, une foule immense de Mexicains le cerna et l'attaqua de toutes parts. Bientôt fondit sur sa petite troupe une grêle de flèches, de javelots et de pierres, lancés de tous les quartiers, de toutes les rues, de toutes les maisons, et même du haut des toits, qui étaient couverts d'assaillans. Mais le capitaine espagnol n'était pas homme à se laisser intimider par cette attaque aussi meurtrière qu'imprévue. Il disposa avec le plus grand sang-froid, sa petite armée en bataillon carré, de manière à pouvoir riposter à l'ennemi dans toutes les directions : au centre de ce carré, il mit les arquebusiers, et aux angles, les hommes armés de lances, ceux-ci pour repousser les Mexicains qui

les serraient de trop près; ceux-là pour tirer aux fenêtres et sur les toits.

Dans cet ordre de bataille, il s'avança vers le point où l'ennemi était en plus grand nombre, lui fit lâcher pied, se fraya un passage en marchant sur le corps de tous ceux qui lui résistaient, et, après un carnage horrible, parvint à rejoindre le quartier-général. Un Espagnol et huit Tlascalans restèrent sur la place; Ordaz lui-même et la plupart des siens furent blessés. On crut, après cette épouvantable défaite, que les Mexicains n'oseraient pas revenir à la charge; mais ce fut une erreur, car Ordaz et son détachement victorieux étaient à peine rentrés dans la forteresse, que les Mexicains parurent au loin, s'avancant comme un torrent et par bataillons épais. S'attendant à un assaut général, Cortès se disposa aussitôt à leur opposer une vigoureuse résistance; et alors s'engagea une bataille à toute outrance, une lutte terrible, qui peut-être n'eut jamais son égale. L'ennemi se présenta en faisant un tintamarre épouvantable avec ses tambours et ses cornets, et en poussant de si affreux hurlemens, que l'on avait peine à distinguer le bruit de l'artillerie. Pour le coup, les Mexicains paraissaient unanimement désirer la victoire ou la mort. Les uns obscurcissaient les airs d'une pluie de flèches et de pierres; les autres, bravant la mort, s'efforçaient d'escala-

der les murailles, et de s'emparer des portes. Pour arriver à la hauteur des murailles, ils grimpaient sur les épaules de leurs camarades, et s'ils étaient renversés, morts ou couverts de blessures, au même instant d'autres les remplaçaient.

Ils combattaient avec tant d'acharnement, que, pour ne pas laisser de vide dans les rangs, ils foulaient aux pieds les morts et les blessés. Quoique foudroyés par l'artillerie et la mousqueterie, ils marchèrent constamment à l'assaut, qui dura jusqu'à la nuit; alors, après un horrible carnage, leur superstition leur fit une loi de se retirer, croyant qu'il leur était défendu de combattre après le soleil couché. Néanmoins, s'ils n'osèrent plus continuer le combat, ils ne se reposèrent pas pour cela. Pendant la nuit, ils mirent le feu aux bâtimens occupés par les Espagnols, et ceux-ci eurent une peine infinie à l'empêcher de réduire leur quartier en cendres. Dès le lever du soleil, tout harcelés qu'ils étaient par leurs travaux nocturnes et leur combat de la veille, ils reprirent leurs postes pour recommencer l'assaut.

Mais n'exigez pas, mes enfans, que je déronle sous vos yeux le tableau sanglant de ces scènes affreuses, dignes de celles qui les ont précédées. Autant il me serait pénible de le développer dans toutes ses parties, autant il vous ferait horreur. Sachez seulement que rien n'était capable de cal-

mer la fureur des Mexicains exaspérés. Jusque-là leurs efforts contre la citadelle espagnole avaient été vains ; dans plusieurs sorties , Cortès avait fait mordre la poussière à plusieurs milliers d'entre eux ; une partie de leur ville était consumée par le feu ; pourtant leur acharnement n'en était point ralenti.

Mais laissons là tous ces détails pour arriver promptement à une catastrophe déplorable , qui excitera toute votre pitié , et dont le récit réveille dans mon cœur des sensations bien douloureuses.

Le général espagnol , partageant le sort de la majeure partie des siens , avait eu la main gauche percée par une flèche. Il mit cet accident à profit pour se retirer dans son appartement , afin de réfléchir en liberté sur sa position critique et sur les moyens de la faire cesser. Mais au bout de quelques instans , il entendit sonner l'alarme de tous les coins du fort , devant lequel les Mexicains en foule se présentaient pour l'assaillir. Oubliant donc sa blessure , il courut se remettre à la tête de ses soldats , et se convainquit bientôt que jamais sa présence n'avait été aussi nécessaire. Cette fois , en effet , l'ennemi combattait sur tous les points avec un courage supérieur , s'il est possible , à celui qu'il avait montré dans les journées précédentes ; et Cortès eut alors besoin de toute la vigilance et de tout le sang-froid qui le distinguaient pour donner ses ordres partout où ils étaient indispensables.

Au plus fort de la mêlée, l'infortuné souverain du Mexique, pour apaiser l'effervescence de ses sujets, prit la résolution de se présenter à eux, couvert des pompeux insignes sous lesquels il leur avait jadis imposé un respect qui tenait de l'adoration. Selon quelques historiens, cette résolution de Montézume était spontanée; d'autres disent qu'elle lui avait été suggérée par ses persécuteurs. Quoi qu'il en soit, il se hâta de revêtir son manteau impérial, de ceindre son front de sa couronne, ajoutant à son costume une magnifique parure de pierres précieuses, qu'il ne portait que dans les grandes solennités, et sortit escorté des premiers de l'empire, attachés à sa personne. L'un de ceux-ci, monté sur la muraille, apprit aux Mexicains étonnés que l'empereur allait paraître, qu'il venait dans l'intention d'écouter leurs plaintes et de terminer leurs querelles avec les Espagnols.

Au seul nom de leur monarque, les assaillans suspendirent leurs coups et cessèrent leurs cris de combat. Dès que le malheureux Montézume fut arrivé lui-même au haut de la muraille, tous furent comme saisis d'un respect profond; les uns tombèrent à genoux, les autres se prosternèrent la face contre terre. L'empereur cependant cherchait dans la foule à distinguer ceux qui avaient le plus de crédit auprès de leurs compatriotes; il les appela par leurs noms, et comme personne n'éle-

avait encore la voix pour lui répondre, il s'efforça d'abord de leur faire entendre, de la manière la plus affectueuse, combien il était sensible à l'accueil qu'ils venaient de lui faire, aux preuves de dévouement qu'ils venaient de lui donner et à l'intérêt généreux qu'ils prenaient à sa liberté. « Mais n'allez pas croire, Mexicains, continua-t-il, que je suis ici prisonnier ; ma présence au milieu des Espagnols est toute volontaire ; moi-même je suis venu avec plaisir habiter parmi mes hôtes, non seulement pour m'instruire de leurs mœurs et de leurs coutumes, mais encore pour leur donner un témoignage éclatant de l'estime que je porte au monarque puissant dont ils sont les envoyés. Aujourd'hui, Mexicains, que mon intention est de sortir de cette forteresse, j'ai voulu vous faire entendre ma voix, vous annoncer que c'est de tout mon cœur que je pardonne une révolte coupable, en faveur des bonnes intentions qui l'ont suscitée. Mais que chacun de vous dépose ses armes qu'une erreur fatale lui a fait prendre, et rentre en paix au sein de sa famille ! »

Ainsi parla Montézume. Après ce discours, le silence fut encore quelques minutes sans être interrompu ; ensuite un bruit sourd se fit entendre, s'éleva par degrés et prit de la consistance. Parti de quelques points isolés, il s'étendit bientôt sur la

feu
jou
les
par
pri
nér
« c
« m
« p
« il
vo
ma
ren
pie
Au
de
chie
au
sien
frap
san
I
ter
dan
que
soi
cou
écl

seule de plus en plus agitée, et ce murmure toujours croissant, éclata en cris séditieux. Les injures les plus outrageantes furent hautement proférées par ces matins obstinés contre la personne d'un prince qui jusqu'alors avait été l'objet de leur vénération. « Tu n'es plus empereur du Mexique, lui criaient-ils avec audace; tu es un scélérat, un misérable, un vil esclave des ennemis de notre patrie! »

Montézume voulut faire de nouveau entendre sa voix; il agita la main pour demander du silence, mais ses efforts furent inutiles; les cris redoublèrent, et tout-à-coup une pluie de flèches et de pierres fut dirigée contre le malheureux prince. Aussitôt les deux soldats qui l'assistaient par ordre de Cortès, cherchèrent à le protéger de leurs boucliers; mais c'en était fait, il était, hélas! arrivé au terme de sa douloureuse destinée. Déjà plusieurs flèches l'avaient atteint, lorsqu'une pierre le frappa violemment au front et le renversa à terre sans connaissance.

Le général espagnol, plongé dans la consternation, ordonna de suite qu'on transportât dans sa maison le prince qui donnait à peine quelque signe de vie, et qu'on en eût tous les soins possibles; ensuite, transporté de colère, il courut pour tirer de ses assassins une vengeance éclatante; mais il n'arriva pas à temps, car à

peine les Mexicains eurent-ils vu tomber leur souverain, que, frappés de stupeur, de repentir et d'effroi, ils se dispersèrent de toutes parts, comme s'ils eussent craint que la foudre ne les écrasât pour les punir de l'attentat qu'ils venaient de commettre.

L'empereur, cependant, avait reconvré l'usage de ses sens, mais sa position n'en était que plus déplorable. L'idée de se voir ainsi frappé de la main de ses propres sujets lui causait des transports de rage. Pour l'empêcher d'attenter à sa vie, il fallait lui tenir les mains. Cortès en vain cherchait à ramener le calme dans ses esprits; se refusant à toute consolation, et voulant se donner la mort, il arracha, dans sa fureur, l'appareil qui couvrait ses blessures. La violence de ces agitations et l'opiniâtreté avec laquelle il repoussa toute espèce de nourriture, accélérèrent le terme de sa vie. Il expira en vomissant des imprécations contre ses sujets, et après avoir, jusqu'à son dernier soupir, répondu par le mépris aux pressantes sollicitations des Espagnols qui désiraient le voir mourir en chrétien.

Triste jouet des caprices de la fortune, ce prince, naguères au faite des grandeurs, adoré par un peuple nombreux, devait trouver une fin aussi tragique, après être devenu, en tombant, la risée de quelques aventuriers, et un objet de malédiction pour ses propres sujets. Et cela, pour avoir

vu a
don
tenc
L
quill
à se
narg
choi
contr
Fr
M
était
déjà
Lu
de la
M
reur
quidt
toits
espag
et qu
tres
intér
était
Pour
plus
pulse
ensu

vu arriver dans ses états une poignée d'étrangers dont auparavant il ne soupçonnait pas même l'existence.

Les Mexicains demeurèrent tout-à-fait tranquilles tant que Montézume n'eut pas succombé à ses blessures; mais dès que cet infortuné monarque eut cessé de vivre, ils s'occupèrent de lui choisir un successeur, afin de continuer la guerre contre les Espagnols.

FERNAND. — Quel fut ce successeur ?

M. HUNTER. — Un frère du défunt, qui alors était cacique d'Istapalapa, ville dont nous avons déjà parlé.

LUCIEN. — Ah ! je m'en souviens, elle est voisine de la mer; Cortès y passa en marchant sur Mexico.

M. HUNTER. — Précisément. Ce nouvel empereur se fit connaître par un hardi projet qui inquiéta beaucoup les Espagnols. Il voulut que les toits et la tour du grand temple, voisin du quartier espagnol, fussent occupés par la fleur de ses gens, et qu'on y portât beaucoup de pierres et de poutres pour les diriger de cet endroit dans la cour intérieure du quartier. Cortès comprit combien il était urgent de faire fuir l'ennemi de ce poste. Pour y réussir il eut recours à Escobar, un de ses plus intrépides officiers, et lui, se chargea d'expulser les Mexicains hors des murs, et d'effectuer ensuite une diversion favorable.

Escobar avait pénétré jusqu'à l'escalier du temple sans avoir d'abord rencontré une résistance sérieuse. Ce premier avantage double son ardeur, il continue à monter, mais arrivé au milieu, il est soudain attaqué par une foule d'ennemis, qui, postés sur la hauteur d'une galerie, l'accablent lui et sa petite armée, d'une nuée de javelots, de pierres et de poutres. Malgré son courage et celui de ses soldats il ne put vaincre d'aussi grands obstacles. Trois fois la lutte se renouvelle. L'intrépide Escobar se multiplie. Vaine résistance, chaque fois il recule et cède en frémissant au nombre insurmontable des combattans.

Cortès, qui de son côté n'était pas resté dans l'inaction, est informé de ce revers ; rapide, il s'élance de son cheval, fait lier à son bras droit son bouclier que n'aurait pu porter son bras gauche, affaibli par la blessure qu'il avait reçue, et saisissant son épée, il vole à l'escalier du temple. Ses nobles compagnons, vainqueurs tant de fois, le suivent de près ; il se précipite vers la galerie, sème le carnage sur ses pas, et parvient à la plate-forme du temple, où l'élite des Mexicains se trouvait réunie pour vaincre ou mourir. Alors l'acharnement fut à son comble, et le combat le plus horrible s'engagea de part et d'autre. La massue et l'épée, telles étaient leurs armes. Chacun défendait sa vie avec une opiniâtreté incroyable. Les Mexi-

cains se laissaient mutiler plutôt que de se rendre. Plusieurs même d'entre eux aimèrent mieux se précipiter du haut du temple que de survivre à la honte de l'esclavage. Du reste, tous déployèrent dans ce combat une valeur dont le Nouveau-Monde n'avait pas encore fourni d'exemple.

Nous ne passerons pas sous silence le trait héroïque de deux jeunes nobles Américains qui ont droit à une immortelle gloire. L'amour de la patrie, le désir de la voir libre, enflammèrent leur cœur, prêt à tout sacrifier pour elle, et s'approchant de Cortès, ils prennent un air humble et suppliant comme s'ils avaient l'intention de se rendre; quand ils sont près de lui, ils le saisissent avec force, puis se précipitent du haut du temple, croyant l'entraîner et le faire périr avec eux. Mais Cortès, aussi agile que robuste se retient heureusement à la galerie, et laisse nos deux héros s'écraser dans leur chute; on dit pourtant qu'il admira cet héroïsme : c'était en effet une inspiration de deux nobles âmes, et tant d'énergie est rarement le partage d'un peuple à peine civilisé et courbé sous le joug du despotisme.

Pendant que Cortès échappait à un danger si pressant, les siens, dans les rues de la ville, soutenaient contre l'ennemi une lutte non moins terrible. Maître du temple, l'infatigable Cortès vole à de nouveaux périls, et va prêter main-forte à ses intrépides compagnons.

Il remonte à cheval, attache la bride à son bras gauche, et armé de sa lance, il se précipite au plus fort du combat. Une aussi belle ardeur a trompé sa prudence ; il regarde derrière lui et se voit séparé des siens par un nombre considérable de Mexicains, et il se regarde incapable de franchir cette redoutable barrière.

Il se trouvait effectivement dans une situation périlleuse, mais il dut encore une fois son salut à sa formeté à toute épreuve et à la promptitude avec laquelle il savait prendre un parti. Apercevant un chemin de traverse où l'ennemi était en moins grand nombre, il s'y précipita résolument, et, par cette action hardie, il fut assez heureux pour regagner de là son quartier par un détour, et sauver en même temps l'un de ses officiers qu'il affectionnait le plus.

André Duero, étant malheureusement tombé de cheval, avait été fait prisonnier, et les Mexicains, dans le dessein de l'immoler aussitôt à leurs idoles, l'emmenaient vers un de leurs temples. Cortès, ne prenant conseil que de son courage et sans se laisser intimider par le nombre des ennemis, se jette au milieu d'eux pour délivrer son ami, et renverse et met en fuite ceux qui le tenaient. A peine Duero put-il se servir librement de ses mains, qu'à l'aide d'un poignard qu'on lui avait imprudemment laissé, il renversa ceux qui gardaient son cheval, l'enfourcha précipitamment,

et les deux Espagnols ainsi réunis, après avoir vaillamment combattu, parvinrent enfin à rejoindre leurs compagnons. Dans le cours de sa vie, Cortès a toujours regardé cette action comme celle qui lui rappelait les plus doux souvenirs.

Voyant que l'ennemi reculait de toutes parts, le général espagnol, afin d'arrêter l'effusion du sang, fit sonner la retraite. C'est ainsi que, retirés dans la citadelle, ses soldats firent panser leurs blessures, et que tous ces héros purent se reposer pendant quelque temps des fatigues d'une journée si pénible.

ENTRETIEN XIII.

M. HUNTER. — Le jour suivant fut consacré au repos par les deux partis. Cortès ne songea qu'à son départ, et les Mexicains semblaient avoir mis bas les armes; mais ce calme était trompeur, la paix n'était que simulée; bien plus, leur haine, plus active que jamais, méditait de massacrer toute l'armée espagnole. Seulement la manière d'exécuter l'entreprise les embarrassait; aussi avaient-ils pris de prudentes mesures. Leur unique soin fut donc de détruire entièrement leurs approvisionnements par la famine et de couper les ponts.

Mais rien n'échappait à l'œil pénétrant de Cor-

tès, qui, prévoyant les manœuvres hostiles des Mexicains, se prépara vigoureusement à les renverser. Soudain il fit construire un pont volant qui, placé dans les ouvertures de la digue, pourrait favoriser la retraite qu'il devait effectuer. Ces travaux finis, il prépara ses troupes à marcher la nuit suivante. Il comptait s'enfuir insperçu à la faveur de l'obscurité et trouver une route sûre, grâce à la superstition des Mexicains.

Dès que la nuit eut commencé à paraître, il divisa son armée en trois colonnes. Il donna à Sandoval le commandement de la première, qui servait d'avant-garde; lui-même voulut diriger celle du centre; la troisième, ou l'arrière-garde, fut confiée à la prudence de Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur de Cuba. Au moment de partir, Cortès leur démontra combien il était urgent de se défaire des lourds trésors qu'ils possédaient s'ils voulaient conserver l'agilité nécessaire pour résister à une attaque imprévue. Cet avis parut convenable à quelques uns; chez d'autres il excita de si grands murmures, que le général se contenta d'exiger qu'on ne gardât que ce qui donnerait le moins d'embarras. Ce conseil plut à ceux qui avaient de la prudence, mais ceux que la soif de l'or entraînait firent la sourde oreille, et conservèrent un butin qui, peu de temps après, devait leur être funeste.

A m
silence
blait a
posa à
Tacub
pas r
qu'av
Mexic
Ma
attein
placé
pont
truire
mée
pour
d'y
natt
mas
cou
offr
aire
lor
cur
L
sui
tar
ch
le

A minuit on se mit en marche ; le plus profond silence régnait dans les rangs ; la pluie même semblait assurer leur retraite. En effet, rien ne s'opposa à leur passage jusqu'à la digue qui menait à Tacuba. Il était naturel de penser qu'on ne l'avait pas rompue puisqu'elle conduisait à la route qu'avaient prise les Espagnols pour aller vers le Mexico.

Mais lorsqu'en marchant sur cette digue on eut atteint l'endroit où le premier pont se trouvait placé, on vit avec douleur qu'elle était coupée. Le pont volant que le prudent général avait fait construire fut d'un grand secours à presque toute l'armée, qui, sans péril, traversa cette ouverture pour se diriger vers un autre. Elle était sur le point d'y arriver, lorsque des cris aussi terribles qu'innatendus donnèrent de toutes parts le signal du massacre le plus sanglant. De nombreux bateaux couvrirent aussitôt la surface du lac ; une grêle effroyable de javelots et de pierres obscurcit les airs, et fut le prélude d'un combat inouï jusqu'alors, tant à cause de l'endroit qu'à cause de l'obscurité et du courage incroyable des deux partis.

Les Mexicains, prudents et silencieux, avaient suivi les moindres mouvemens de l'ennemi, et tant de mystère avait présidé à leurs sourdes machinations, que l'armée de Cortès ne comprit leurs affreux desseins qu'au moment où, pressée

de toutes parts, elle vit dirigée contre elle la fureur d'une nation entière.

Le pont sur lequel les Espagnols avaient traversé la première ouverture de la digue devait être transporté à la seconde. Mais la lourde artillerie l'avait tellement resserré entre les pierres, qu'il était impossible de l'en dégager. Pendant qu'on faisait les plus pénibles efforts pour triompher de cet obstacle, ils furent cernés de tous côtés. Alors plus de moyens de fuir. Les Mexicains, acharnés, luttaient avec rage. Les valeureux Espagnols les repoussaient avec une énergie incroyable; mais vainne résistance! écrasés par le nombre, ces derniers ne purent résister plus long-temps dans un lieu étroit où, accablés de fatigue et gênés dans leurs mouvemens, ils ne pouvaient mettre en pratique leur expérience dans l'art militaire.

Au sein de cet horrible carnage, Cortès réunit à peu près cent hommes avec lesquels il entreprit de se frayer un passage jusqu'à la seconde et bientôt jusqu'à la troisième ouverture de la digue. Ces ouvertures reçurent les cadavres sanglans de ceux qui avaient été massacrés, et sur ces corps on eut le bonheur d'arriver à la terre ferme.

Quoique en sûreté, le généreux Cortès ne craignit pas de s'exposer à de nouveaux dangers pour sauver la plus grande partie des siens que les Mexicains accablaient encore. Il disposa donc à la hâte

le petit nombre des soldats qui lui restaient, prit avec lui ceux qui n'avaient pas encore reçu de blessures, et d'un pas rapide courut porter secours à ses malheureux; mais braves soldats, que l'opiniâtre Mexicain pressait de toutes parts. Une partie de ces valeureux Espagnols commençait à se faire jour dans le dessein de venir à sa rencontre. Mais l'allégresse du sensible Cortès ne dura qu'un instant. Il entendait déjà les cris plaintifs de ses compagnons, qui, devenus prisonniers des farouches ennemis, étaient cruellement entraînés vers le temple pour y servir de victimes. Le courage espagnol essaya une dernière fois de les soustraire à la rage des vainqueurs. Inutile tentative! Cortès ne trouva aucun moyen de parvenir jusqu'à eux, et mit alors tous ses soins à préserver d'un nouveau danger le petit nombre de ceux qui, échappés au carnage avec tant de peine, auraient été incapables de soutenir la moindre attaque. Il ne restait qu'un faible débris de ses troupes; les uns étaient morts sur le champ de bataille, les autres avaient été engloutis par les flots.

Le jour parut enfin et répandit sa clarté sur cet effroyable carnage. Plus de deux mille Tlascalans avaient été massacrés avec la moitié des Espagnols. Le brave Velasquez de Léon et quelques uns des plus intrépides chefs avaient perdu la vie au combat. Ceux qui restaient étaient couverts de graves

blessures. L'artillerie, la poudre et les balles, l'équipage de guerre, l'or dont ils revenaient chargés, rien ne fut conservé. Les soldats avides qui avaient méprisé les conseils de Cortès durent leur perte à ces lourds trésors dont leur avarice n'avait pu se défaire. En effet, ce fardeau les gênait au combat et les empêchait même de fuir. On garde encore dans la Nouvelle-Espagne la mémoire de cette horrible déroute, que la renommée appelle toujours *la Nuit de la Désolation*.

Tamba fut leur première étape ; mais les hostilités régnaient encore dans tout le pays ; aussi jugèrent-ils convenable de ne pas y séjourner. Tlascalala était le seul endroit qui pût leur procurer un sûr abri ; mais pour atteindre ce favorable refuge, il fallait côtoyer toute la partie du nord de l'immense mer du Mexique. Ce trajet exigeait plusieurs jours de marche à travers des pays qu'ils ne connaissaient pas. Les Espagnols n'avaient pas lieu d'espérer qu'ils trouveraient sur leur passage les moyens de réparer leurs forces épuisées. Ce parti était pourtant le seul à prendre. Il fallait, ou s'exposer à une mort certaine, ou se mettre en route avec promptitude. On partit.

Comment dépeindre les calamités sans nombre, les dangers sans cesse nouveaux qui entravèrent dans leur marche ces malheureux fuyards couverts de blessures et affaiblis par la guerre et les

privati
chos v
fuyaie
quées,
des ra
d'Inde
combe
gés pa
eux d
doné
grand
volait
toute
gnon
repor
idées
que
time
gran
C
entr
cha
Mar
plu
dar
ma
tou
ga

privations !... Pressés en tous lieux par de farouches vainqueurs acharnés à les poursuivre, ils les fuyaient à travers de noires solitudes non pratiquées, qui, pour tout aliment, leur fournissaient des racines sauvages et des tiges vertes de blé d'Inde. Souvent ils étaient sur le point de succomber à l'excès de leur fatigue ; mais, encouragés par le brave Cortès, ils sentaient renaître en eux de nouvelles forces. Peu facile à s'émouvoir, doué d'une tranquillité d'âme à toute épreuve, ce grand homme luttait contre tous ces malheurs, volait le premier au devant des dangers, et dans toute occasion, cherchait à soulager ses compagnons avant de se procurer quelques instans de repos. Jamais la confusion ne s'emparait de ses idées, et personne ne fut plus fertile en expédiens que lui. Pouvait-on prévoir alors que ce noble sentiment d'humanité s'éteindrait un jour dans cette grande âme.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient entrepris ce fatigant trajet ; pourtant ils ne touchaient pas encore au terme de tant de peines. Marine, qui était du nombre des fuyards, avait plus d'une fois ouï les Mexicains dire à haute voix dans leurs combats réitérés : « Marchez, brigands, marchez, ou vous subirez le juste châtiment de tous vos crimes ! » On ne comprenait pas ce langage. Le sixième jour seulement, près d'Orumba,

on devina le vrai sens de ces paroles : lorsqu'on fut arrivé sur un monticule voisin de cet endroit, on vit avec étonnement, dans le lointain, un nombre considérable de guerriers déployés dans la plaine. A cette vue, les plus intrépides sont glacés d'épouvante et désespèrent de leur salut. Cortès seul reste inébranlable ; lui, que rien ne pouvait émouvoir, garda dans cette position tout son courage. Par une courte allocution et avec cet accent qui rassure, il leur représenta qu'il fallait perdre la vie ou triompher des obstacles. Il disposa ensuite sa petite armée avec ce calme admirable qui le caractérisait, et soudain la fit avancer vers l'ennemi.

Ainsi que le blé, au temps de la moisson, tombe sous les coups de la faux tranchante, ainsi tombent de nombreux ennemis sous l'épée redoutable des Espagnols. Tout pliait devant eux. Avec une intrépidité surprenante ils s'ouvrirent un passage jusqu'au milieu de l'armée des Mexicains, parmi des cadavres et des corps palpitans. Leurs forces étaient tellement épuisées, qu'ils pouvaient à peine soutenir leur épée ; et comme, au même instant, un nombre considérable d'ennemis les environnait de toutes parts, leur salut était devenu impossible, si soudain Cortès n'eût été inspiré par une idée qui les garantit de ce danger pressant. Ils loin il aperçut le drapeau de l'empire flotter dans

les mains
pela avo
donnaient
rait de
cida. Su
officiers
qui con
vigoure
siéro au
l'accom
dernier
baisse
des Ma
vante,
donner

C'es
et la v
mense
nemi,
qui ne
vétém

Lo
tès,
nier
positi
étaib
à ses
zèle

les mains du chef de l'armée mexicaine. Il se rappela avoir entendu dire que les Mexicains s'abandonnaient au désespoir lorsque l'ennemi s'emparait de cette bannière, et sur-le-champ il se décida. Suivi d'un petit nombre de ses intrépides officiers à cheval, il s'élance au milieu des rangs qui composaient la garde des drapeaux, et d'un vigoureux coup de lance il fait mordre la poussière au chef mexicain. Bientôt un des officiers qui l'accompagnent descend de cheval, lui porte le dernier coup et s'empare de l'étendard. Alors on baissa toutes les autres bannières. L'armée entière des Mexicains se livra au désordre et à l'épouvante, et on les aperçut tous avec surprise abandonner leurs armes et s'enfuir.

C'est ainsi que les Espagnols durent leur salut et la victoire à l'idée heureuse de leur chef. D'immenses dépouilles devinrent leur partage, car l'ennemi, pour rehausser la splendeur d'un triomphe qui ne lui semblait pas douteux, s'était paré de ses vêtemens les plus magnifiques.

Le jour suivant, les Tlascalans, alliés de Cortès, le virent arriver sur leur territoire. Ce dernier redoutait quelque inconstance dans leurs dispositions amicales. Mais ce peuple bon et sensible était toujours disposé à faire un favorable accueil à ses amis infortunés. Il les reçut avec autant de zèle que s'ils n'avaient essuyé aucune perte : preuve

touchante d'une fraternité constante et sans intérêt.

Nos héros se reposèrent de toutes leurs fatigues chez ce peuple généreux, et s'empressèrent de panser leurs blessures. Tous purent se livrer au repos. Cortès seul, toujours actif, songeait à l'avenir, et méditait de nouvelles entreprises. Il eut bientôt le plaisir de s'apercevoir que la fortune ne l'abandonnait pas encore. Car, au moment où il s'y attendait le moins, un renfort lui arriva bien à propos.

Velasquez, gouverneur de Cuba, était si éloigné de croire que Narvaez pût éprouver une défaite avec les troupes qui étaient sous ses ordres, qu'avant d'en recevoir aucune nouvelle, il lui dépêcha deux navires remplis de munitions de guerre avec de nouveaux ordres. Ils voguèrent en ligne directe vers Vera-Cruz, où l'officier qui tenait le commandement sut avec adresse les amener vers le port ; il en fit sa capture bien facilement, et décida sans peine les équipages à se ranger sous les drapeaux de Cortès.

Bientôt après, on vit flotter, sur la même côte, trois autres vaisseaux d'une grandeur prodigieuse ; ils faisaient partie d'une flotte de guerre expédiée par le gouverneur de la Jamaïque pour aller chercher de nouvelles découvertes. Mais les chefs de l'équipage s'étant par malheur dirigés vers les provinces

sept
de c
pauv
gue s
bonh
ci vo
Cort
pouv
suyé
Al
qu'il
quel
calan
lui f
trep
hom
T
ses,
des
M
pre
qu'i
emp
gén
T
ava
I
tim

septentrionales de l'empire mexicain, les habitans de ces lieux, dont l'ardeur guerrière égalait la pauvreté, les reçurent très mal, et, après une longue suite d'infortunes, ils regardèrent comme un bonheur d'arriver dans le port de Vera-Cruz; ceux-ci voulurent aussi se ranger sous les ordres de Cortès; par ce second renfort, le chef espagnol pouvait réparer toutes les pertes qu'il avait essuyées.

Alors il se sentit capable d'exécuter le projet qu'il méditait depuis long-temps : c'était la conquête de tout l'empire du Mexique. Les bons Tlascalans et d'autres peuplades indiennes, ses alliés, lui fournirent le moyen de donner essor à son entreprise, en grossissant son armée de dix mille hommes.

THÉOPHILE. — Avec des troupes aussi nombreuses, il n'y aura pas beaucoup de gloire à triompher des Mexicains.

M. HUNTER. — Tu te trompes, Théophile; apprends que les Mexicains ne sont plus les mêmes qu'ils étaient naguères, depuis qu'ils ont un nouvel empereur distingué par sa bravoure et son vaste génie.

THÉODORE. — Cet empereur est-il celui qu'ils avaient choisi depuis peu ?

M. HUNTER. — Non, mon ami. Cet homme estimable qui, en personne, commandait les Mexi-

cains la *Nuit de la Désolation*, avait cessé de vivre. La mort ne l'avait pas frappé au champ d'honneur : le ciel lui avait réservé le bonheur de voir la délivrance de sa capitale, et lorsqu'il méditait la noble entreprise de repousser pour toujours les oppresseurs de son peuple, il mourut de la petite vérole, totalement inconnue encore en Amérique, et qui, dans ce temps, causa dans ce pays la plus horrible mortalité : Quetlavaca un des premiers fut atteint de ce mal ; après lui, Guatimozin, proche parent de Montésúme, obtint le titre d'empereur.

M. JOHN. — Guatimozin avait-il du courage ?

M. HUNTER. — Beaucoup. A cette qualité il joignait un profond jugement. Il suivit avec vigueur les projets de défense de Quetlavaca. Dès qu'on lui apprit que les Espagnols se préparaient à de nouvelles attaques, il convoqua, dans la capitale, un nombre considérable de héros de tous les points de l'empire, et ne leur déguisa point la ferme résolution qu'il avait formée de s'ensevelir sous les débris de son trône.

A cette nouvelle, Cortès comprit combien d'obstacles et de dangers il avait à vaincre. Mais par habitude il opposait une fermeté inébranlable aux difficultés les plus périlleuses.

ENTRETIEN XIV.

M. HURTAN. — Cortès n'ignorait pas combien les marches rapides étaient favorables pour la conquête d'un pays : il partit soudain avec ses troupes. A une légère distance de Tezeuco, il vit s'avancer vers lui, en signe de paix, des ambassadeurs qui, du ton le plus engageant, le sollicitèrent, au nom du cacique, de passer la nuit dans cette ville, où lui et son escorte seraient l'objet de mille soins. Ils demandaient de plus, la faveur de préparer, hors des murs, un camp pour les Indiens auxiliaires.

Mais on avait lieu de douter des sentimens généreux du cacique : il fut donc décidé que, tout en acceptant son offre, on ne négligerait rien pour se prémunir contre tout stratagème, et qu'on n'entrerait dans la ville que le jour suivant : ce retard était une heureuse inspiration. La vie des Espagnols et de leur commandant en dépendait ; car le lendemain, après avoir pénétré dans Tezeuco, ils trouvèrent la ville comme abandonnée. Cortès posta des troupes sur toutes les places : la plus grande lui servit pour ranger en ordre de bataille

ce qui lui restait de soldats. Long-temps après cette opération, seulement, quelques habitans, originaires du pays, osèrent se présenter à leurs regards dans une posture tremblante. Leur rapport dévoilait la trahison du cacique, dont les préparatifs, la nuit précédente, devaient entraîner la perte de tous les Espagnols. Ils ajoutaient que l'ajournement de ceux-ci, et la peur de voir découvrir son entreprise, lui avait fait abandonner son dessein et fuir de la ville. La seule punition qu'infligea Cortès au perfide cacique, fut de le destituer et de mettre à sa place celui que les naturels eux-mêmes lui proposèrent comme le plus recommandable. C'était un jeune homme dont la figure représentait tant de douceur et de noblesse, qu'en le voyant, Cortès lui promit son amitié. Cette nomination vint favoriser les projets du commandant espagnol : elle l'autorisait en effet à regarder les habitans de cette ville comme ses amis et ses alliés; d'ailleurs, la gratitude et l'intérêt même rangeaient de son côté le gouverneur qu'il venait de créer; aussi, Cortès prit la résolution de faire de cette ville amie, son quartier principal, jusqu'à ce qu'il eût pris toutes les mesures convenables pour tenter la conquête du Mexique.

FERDINAND. — Qu'avait-il donc à faire encore ? était-il utile pour lui de faire une station dans Texeuco ?

M. HURTADO. — Oui mon fils ; il ne voulait pas s'exposer à recevoir bientôt sur ses pas couvert de honte et de déshonneur. Cortès était courageux il est vrai , on ne saurait l'être davantage ; mais à la bravoure il savait joindre la prudence, et n'aurait pas voulu tenter aveuglément une chose impossible. L'armée mexicaine se trouvait alors dans une position bien avantageuse : elle avait eu la bonne idée de briser tous les ponts et la digue, et de garnir les intervalles de solides bastions et de parapets ; ces mesures rendaient impossible à l'ennemi l'usage des ponts volans. De plus , le prudent Guatimozin avait muni sa nombreuse armée d'arcs et de très longues piques. Avec ces armes , on pouvait de loin lutter contre l'ennemi. Ce qui rassurait encore plus les Mexicains , c'était un nombre prodigieux de petites harques au moyen desquelles il leur serait facile de poursuivre les Espagnols des deux côtés des digues, si ces derniers entreprenaient d'y passer.

La ville était réellement forte : le prudent Cortès comprit qu'il ne pourrait tenter sa conquête qu'après avoir équipé une flotte de petits vaisseaux de guerre ; il lui serait possible alors de disperser les canots, et d'attaquer vigoureusement les digues. Mais qui lui fournira cette flotte ? la fera-t-il construire ? Parmi ses troupes , il ne compte que deux ou trois charpentiers ; les forêts de Tlascala

peuvent seuls lui fournir le bois de construction, et tous les Espagnols qu'il a sous ses ordres ne suffiraient pas pour le transporter à Texcote. Cependant, les obstacles ne faisaient que doubler son courage : il se décida. Aidé d'un grand nombre de Tlascalans, ses charpentiers se mirent à l'ouvrage; de son côté, Cortès tâcha d'occuper tous les postes environnans de Mexico, pour réduire par la famine cette ville infortunée; il soumit, par les armes, quelques villes voisines; d'autres se laissèrent persuader de s'allier avec lui. Ce fut avec une douleur mêlée de crainte que Guatimozin apprit la lâche défection de ses vassaux; inutilement voulut-il arrêter tant de perfidies; sa grande âme n'en fut pas pourtant abattue, et dès lors il jura de sacrifier la dernière goutte de son sang à la défense de sa capitale.

Cortès, sans le savoir, était alors exposé à un danger qui devait, d'une manière terrible, mettre un terme à ses projets et même à ses jours : dans vingt-quatre heures il devait succomber, victime d'un affreux complot heureusement ourdi.

Je vous ai dit que les troupes de Narvaez s'étaient enrôlées dans les rangs du général espagnol dans l'unique espoir d'y recueillir des trésors nombreux dont elles pourraient jouir sans crainte. Voyant qu'elles s'étaient abandonnées à de vaines espérances, elles comprirent alors tout le danger

qu'il y
soldats
ment
de l'a
Vall
antem
ment
fit le
pagn
était
de r
com
V
prof
tabl
un
d'E
pou
dev
ou
lui
de
te
va
l'
le
c

qu'il y aurait de marcher contre Mexico : tous les soldats alors éprouvèrent un grand mécontentement contre leur commandant, et se repentirent de l'avoir suivi.

Villafagna, simple soldat, mais qui possédait autant de hardiesse que de ruse, et qui, secrètement, servait les intérêts de Velasquez, tira à profit le murmure général qui éclatait parmi ses compagnons, et conçut une entreprise dont le but était d'exterminer Cortès et ses officiers d'élite, et de revenir ensuite à Cuba, ayant à leur tête un commandant de leur choix.

Voici le plan de la conjuration. Ils voulaient profiter du moment où le chef espagnol serait à table avec ses premiers officiers pour lui présenter un paquet de lettres qu'ils supposeraient arriver d'Espagne par Vera-Cruz. Tous alors, comme pour venir recevoir des nouvelles de leur patrie, devaient accourir et saisir le moment où le général ouvrirait le paquet pour fondre tout-à-coup sur lui, et le massacrer avec tous les autres officiers destinés à tomber sous leurs coups.

Les préparatifs de cette affreuse trame étaient terminés : son exécution était fixée au jour suivant, et les nombreux partisans de la conjuration l'avaient machinées avec tant de mystère, que ni le vigilant Cortès ni ses officiers n'en purent concevoir le plus léger soupçon ; mais un du complot,

un des premiers amis du général, assiégué subitement par un remords, courut lui faire une révélation complète.

Cortès en fut surpris, mais dans une pareille occurrence, il se décida avec autant de promptitude que d'énergie. Suivi de quelques officiers, il se transporta promptement au quartier de Villefagna. Son aspect imprévu déconcerta si fort le chef du complot qu'il ne put désavouer son affreux projet, ni songer à se disculper; on s'empara de lui. Cortès, lui-même, retira fortement de son sein un papier que le meurtrier s'efforçait de soustraire aux regards, et soupçonnant qu'il renfermait le plan de la conjuration, il s'écarta un instant. C'était en effet la liste des conspirateurs, et Cortès y trouva des noms qui lui causèrent autant de terreur que de surprise. Mais prudemment il devait cacher cette liste et faire supposer qu'il ignorait le nom des conjurés. Il se contenta donc de punir Villefagna, et comme des informations plus étendues n'étaient pas nécessaires après l'aveu de son crime, il fut pendu la même nuit devant l'habitation où il avait été renfermé.

Le matin du jour suivant il fit assembler toute son armée. Les autres coupables éprouvaient sans doute une émotion terrible. Cortès se dirigea de leur côté avec ce sang-froid qui lui était habituel. Il leur fit part de la trahison de Villefagna et du

chât
qu'o
autr
pu d
heur
nibl
rigu
ll
indi
ami
A
hale
con
en t
leur
en e
jour
acte
qu'i
I
fun
plu
une
vel
lui
tru
plu
à T

châtiment qu'il en avait tiré. Il ajouta, de plus, qu'on avait tenté inutilement de découvrir les autres conjurés, et que même la torture n'avait pu délier la langue du meurtrier; qu'il s'estimait heureux de ne pas connaître ce secret, dont la pénible révélation l'aurait obligé d'abandonner à la rigueur des lois plusieurs de ses compagnons.

Il termina sa harangue en les suppliant de lui indiquer comment il avait pu démériter de ses amis pour qu'il en donnât de suite satisfaction.

Alors les conjurés commencèrent à reprendre haleine, et dans le contentement de n'être pas connus, ils résolurent fortement d'être désormais, en toute circonstance, les fidèles compagnons de leur commandant. C'est ainsi que le sage Cortès, en opposant un frein à son ressentiment, sauva les jours d'un grand nombre de ses soldats, et par cet acte de clémence, se fit autant de sincères amis qu'il y avait eu avant de perfides parmi eux.

Il savait combien l'oisiveté pouvait lui devenir funeste. Aussi songea-t-il d'abord à donner aux plus pétulans qu'il avait eu occasion d'apprécier, une occupation qui les empêchât d'ourdir de nouvelles trames. L'occasion vint hientôt s'offrir. On lui apprit qu'on avait tout préparé pour la construction de treize brigantins, et qu'il ne s'agissait plus que de transporter les matériaux de Tlascala à Tezeuco. Les porte-faix indiens pouvaient seuls

se charger du transport ; mais ils avaient besoin d'une escorte armée pour se garantir des Mexicains éparpillés de tous côtés. On réserva pour cette entreprise les conjurés repentans , et leur commandement fut confié au brave Sandoval, officier aussi prudent que fidèle, et que le chef espagnol pouvait honorer de toute sa confiance.

Les fatigues et les singularités de cette marche méritent qu'on en garde le souvenir. Au milieu marchaient huit mille Tamènes, portant des poutres, des mâts, des cordages, des voiles et des ferrailles. Quinze mille Tlascalans occupaient l'avant et l'arrière-garde et les flancs. Quelques Espagnols répartis parmi eux, maintenaient l'ordre et régularisaient la marche de ces nouveaux soldats. Ce corps occupait l'étendue de plus d'une lieue. A la tête paraissait Sandoval. Il avait confié l'arrière-garde à un jeune Tlascalan nommé Chechiminal. Mais ce dernier....

THÉODORE. — Qu'était donc devenu Xicotencatl ? on ne nous en parle plus depuis long-temps.

M. HUNTER. — Il est mort. Ce jeune et brave héros rougissait de porter le joug d'un étranger. Peut-être aussi, plus prévoyant et plus avisé que les gens de son pays, voyait-il qu'en s'alliant avec l'Espagne, sa nation devait un jour perdre sa liberté. Lorsque Cortès se vit obligé de revenir à T'ascala, il provoqua une émeute contre lui, mais

son e
rèren
arrét
gnol,
cutée.
que,
triot
mable
le gar
Ta
il ne
avec
Espag
comp
au tr
à Co
mort
arme
d'em
Xico
trou
veur
dou
lui f
tend
pas
se d
dre

son entreprise échoua. Ses compatriotes s'emparèrent de lui. Son père lui-même prononça son arrêt de mort, et le mit au pouvoir du chef espagnol, pour que cette sentence rigoureuse fût exécutée. Celui-ci, généreux cette fois, ne voulut pas que, pour lui, on fît couler le sang d'un jeune patriote plein d'ardeur, du fils de son vieux et estimable ami. Il lui donna sa grâce et sa liberté, et le garda avec lui pour l'expédition de Mexico.

Tant d'indulgence ne put triompher de sa fierté; il ne cessa pas en toute occasion de condamner, avec l'assurance d'un républicain, les projets des Espagnols, et chercha à se gagner les cœurs de ses compatriotes. On porta contre lui une accusation au tribunal suprême des Tlascalans qui mandèrent à Cortès : « Que les lois du pays punissent de mort celui qui suscitait une rébellion dans une armée contre son commandant; que c'était à lui d'employer toute sa sévérité envers le traître Xicotencatl, et qu'à son retour à Tlascala, il n'y trouverait pas des juges mieux disposés en sa faveur. » Cortès, encore une fois, voulut employer la douceur, et fit dire au coupable qu'il vint lui-même lui faire une exposition de ses griefs, et qu'on l'entendrait avec justice. Le fier Xicotencatl ne voulut pas céder, et expira percé de coups nombreux en se défendant contre les soldats, qui, d'après l'ordre de Cortès, devaient l'amener de force. Telle

fut la mort déplorable d'un jeune héros, qui, dans d'autres occasions aurait peut-être remporté des lauriers dignes d'un César ou d'un Annibal.

Le jeune Chechemical dont je vous entretenais, avait presque ce même caractère. Il rivalisait avec Xicotencatl de fierté et d'audace. Ambitieux, il supportait avec peine que Sandoval lui eût confié l'arrière-garde. « Un commandant comme lui, disait-il, devait trouver toujours sa place à la tête; toute l'armée avait besoin de son exemple. » Non seulement il réclamait l'honneur de figurer le premier à l'attaque de Mexico, mais encore dans les plus légères circonstances. Vainement lui représenta-t-on que le poste qui lui était confié était un des plus importants, et qu'une surprise était plus redoutable de ce côté, cette raison ne lui parut pas bonne. Sandoval, pour lui faire plaisir, commanda avec lui l'arrière-garde.

On avait à parcourir une marche de quinze milles, presque toujours par des chemins inégaux et couverts de montagnes. Dans cette marche pénible, ils étaient souvent inquiétés par une multitude de soldats mexicains; mais ceux-ci voyant que de tous côtés on était en disposition de résister, se repliaient toujours sans entreprendre la moindre attaque. Pourtant, après bien des fatigues, Sandoval eut le bonheur d'arriver, lui et sa bizarre caravane, à Tezeuco, où Cortès, plein d'allégresse,

le reçut avec l'effusion de la plus tendre amitié.

Lorsqu'on approchait de cette ville, Chechimal témoignait le désir qu'on fît une légère halte ; en devineriez-vous le motif ? c'était pour avoir le temps d'orner sa tête de ses plumes les plus magnifiques, et de se couvrir de ses autres parures de guerre. « Lorsqu'il est sur le point de voler au champ d'honneur, disait-il, un bon soldat doit se parer comme pour une noce. »

Lorsque Cortès apprit de pareilles bravades, il se fit une idée bien faible de ce jeune héros. A son avis, la véritable valeur, ainsi que toute autre vertu de l'âme, est toujours embellie par la modestie, aussi le nom du présomptueux Chechimal ne doit-il plus figurer dans le cours de l'histoire.

Pendant que la construction des brigantins s'opérait, un événement imprévu vint causer une allégresse générale. Depuis quelques jours, Cortès avait dépêché plusieurs officiers vers Hispaniola pour en obtenir quelques troupes si cela se pouvait. C'était avec la plus vive impatience que depuis long-temps on attendait leur retour. Soudain l'on apprit que quatre vaisseaux et un nombreux renfort venant d'Hispaniola étaient dans le port de Vera-Cruz. Ce renfort se composait de deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux canons et une quantité de munitions de guerre. Cortès et ses troupes en ressentirent le plus vif contentement.

On redoubla de zèle pour la construction des brigantins. A la vérité, quelquefois les Mexicains tâchaient d'y mettre quelque empêchement, et même d'incendier les chantiers, mais la prudence de Cortès et le courage de ses soldats firent échouer leurs projets. Les travaux se terminèrent enfin, et les brigantins furent lancés sur les flots de la manière la plus solennelle.

Cortès prit la résolution d'assaillir la ville par trois endroits différens et au même moment. Ses troupes furent donc divisées en trois colonnes. Sandoval eut le commandement de la première. Alvarado commanda la seconde, et Olid la troisième. Le premier devait partir de Tezeuco, le second de Tacuba et le troisième de Cujocan, et chacun des trois devait s'avancer vers les digues, qui, du point de départ, conduisaient à Mexico. Cortès voulut prendre le commandement des vaisseaux pour leur prêter main-forte dans leurs attaques. Chacun se dirigea vers son poste. Alvarado et Olid démolirent sur leur passage un aqueduc d'une construction admirable, dont le conduit, grâce à l'adresse des Mexicains, procurait une eau douce des montagnes qui se trouvent éloignées de plusieurs milles de là. La privation d'eau qui en fut le résultat, était le prélude de mille malheurs dont par la suite furent accablés ces infortunés.

A commencer de ce jour tous les autres offrirent

le spectacle des scènes les plus sanglantes; un nombre prodigieux de canots luttèrent contre les brigantins. Les ennemis portés sur les digues avaient à repousser l'armée de terre, et se rendaient formidables autant par leurs forces que par leur bravoure opiniâtre. Les frêles canots furent bientôt ou séparés ou coulés à fond. Mais du côté des digues les Espagnols n'avaient pas autant d'avantage. Il est vrai pourtant qu'avec une difficulté incroyable, ils enlevaient quelques unes de ces fortifications qu'avaient construites les Mexicains pour défendre les ouvertures, et y construisaient des ponts. Mais se rappelant avec douleur la *Nuit de la Désolation*, ils se voyaient, chaque soir, obligés de regagner la terre ferme; et pendant la nuit, les assiégés profitaient de leur éloignement pour réparer avec promptitude les dommages que leurs fortifications avaient soufferts pendant le jour. Ainsi, malgré le sang versé, on n'avait pas plus fait de progrès le lendemain que la veille, et les Espagnols ainsi que leurs alliés étaient si exténués par les fatigues de chaque journée, qu'on avait lieu de craindre de les y voir insensiblement succomber.

C'est dans de pareilles circonstances que Cortès, justement alarmé du mauvais succès de ses armes, conçut un projet dont l'exécution devait décider de sa perte ou de celle de ses adversaires.

ENTRETIEN XV.

M. HUNTER. — Pour mettre un terme à une lutte aussi meurtrière que prolongée, Cortès résolut de porter un coup décisif, et fit tous ses préparatifs, afin de donner le lendemain un assaut général. En conséquence, il ordonna aux commandans de chaque corps de se porter sur la ville assiégée, d'y entrer de vive force, quelque obstacle qu'ils eussent à franchir, et d'y prendre position. Il voulut commander en personne les soldats désignés pour attaquer la digue de Cujocan, décidé, à tel prix que ce fût, de ne cesser le combat que lorsqu'il serait aussi entré dans la ville.

Dès que le jour parut, chaque commandant étant à son poste, l'attaque commença; les assiégeans et les assiégés se présentèrent au combat avec la même valeur et le même acharnement. Le corps à la tête duquel était Cortès, stimulé par l'exemple de son chef intrépide, se signala par une valeur prodigieuse. Tout cédait devant lui; il franchissait successivement chaque ouverture; il enlevait tous les retranchemens avec une ardeur à laquelle rien ne pouvait résister; il mettait en

pièces
march
reins
succè

Le
de re
trahir
drète
ment
arrière
comb
pend
cet o
sans
pend
riers
confé
mou
ciper
A pe
qu'il
les
aut
ter.
por
l'or
ins
Lo

pièces ou terrassait tout ce qui s'opposait à sa marche, et poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, il pénétra dans la capitale au milieu de ses succès.

Le général songea à se conserver des moyens de retraite dans le cas où la fortune viendrait à le trahir. Il donna en conséquence à Julien d'Aldrète, officier qui faisait partie du renfort récemment arrivé d'Hispaniola, l'ordre de rester en arrière avec un détachement suffisant, afin de combler entièrement les ouvertures de la digue, pendant qu'il marcherait en avant. Par malheur, cet officier regarda comme honteuse cette mission sans péril, et ne jugea pas à propos de la remplir pendant que ses compagnons cueillaient des lauriers sur le champ de bataille. Loin donc de se conformer à l'ordre de son général, il suivit le mouvement, et se jeta dans la mêlée pour participer aux dangers et à la gloire de ses camarades. A peine Guatimoxin fut-il informé de cette faute, qu'il fit avancer plusieurs corps considérables vers les digues abandonnées, avec ordre d'en élargir autant que possible les ouvertures, et de s'y poster. Les autres corps qui étaient engagés aux portes de la ville avec les Espagnols, reçurent l'ordre de céder peu à peu du terrain, afin d'attirer insensiblement l'ennemi vers le centre de la ville. Le succès couronna cette supercherie. Cortès,

persuadé que ses ordres avaient été exécutés par Julien d'Aldrète, poursuit vigoureusement les Mexicains qui reculaient à son approche, et arriva enfin jusqu'au lieu où Guatimozin l'attendait avec ses soldats les plus aguerris.

A l'instant, et au signal donné par l'empereur, le bruit sourd et solennel du tambour sacré du dieu de la guerre, se fait entendre près de là, du haut du principal temple. A ce bruit, qui leur est connu, les Mexicains sont subitement animés d'un courage incroyable, et courent au devant de la mort qu'ils méprisent. Tout-à-coup, les Espagnols sont attaqués de toutes parts, et surpris, harcelés dans tous les sens, ils ne peuvent opposer une plus longue résistance, malgré leur bravoure et leurs connaissances dans l'art de la guerre. Ils se replient sur eux-mêmes, d'abord en colonnes serrées, lentement, et en faisant face à l'ennemi; mais comme à tout moment celui-ci devient plus nombreux et les attaque avec plus de fureur, ils finissent par songer moins à se défendre qu'à veiller à leur sûreté. Ils rompent les rangs; Espagnols et Tlascalans, infanterie et cavalerie, tout fuit pêle-mêle vers l'ouverture de la digue la plus voisine, qu'ils trouvent occupée par un nombre considérable d'ennemis.

Cependant, Cortès fait tous les efforts possibles pour rallier ses soldats; il ordonne, il prie: rien

ne peut arrêter la confusion et la fuite de son armée. Sans rien entendre, sans rien voir, chacun se sauve comme il peut. Ils s'élancent par pelotons entiers en bas de la digue, par l'ouverture, se noient ou sont pris par les Mexicains. Cet endroit du lac n'avait malheureusement pas assez de profondeur pour permettre aux brigantins de s'en approcher pour les secourir.

Cortès, au milieu de ce désordre effroyable, oubliait entièrement son propre danger, pour ne s'occuper que de ses compagnons; au moment où il délivrait l'un d'eux des mains de l'ennemi, il fut lui-même pris par trois capitaines mexicains, qui l'emmenèrent en poussant des cris de joie. Deux de ses officiers voyant qu'on entraîne leur général, prennent, à l'instant même, la résolution de le délivrer au péril de leur vie. Ils se précipitent à travers la foule des ennemis, atteignent ceux qui tiennent Cortès, leur font mordre la poussière, et trouvent eux-mêmes un glorieux trépas; mais Cortès a recouvré sa liberté : il s'échappe, quoique dans un état digne de compassion. Plus de soixante Espagnols et mille Tlascalans avaient été tués ou faits prisonniers, et tous ceux qui n'avaient pas succombé étaient criblés de blessures. Le cœur de Cortès saignait à ce désastre affreux; mais une scène plus déchirante encore devait, à la fin du jour, se développer devant lui, et jeter dans son âme le désespoir et l'horreur.

Dès que la nuit fut venue, toute la ville parut illuminée. Le son lugubre des instrumens de guerre se fit entendre au milieu des joyeux cris des féroces vainqueurs, qui s'apprétaient à célébrer leur victoire par une horrible fête. L'illumination du temple principal était telle, qu'il fut aisé d'apercevoir la foule qui l'entourait, et les préparatifs des prêtres pour égorger leurs prisonniers : spectacle affreux, auquel l'imagination des Espagnols ajoutait encore ! Parmi les victimes, ils croyaient reconnaître, à leur peau blanche, leurs infortunés camarades ; ils croyaient voir comme on les faisait sauter de force devant les hideuses idoles auxquelles ils devaient être immolés ; ils croyaient même entendre distinctement la voix de leurs amis, au milieu des douloureux hurlemens que poussaient les malheureux qu'on traînait vers l'autel pour les y massacrer. Cette vue glaça d'effroi les moins sensibles, et Cortès lui-même ne trouva que des larmes pour apporter quelque soulagement à la douleur qui l'oppressait.

Pendant que ses soldats étaient dans la consternation, ses ennemis, au contraire, avaient senti se relever leur courage, au point que, dès le lendemain matin, ils hasardèrent une sortie, et poussèrent l'audace jusqu'à attaquer le quartier-général, que les Espagnols et leurs alliés eurent toutes les peines du monde à défendre. Mais ce qu'il y eut de plus redoutable encore, ce fut le résultat

d'un
pour
tout
gnol
le
par
sa d
détr
eux

L
pag
ne
la g
titio
avec
par
nan
que
tio
he
on
di
tr
co
G

d'une ruse de guerre, enfantée par Guatimozin, pour hâter la ruine de ses ennemis. Il envoya, dans toutes les contrées de l'empire, les têtes des Espagnols qu'on avait égorgés, en faisant publier que le courroux du dieu de la guerre était apaisé par le sang de ces ennemis sacrifiés; que, d'après sa déclaration, ces odieux étrangers seraient tous détruits, et que dans huit jours pas un seul d'entre eux ne souillerait le sol de l'empire.

La défection de tous les Indiens, alliés des Espagnols, fut la conséquence de ce stratagème. Ils ne doutèrent plus un seul instant que leur dieu de la guerre n'effectuât ses menaces, et cette superstition les fit rompre de suite toute liaison solidaire avec des hommes dont la perte avait été décrétée par le ciel. Les Tlascalans eux-mêmes, abandonnant leur cause, commençaient à désertir, lorsque le général espagnol, pour arrêter cette défection totale, recourut à un moyen qui eut le plus heureux succès. Il ordonna que pendant huit jours, on s'abstint de tout engagement avec l'ennemi, disposa les brigantins de manière à protéger ses troupes bien retranchées, et attendit ainsi, sans coup férir, l'époque que, dans son imprudence, Guatimozin avait fixée d'une manière trop précise.

Le délai fatal étant expiré, sans que les Espagnols, dont la ruine avait été prédite, eussent souffert la moindre atteinte, les alliés virent qu'on

les avait induits en erreur. Leurs yeux s'étant des-sillés, honteux de leur sottise crédulité, ils embras-sèrent de nouveau le parti des Espagnols, plus que jamais décidés à coopérer au renversement de l'empire mexicain qui leur était à charge. D'autres Indiens, qui, abusés par leur foi aveugle, avaient regardé comme infaillible un oracle men-songer, crurent que, pour perdre plus sûrement les Mexicains, cette idole avait bercé ceux-ci d'un faux espoir, et revinrent également aux Es-pagnols. Ainsi, le nombre des alliés tant anciens que nouveaux, s'éleva en peu de jours d'une ma-nière si rapide, que 150 mille Américains se trouvèrent rangés sous les drapeaux de Cortès. Nouvel exemple de l'inconstance de la fortune; vous le voyez, mes enfans, lorsqu'on s'y attend le moins, elle nous frappe ou nous sourit alter-nativement.

Cortès, loin de se laisser éblouir cette fois par cet accroissement prodigieux de pouvoir, écouta les conseils de la prudence. Il alla jusqu'à pro-poser la paix aux Mexicains, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans mainte occasion; mais Guatimozin, ré-solu de sauver sa patrie ou de mourir, repoussa dédaigneusement tout moyen de conciliation, per-suadé qu'il était que les liens qu'il pourrait former avec les Espagnols ne seraient jamais pour sa na-tion, et pour lui-même, que des liens de servitude.

Alors
Cortès
bloqua
vivres
heureu
bèrent
peste.

Cor
les Es
poste
liées
vertu
déjà
différ
oppo
terra
saien
qu'il
des f
avai
vara
Cort
lonn
et à
trou
nail
con
ten

Alors la lutte recommença de part et d'autre. Cortès se trouvant en mesure d'étendre ses forces, bloqua la capitale de si près, qu'aucune espèce de vivres ne put y parvenir. En peu de jours les malheureux habitans de cette ville immense succombèrent par centaines, en proie à la famine et à la peste.

Cortès cependant gagnait du terrain. Dès que les Espagnols avaient repoussé les ennemis d'un poste, il le confiait à la garde des troupes alliées qui occupèrent ainsi successivement les ouvertures des digues. De cette manière on s'était déjà approché jusqu'à la capitale par trois côtés différens. Cependant le courageux Guatimozin opposait une résistance opiniâtre et disputait le terrain pied à pied ; mais les soldats de Cortès faisaient de rapides progrès, incendiaient tout ce qu'ils avaient pris de vive force, et construisaient des fortifications pour s'abriter. Les trois colonnes avaient ordre de se réunir sur la grande place. Alvarado fut le premier qui parvint à ce rendez-vous. Cortès, qui avait pris le commandement de la colonne dirigée par Olid, ne tarda pas à y arriver, et à se mettre à la poursuite des Mexicains que la troupe d'Alvarado, déjà en ordre de bataille, venait de mettre en déroute. La troisième colonne, conduite par Sandoval, survint presque en même temps, et le massacre devint horrible.

Déjà les Espagnols étaient maîtres des trois quarts de la ville et y avaient allumé l'incendie. Guatimozin , avec les meilleurs de ses soldats , s'était retranché dans le quartier qui était encore libre. On avait également l'intention de s'en emparer ; mais le général espagnol , désirant arrêter le carnage , et se flattant que l'empereur se fatiguerait d'une vaine résistance , ordonna à son armée de suspendre le combat , et offrit la paix encore une fois. On sembla disposé à accepter ses propositions , et il en résulta une suspension d'armes de trois jours , mais sans autre convention.

Pendant ce temps-là , les deux armées ennemies étaient en présence , et un simple fossé leur servait de limites. De part et d'autre on était parfaitement tranquille , sauf quelques provocations que des Mexicains isolés et franchissant le fossé dirigeaient contre les Espagnols. Ces fanfaronnades recevaient leur châtiment , quelquefois par le mépris , mais aussi quelquefois d'une tout autre manière. C'est ce qu'on fit sentir à l'un de ces braves qui , portant l'épée et le bouclier d'un des Espagnols qu'on avait sacrifiés , s'était , nouveau Goliath , campé au milieu des deux armées , d'où , avec une fierté insolente , il adressait les défis les plus injurieux. Plusieurs Espagnols manifestèrent soudain l'envie de le punir de son arrogance ; mais Cortès réprima cette ardeur , se bornant à charger un in-

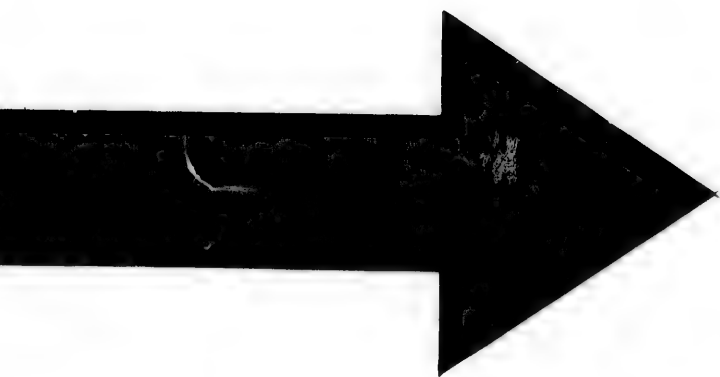
autres des trois
 nommé l'incendie.
 ses soldats, s'é-
 lui était encore
 on de s'en em-
 désirant arrêter
 empereur se fati-
 donna à son ar-
 frit la paix en-
 à accepter ses
 suspension d'ar-
 convention.

armées enne-
 nple fossé leur
 e on était par-
 provocations
 ant le fossé di-
 fanfaronnades
 ois par le mé-
 put autre ma-
 de ces braves
 des Espagnols
 eau Goliath,
 où, avec une
 les plus inju-
 rent soudain
 mais Cortès
 charger un in-

terprète de crier à ce Don Quichotte « qu'il pou-
 vait aller chercher dix de ses semblables, et qu'à
 cette condition il promettait à un jeune homme
 qu'il lui désigna d'aller leur couper la gorge à
 tous. » Ce jeune homme était l'un de ses pages,
 âgé d'environ seize ans, nommé Marcado. Le
 Mexicain, devenu plus insolent encore par ce re-
 fus ironique, persista dans ses bravades et ses pro-
 vocations. Alors Marcado, se regardant comme
 chargé de terminer l'affaire d'après la désignation
 de son général, s'élance hors des rangs sans rien
 dire et avec une telle impétuosité, qu'il est déjà
 loin lorsqu'on s'aperçoit de ce qu'il va faire. Il at-
 teint le rodomont, et l'attaque si violemment,
 qu'il lui a bientôt fait mordre la poussière. Tandis
 que de longs braves répondent à son action, il re-
 vient avec l'épée et le bouclier du vaincu, et dépose
 son trophée aux pieds de Cortès, qui l'embrasse
 avec une vive satisfaction, et pour le récompenser,
 veut de sa propre main lui ceindre l'épée qu'il a si
 vaillamment conquise.

Sur ces entrefaites, les Espagnols recevaient
 chaque jour de Guatimozin la promesse de venir
 en personne discuter les articles de paix; mais ce-
 lui-ci n'avait d'autre but que de cacher son projet
 et de bercer ses ennemis d'une sécurité trompeuse.
 Ses courtisans lui avaient fait croire qu'il n'avait
 d'autre moyen d'éviter la mort ou l'esclavage qui





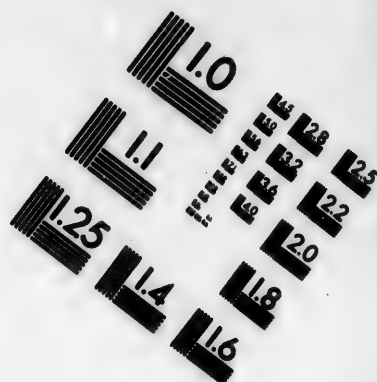
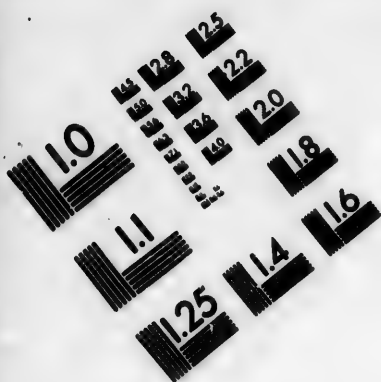


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

25
22
20
18

10

le menaçaient qu'en se réfugiant dans les provinces les plus reculées de ses États, et d'y lever de nouvelles troupes à l'aide desquelles il pourrait de nouveau s'opposer à ses ennemis. Tout était prêt pour le seconder dans sa fuite. Les grands de l'empire, déterminés à tous les sacrifices pour sauver le prince qu'ils idolâtraient, s'embarquèrent sur un nombre considérable de canots disposés à cet effet, et assaillirent avec vigueur les brigantins, pendant que l'objet de leur sollicitude, Guatimozin, traversait le lac pour s'évader. Sandoval, qui commandait alors les brigantins, fait d'inutiles efforts pour les repousser à coups de canon. Bravant la mort et les blessures, ils ramaient avec courage et toujours en avant, et tâchaient d'engager un combat corps à corps.

Sandoval voit tout-à-coup au loin plusieurs canots remplis de monde qui voguaient sur le lac avec la plus grande vitesse. Devinant le but de ces embarcations, il leur fait à l'instant donner la chasse. Holguin, dont le brigantin était le meilleur voilier, fut le premier qui le rejoignit. Aussitôt qu'on s'aperçut que son intention était d'en venir aux mains, les rameurs s'arrêtèrent, les guerriers déposèrent les armes, et tous demandèrent en suppliant qu'on fît grâce de la vie à leur souverain. Enchanté de l'honneur qu'il devait à son étoile, Holguin s'élance l'épée à la main dans

les provinces
lever de nou-
il pourrait de
tout était prêt
rands de l'em-
s pour sauver
arquèrent sur
disposés à cet
es brigantins,
de, Guatimo-
Sandoval, qui
fait d'inutiles
e canon. Bra-
ramaient avec
chaient d'en-

plusieurs ca-
ent sur le lac
le but de ces
nt donner la
était le meil-
pignit. Aussi-
n était d'en
tèrent, les
us demandè-
la vie à leur
il devait à
main dans

le canot, et il distingué bientôt le malheureux
empereur aux marques de vénération dont il était
entouré. Celui-ci s'avancant de lui-même avec une
majestueuse fermeté : « Je suis ton prisonnier ,
» dit-il à l'Espagnol, et tout prêt à te suivre. Je
» n'ai qu'une prière à te faire : c'est de veiller à
» ce qu'on ait pour ma femme et pour ses com-
» pagnes les égards qui leur sont dus. » A ces mots
il se tourna vers l'impératrice, lui dit quelques
paroles d'encouragement, et lui tendant la main,
la fit descendre dans le brigantin. De ce moment
fut décidé le sort de tout l'empire du Mexique,
qui, dans la personne de son monarque, tomba
au pouvoir des Espagnols. On était au 13 août 1521.

Holguin s'empressa de conduire son illustre cap-
tif à son général. Celui-ci n'eut pas plus tôt appris
un événement si important, que, transporté de
joie, il alla au devant du prince et le reçut au
bord du lac en lui témoignant tout le respect que
méritaient son rang et sa valeur. L'infortuné Gua-
timozin parut sensible à cet acte de courtoisie, et
suivit courageusement le général à son quartier.
Là, s'étant assis un instant, il se leva, et, par la
bouche d'un interprète, il dit à Cortès : « J'ai fait
» mon devoir. Je ne sers plus à rien maintenant,
» et un prisonnier comme moi doit être à charge à
» son vainqueur. Prends ce poignard, ajouta-t-il
» en indiquant celui dont Cortès était armé,

» plonge-le dans mon cœur, et termine une vie
» désormais inutile. » A ces mots, sa femme fit
retentir l'appartement de cris déchirans qui ému-
rent vivement le général espagnol. Celui-ci cher-
cha d'abord à consoler ces malheureux, puis il
s'éloigna afin que leur douleur s'exhalât librement
et que sa présence ne leur fût pas importune, Oh !
que n'a-t-il toujours suivi cet admirable sentiment
d'humanité !....

La prise de Guatimozin étant connue, les Mexi-
cains déposèrent les armes, et les Espagnols furent
maîtres de la capitale tout entière. Pendant les
premiers jours, ils ne se possédèrent pas de joie,
en songeant à l'heureuse issue de leur expédition;
mais cet enivrement ne fut pas de longue durée ;
bientôt il fit place à des murmures, à des paroles
de mécontentement, quand ils virent par quel mi-
nime butin devaient être récompensés tant de tra-
vaux et tant de périls. En effet, la majeure partie
des maisons, avec les richesses qu'elles renfer-
maient avaient été consumées par l'incendie ; d'un
autre côté, Guatimozin, désespérant du salut de
Mexico, avait pris tout ce qui se trouvait de plus
précieux dans le trésor impérial, et l'avait fait je-
ter dans le lac, au moins en fut-il accusé par les
Espagnols. De sorte que tout le butin rassemblé
parut si minime, que beaucoup de soldats dédai-
gnèrent la faible part qui leur était échue, et que

tous firent éclater leur mécontentement, tantôt contre Guatimozin, tantôt contre leur général, qu'ils eurent l'audace d'accuser d'avoir soustrait, à son profit, la plus grande partie des trésors. Tous les moyens que Cortès employa pour les calmer furent inutiles. A la tête des mécontents parut le trésorier royal Aldarète, qui, se prévalant des prérogatives de sa charge, exigea qu'on leur livrât l'empereur et son premier ministre, pour les contraindre à avouer en quel endroit du lac les trésors avaient été jetés. Cortès qui, dans d'autres circonstances, avait su tenir tête à l'orage, céda cette fois à la demande de ces barbares, ou par faiblesse ou par cruauté.

On mit à la torture Guatimozin et son ministre. Passons, mes enfans, le plus rapidement possible sur cette scène, qui inspire l'horreur et l'indignation.

L'empereur endura avec une étonnante fermeté tous les supplices que ses bourreaux surent imaginer. Les historiens rapportent qu'on les avait tous les deux étendus sur un gril, sous lequel un feu ardent était allumé. Le ministre fidèle, qui avait suivi courageusement l'exemple de son maître, poussa un grand cri en tournant les yeux de son côté, comme pour en obtenir la permission de tout révéler. Guatimozin, comprenant ce regard : « Et moi, lui dit-il avec le plus grand calme, suis-je

« donc ici sur des roses ? » A ces paroles sublimes, le ministre sentit son cœur navré ; il ne dit plus rien, et mourut en héros sous les yeux de son maître.

Cortès, dont les oreilles avaient été frappées du cri de cet infortuné, accourut, plein de honte et de repentir, dans la chambre où se passait ce drame affreux, et arriva assez à temps pour arracher à la mort le malheureux Guatimozin.

ENTRETIEN XVI.

M. HUNTER. — Une fois encore, mes enfans, je vais dérouler à vos yeux le tableau sanglant de l'expédition du Mexique ; après quoi je ne vous parlerai plus de cet empire.

Tout le pays éprouva le même destin que la capitale ; chaque province se rendit successivement et subit le joug le plus cruel.

Cortès pourtant attendait toujours une réponse d'Espagne, et ce silence le mettait dans l'incertitude de savoir comment on aurait envisagé sa conduite. Après une longue attente, il vit débarquer dans le port de Vera-Cruz un vaisseau commandé par un certain Tapia ; ce dernier n'apportait pas à Cortès, comme il devait s'y attendre, le titre de

gouverneur du Mexique; il arrivait au contraire pour le destituer, s'emparer de lui, le juger et le remplacer dans ses fonctions.

Par bonheur pour lui, ce Tapia était un homme faible et sans art : le subtil Cortès lui opposa tant d'obstacles, effraya sa timide imagination de si noires peintures, qu'il jugea très prudent pour lui de retourner comme il était venu.

Mais les malheurs qui pesaient sur la tête du chef espagnol semblaient en vain s'être dissipés. Pour bannir ce chagrin, il fit passer à l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait en Espagne, le plan détaillé de tout ce qu'il avait entrepris, et déposa humblement à ses pieds la part du butin qu'on lui réservait. L'empereur, livré jusque là au tracassé de bien d'autres affaires, avait chargé de cet examen des personnes ennemies de Cortès. Cette fois il voulut lui-même prendre ce soin. C'est avec surprise et contentement que le jeune souverain admira les belles conquêtes de Cortès, et la splendeur de cette glorieuse entreprise. Il l'approuva en tout point, l'investit de la qualité de gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et de plus dressa une commission pour déterminer les droits de Velasquez qui gouvernait Cuba. Comme cela arrive toujours, celle-ci jugea cette affaire au gré de l'empereur, en annulant et les prétentions de Velasquez à diriger les pays conquis, et les plaintes

fausses qu'il avait dressées sur la perfidie du chef espagnol. On l'indemnisait seulement de ce qu'avait coûté l'expédition, et pour l'abaisser bien plus encore, on lui défendit formellement de ne jamais entreprendre aucun projet de guerre sans y être autorisé par le roi. Le présomptueux Velasquez ne put supporter cette double humiliation, et en perdit la vie. De son côté, Cortès était on ne peut plus heureux. Mais hélas ! pourquoi me faut-il avouer qu'à mesure que son pouvoir se consolidait, son âme de plus en plus se fermait au sentiment de la vertu. Je ne dois pas vous cacher de quelle manière le cruel outragea l'humanité ; soyez donc attentifs, et déplorez comme moi l'avilissement de ce héros dont le noble cœur, au milieu de cent combats difficiles, était inébranlable comme un roc au milieu des flots, mais qu'une bonne fortune dégrada si honteusement.

Il reconstruisit Mexico sur ses débris ; elle devait être un jour la ville la plus brillante de l'Amérique, elle le fut et l'est encore de nos jours. Il exhorta ses officiers au défrichement des terres des provinces. A cet effet il fit entre eux le partage du territoire, et leur permit d'exercer sur les naturels la même tyrannie absolue dont ils avaient déjà accablé les habitans des îles. Comme ces derniers, ils supportèrent le joug le plus barbare, et furent rapidement détruits.

Mais ce grand peuple, autrefois si fort, avait un caractère guerrier qui lui fit vendre sa liberté plus cher que ses oppresseurs ne l'avaient pensé. Il entreprit plus d'une fois de briser ses fers et de reconquérir ses droits; mais de pareilles tentatives furent regardées comme une révolte digne du châtement le plus rigoureux, et l'on exerça sinon par l'ordre formel de Cortès, du moins avec son approbation, des atrocités qui pour toujours impriment la honte et le déshonneur sur les vieux exploits de ce hardi guerrier. Soixante caciques et quatre cents de la noblesse mexicaine furent brûlés vifs à Panuco, et pour rendre ce spectacle plus cruel encore, on força les familles de ces infortunés d'être les témoins de leur fin tragique.

Sur un doute bien faiblement éclairci, que Guatimozin appuyait la rébellion de ses anciens sujets et cherchait à briser ses verroux, on s'empara de ce prince si noble, si intrépide, et on le pendit en plein jour dans la rue avec les deux caciques de Tezeuco et de Tacuba, qui selon leur ancien pouvoir marchaient après lui.

Un si cruel assassinat doit flétrir ignominieusement la gloire de Cortès. Depuis ce jour la vengeance du ciel semble le poursuivre partout en le rendant le triste jouet de l'ingratitude; c'est le châtement que Dieu lui réservait sur ses derniers ans.

Des officiers espagnols expédiés à Mexico pour la gestion des revenus du roi, voulurent sans ordre étendre leur autorité et s'arroger même un droit judiciaire sur le vice-roi. Mais Cortès, après le caractère que nous lui avons vu déployer n'était pas assez faible pour se laisser maîtriser par des gens en tout point si inférieurs à lui. Il se moqua de leurs vaines tentatives et ne cessa pas d'agir selon son propre gré; ceux-ci tracèrent à la cour d'Espagne un tableau de son pouvoir despotique dans le but de faire soupçonner au roi et à son ministre que Cortès rêvait à son indépendance. On envoya donc à Mexico un commissaire chargé de scruter ses actions, et investi du pouvoir de le faire revenir en Espagne s'il le jugeait convenable.

En ce moment Cortès se préparait à une expédition bien difficultueuse de Mexico à Honduras, dans l'intention de conquérir ce pays considérable au profit de la couronne espagnole, et de châtier la téméraire Olid qui avait osé se révolter contre lui. Ce projet était le premier qui présentât autant d'obstacles et de peines à surmonter. Il était sur le point de partir lorsque le commissaire délégué arriva; mais à peine débarqué, une maladie subite mit fin à ses jours.

Les officiers du roi ne cessèrent pas de blâmer la conduite de Cortès, et la cour d'Espagne croyant ses soupçons légitimes, dépêcha de nou-

veaux commissaires avec de plus amples pouvoirs. Ils devaient vérifier l'exactitude des rapports et le punir s'il y avait lieu. Le vice-roi en fut averti ; sa fureur était extrême de voir que c'était là le salaire des fatigues qu'il s'était imposées dans l'intérêt de son pays. Ses amis auraient voulu le décider à échapper au traitement ignominieux qu'on lui réservait, et à gagner son indépendance en repoussant les armes par les armes. Mais l'adversité rendit aussitôt à son âme cette grandeur qu'avait obscurcie l'enivrement de la bonne fortune ; il ne voulut rien faire de contraire à la fidèle subordination qu'il devait à son roi, et avec une fierté généreuse il se prépara à supporter l'injure et l'ingratitude plutôt que d'être rebelle au pouvoir législatif de sa patrie.

C'était une idée bien pénible pour lui d'être jugé comme un vil malfaiteur dans ces lieux tant de fois témoins de sa gloire ; aussi n'attendit-il pas l'arrivée de son juge pour retourner lui-même en Espagne chercher un refuge auprès de la justice de son roi.

A la vue de ce grand homme, chacun se sentit pénétré de respect et d'admiration ; il semblait en effet surpasser les guerriers les plus célèbres. La tranquillité peinte sur son visage détruisit bientôt les soupçons dirigés contre lui. Le roi l'accueillit avec l'effusion de l'estime et de la reconnaissance,

et lui prodigua ses bienfaits ; il le décora du collier de l'ordre espagnol , lui décerna le titre de comte et le mit en possession de bien des terres dans la Nouvelle-Espagne.

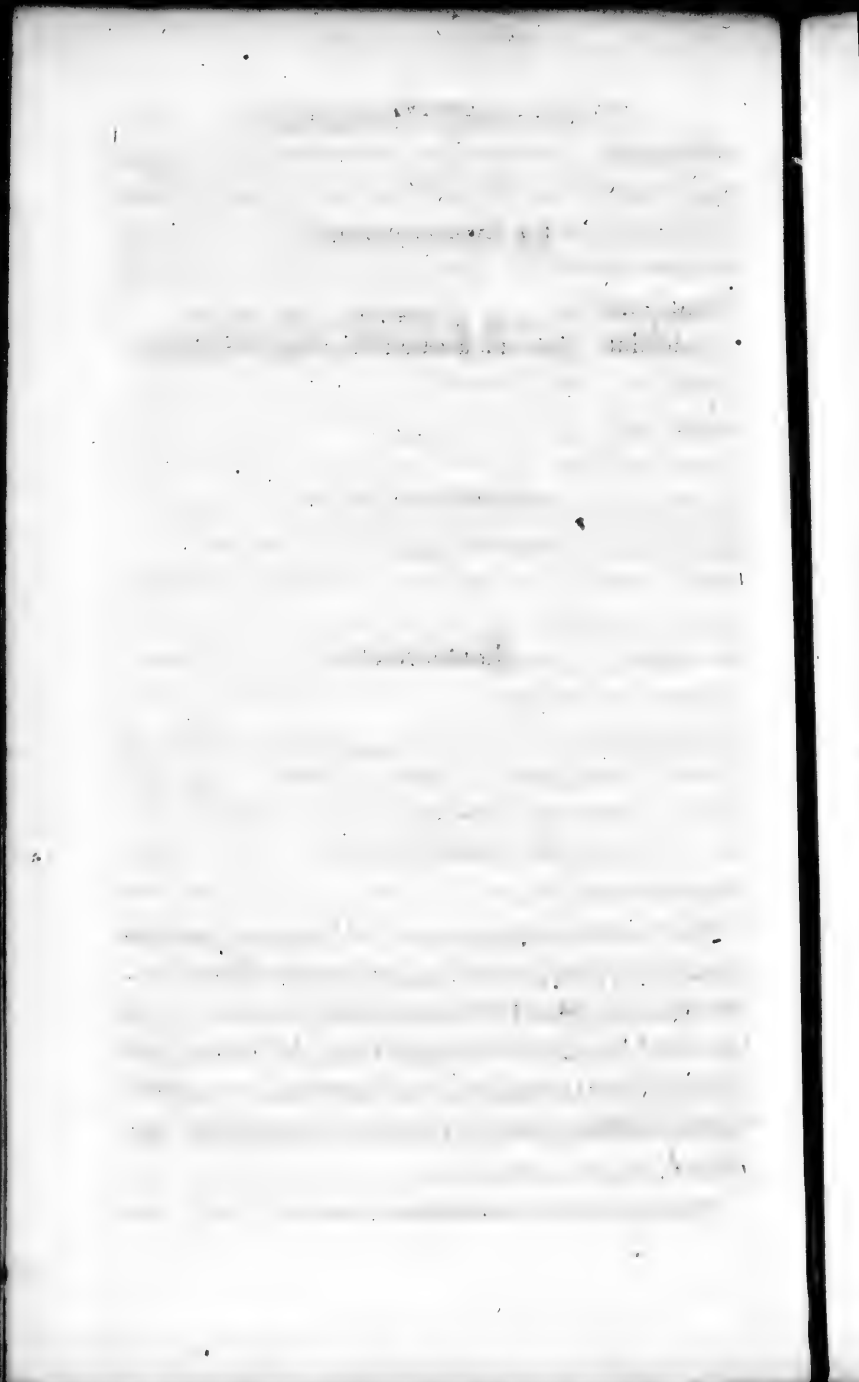
Mais lorsqu'il s'agit de le mettre en pied dans ses hautes fonctions , on vit du danger à l'investir de la même autorité dont on avait craint qu'il abusât ; il obtint seulement sa nomination de général et le libre loisir de tenter des découvertes nouvelles. Pour ce qui concernait l'administration du pays , on établit un corps notable qu'on appela , *Audience de la Nouvelle-Espagne*.

Cortès revint à Mexico ; mais dès lors les peines et les chagrins l'assaillirent sans interruption ; les membres de l'audience opposaient des obstacles à chacun de ses projets. Pour se délivrer de leur surveillance , il s'élança une seconde fois à travers les tracas et les périls qui accompagnent toujours l'invasion des terres ignorées. Il arma une flotte de guerre sur la rive occidentale du Mexique , pour aller à la découverte de la grande mer du Sud. La découverte de la presqu'île de Californie , qui aboutit à l'Amérique septentrionale , fut le prix de mille obstacles dangereux qu'il avait surmontés.

A son retour de cette fatigante entreprise , ses adjoints ne cessèrent pas de lui causer bien des chagrins. Confiant en la justice de son souverain , et encouragé par les faveurs dont ce dernier l'a-

avait comblé, il se décida à retourner en Espagne pour exposer humblement à l'empereur les torts qu'on lui imputait. Le malheureux ! il ne prévoyait pas les vicissitudes bien plus cruelles qui l'attendaient encore.

Il obtint un froid accueil ; à peine daigna-t-on l'entendre : on l'éconduisit même d'une manière méprisante. Il était vieux ; quels services importants pouvait-on attendre de lui désormais. Il n'en fallait pas davantage pour lui faire perdre tout son crédit. Ce héros extraordinaire et d'un mérite accompli, se vit, comme le brave Colomb, délaissé après de nobles et dangereux travaux, réduit à la position la plus honteuse et forcé de réclamer comme une aumône la justice d'un roi sans reconnaissance et d'un ministre fantasque. Triste et abreuvé de dégoûts, il passa six années dans des soins si étrangers à la fierté de son caractère et à sa manière d'agir. Bientôt après la douleur et le ressentiment d'un oubli si cruel terminèrent ses glorieux jours. Il mourut âgé de soixante-quinze ans, le 2 décembre 1545. Ses froides dépouilles, comme il l'avait expressément ordonné, furent portées dans la Nouvelle-Espagne ; peut-être le héros trouvait-il son pays indigne de recéler les cendres d'un bienfaiteur dont il avait méconnu les services.



HISTOIRE COMPLÈTE
DE
LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE.

—
TROISIÈME PARTIE.
—

Pizarre.

ENTRETIEN 1^{er}.

Le vénérable instituteur, M. Hunter, ravi de l'attention qu'avaient apportée ses écoliers au récit des voyages de Colomb et de Cortès, et du profit qu'ils avaient eu en retirer, se détermina à rassembler de nouveau sa studieuse et intéressante famille, et à lui raconter l'histoire du glorieux vainqueur du Pérou.

Tous les faits dont je vais vous entretenir, mes

enfans, ont déjà eu lieu tandis que Cortès s'immortalisait par l'invasion du Mexique. Il est donc utile de remonter à l'époque où ce pays était entièrement ignoré des Européens, pour retrouver le premier anneau de cette chaîne d'événemens remarquables qui vont fixer votre attention.

Vous n'avez pas oublié que Colomb, le premier, fit la découverte des côtes du continent de l'Amérique, voisines de l'Orénoque, quoiqu'on en ait injustement donné l'honneur à Améric-Vespuce. Vous vous rappelez aussi que ce célèbre navigateur avait déjà traversé toute la rive de l'isthme qui sépare l'Amérique septentrionale de l'Amérique méridionale, à prendre depuis l'île Guanaña jusqu'à Nombre-de-Dios, et encore plus loin vers le midi, dans l'espoir d'y trouver un chemin qui conduisît de l'Océan du nord à celui du midi, et de plus aux Indes orientales. Le brave Colomb échoua dans cette entreprise, et vous n'ignorez pas combien de périlleux obstacles s'opposèrent à cette dernière expédition.

Dès qu'il fut mort, une foule d'aventuriers parurent l'un après l'autre sur le même théâtre, entraînés par l'ambition de prolonger sur le continent les découvertes de Colomb. Deux d'entre eux, Ojéda et Nikuessa, prirent leur essor vers l'isthme de Darien. Ils ont droit à une mention honorable pour avoir fondé deux colonies impor-

tantes. Le premier construisit Saint-Sébastien , le second Nombre-de-Dios.

Ceux qui habitaient ces côtes étaient braves au combat. Ils eurent un soupçon sur les projets des blancs , et n'hésitèrent pas à les renverser les armes à la main. Ils tiraient de l'arc avec beaucoup d'adresse , et ce qui était encore plus nuisible à l'ennemi, ils faisaient usage de javelots empoisonnés qui rendaient mortelle la plus petite blessure. Ojéda vit mourir une quantité de ses gens, et cette perte le contraignit de dépêcher un officier à Hispaniola pour réclamer de nouvelles forces.

Laissons ce dernier remplir la commission qu'on vient de lui confier , et jetons un coup-d'œil sur quelques coutumes aussi féroces que singulières que les Espagnols eurent lieu de considérer chez ces peuplades sauvages et belliqueuses. Presque tous les hommes et les femmes avaient un des doigts de la main privé de sa première phalange, et après avoir pris des informations sur un usage aussi bizarre qu'étonnant , on apprit que le veuvage imposait à chaque mari la loi de s'estropier ainsi. L'histoire ne parle pas de ce qui a pu mettre en vigueur cette coutume surprenante. On doit supposer que toutes les recherches à cet égard ont été infructueuses.

Ce peuple conservait un autre usage plus atroce que le premier, mais dont le motif est plus facile à

trouver. Lorsqu'une veuve était morte, on enterrait avec elle ceux de ses enfans qui trop jeunes encore n'étaient pas en état de fournir à leur existence.

CAROLINE. — Les cruels !....

CONRAD. — Quel est donc le motif de cette atrocité ?

M. HUNTER. — Parce que chacun refusait de subvenir à leurs besoins, et par une prompte mort, en délivrant d'une horrible faim ces enfans infortunés, on croyait avoir obéi aux sentimens d'une généreuse compassion ; ils étaient enterrés aussitôt qu'ils avaient perdu leur soutien.

Mais que faisait l'officier qu'Ojéda avait expédié à Hispaniola. Il revenait avec un homme trop célèbre pour que je ne vous en entretienne pas un instant. Il se nommait Nuguez de Balboa. Au génie il réunissait le courage le plus décidé ; les habitans d'Hispaniola l'accusaient d'un crime que j'ignore, et il était en danger d'être condamné à mort. Pour échapper à ce rigoureux jugement, il eut l'idée de se blottir dans un tonneau, et de se faire transporter à bord du navire qu'Ojéda venait d'expédier. Ce stratagème eut du succès. Il avait trompé la vigilance du capitaine du bâtiment qui avait reçu la défense la plus expresse de prendre à son bord aucun criminel. Après plusieurs jours de route, et à plus de cent lieues de la terre, Nuguez

quitta son tonneau. Son apparition effraya le capitaine, qui lui fit la menace de l'abandonner sur la première île déserte qui se trouverait sur leur passage. Enfin il se laissa séduire par les prières de tout l'équipage, qui le garda sous sa protection spéciale. Voilà comment Balboa parvint au Darien.

Il ne tarda pas à se montrer prudent, actif et constant. On dut à ses avis la possession d'un terrain situé au voisinage du fleuve Darien, à l'embouchure duquel on dressa un établissement qui porte encore aujourd'hui le nom de Santa-Maria-el-Antiqua-del-Darien.

TUDORAS. — Que ce nom est long, mon Dieu !

M. HUNTER. — C'est pour cette raison qu'on l'abrège, et qu'on l'appelle simplement Santa-Maria.

L'équipage sentait de jour en jour combien Balboa lui était nécessaire : il le choisit pour son gouverneur. Hardi et plein d'ambition, celui-ci n'omit rien de ce qui pouvait consolider sa position, et ne songea plus qu'à s'illustrer par de belles conquêtes et des découvertes avantageuses.

Pour arriver à son but il fit beaucoup d'excursions dans les environs. Il s'allia avec quelques caciques, et soumit ceux qui ne craignirent pas de lui faire résistance. Un nommé Komagre, du nombre des premiers, fit à Balboa et à ses com-

pagnons l'accueil le plus affectueux. L'aîné de ses enfans, jeune prince doué d'une vivacité pénétrante, avait remarqué la passion des Espagnols pour ce métal dont il ne faisait aucun cas. Il s'en procura une grande quantité, et leur en fit présent ; mais voyant le désir insatiable des blancs et les honteuses contestations que faisaient naître parmi eux quelques parcelles d'or mises dans la balance, il la renversa avec le métal qui s'y trouvait, et animé d'une noble indignation : « Quoi ! s'écria-t-il, de pareilles bagatelles peuvent donc vous émouvoir à ce point ? Si pourtant la soif de cet or qui me semble si méprisable, est le seul motif qui vous a fait désertir vos foyers, et jeter le trouble au sein d'une nation paisible, je peux vous désigner un endroit qui en recèle plus que vous ne pouvez en désirer, quelle que soit votre avidité. »

Ce discours animé embrasa comme un feu le cœur des cupides Espagnols. Ils demandèrent sur-le-champ comment se nommait cette contrée. Il leur fut répondu que c'était un vaste et célèbre royaume du côté du sud.

Le fils du cacique leur dit de plus qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver son accès facile ; que le roi avait sous ses ordres une multitude de soldats accoutumés à la guerre, qui triompheraient d'eux sans peine, s'ils n'augmentaient pas le nombre de leurs combattans. Voilà les premières notions

que reçurent les Espagnols sur le Pérou. Ces indications furent funestes à cette contrée. Balboa ne se sentait pas à coup sûr assez de forces pour entreprendre une aussi vaste expédition ; mais le courage de ses compagnons , doublé par les difficultés , détermina leur chef à exécuter ce hardi dessein dès qu'il lui serait arrivé le renfort qu'il espérait d'Hispaniola.

Les malheurs dont le Pérou devait être accablé se dissipèrent encore pour un instant. Balboa avait dépêché vers Hispaniola un navire qui échoua sur la côte de Yucatan. L'équipage trouva à la vérité le moyen d'arriver à la terre, mais ces infortunés tombèrent bientôt au pouvoir de ces insulaires cruels, qui les immolèrent à leurs divinités. Aquilar et un de l'équipage purent seuls se soustraire à tant de barbarie. Plus tard Cortès le rencontra dans cette contrée ; mais je ne vous entretiendrai pas d'un événement que vous connaissez déjà.

L'impatient Balboa espérait vainement le retour de son navire. Pour surcroît de calamités, des nouvelles d'Espagne lui apprirent que ses ennemis avaient prévalu à la cour, que leur adresse avait su noircir sa conduite, et qu'il devait s'attendre à rendre bientôt un compte fidèle et rigide.

Il n'ignorait pas que sa justification et le recouvrement de l'amitié de ses maîtres intéressés ne pouvaient dépendre que de la découverte de quel-

ques contrées où l'or se trouverait en quantité; cette seule idée suffisait pour l'exciter à tirer profit des indications du fils de Komagre. Il sut par son noble et généreux courage électriser les cœurs de ses hardis compagnons.

Le nombre de ses soldats se réduisait à cent soixante hommes, et quelques troupes de chiens dressés, je vous l'ai déjà dit, à mettre en pièces les tristes Indiens qu'ils attaquaient, et c'était avec d'aussi faibles armes que le téméraire Balboa voulait exécuter ses immenses projets.

Le fils de Komagre avait promis aux Espagnols de les guider; il tint parole, et l'on partit.

ENTRETIEN II^e.

FERDINAND. — A mon avis, Balboa s'engage dans une route bien dangereuse.

M. HUNTER. — Certainement; mais au désir d'entrer dans le Pérou, il joignait encore d'autres projets dont la réussite ne lui semblait pas moins avantageuse. Le jeune conducteur avait certifié que vers le midi, à la distance de six soleils, ce qui, dans son langage, voulait dire six jours, on verrait une nouvelle mer bordant l'opulente contrée où il se chargeait de conduire l'équipage.

Balboa imagina à bon droit que c'était cet océan que Colomb n'avait jamais pu découvrir, et qui aboutissait aux Indes en voguant vers l'ouest. L'espérance de découvrir un si beau pays après les vaines tentatives de ce célèbre navigateur, lui semblait bien mériter les peines et les difficultés qu'il s'était imposées d'avance pour cette dange-reuse expédition.

JOHN. — Pourquoi donc s'offrait-il tant de périlleux obstacles à traverser un isthme aussi peu étendu ?

M. HUNTER. — Plus d'une chose y contribuait. D'abord l'isthme de Darien se trouvait naturellement préservé du conflit des deux océans par une série de montagnes élevées touchant aux Cordillères ou Andes qui se prolongent dans l'Amérique septentrionale. Ces montagnes étaient hérissées de forêts touffues. Elles sont coupées par des vallées qui sont, ou des marais inaccessibles, ou inondées par les pluies qui, pendant neuf mois, ravagent ce lugubre pays. Il vous est facile de comprendre combien ces contrées, toujours aqueuses, doivent engendrer et étendre de différens insectes. On y voit un nombre effrayant de serpens, de crapauds, de lézards et de vipères. Les fourmis couvrent les arbres et les dévorent. Des essaims de mouches et de cousins d'une grosseur qu'on n'a jamais vus en Europe voilent l'air. Leur piqure fait souffrir

autant que celle de nos guêpes. Des torrens roulent avec fracas du haut des montagnes, et il faut autant de vigueur que de courage pour les traverser en nageant ou au gué. A toutes ces incommodités se mêle un air concentré et lourd de vapeurs mortelles qui affaiblissent le corps et l'âme, et répandent les contagions les plus funestes et souvent la mort. Quelle force dans la résolution ne fallait-il pas pour opposer une aussi faible digue au concours de tant d'obstacles !

Balboa ne s'en effraya point. Il pénétra premièrement dans la contrée d'un cacique avec qui l'on avait déjà conclu un pacte d'alliance. Il quitta cet endroit pour marcher dans les montagnes, sur les terres d'un chef indien, qui, à son aspect, prit d'abord la fuite, mais qui, instruit des intentions des Espagnols, osa enfin les approcher et sollicita leur bienveillance en leur offrant tout l'or qu'il put se procurer. Enfin Galboa, continuant sa route dans les montagnes, arriva à l'endroit le plus périlleux. A la nouvelle de son arrivée, un cacique dont le pouvoir s'étendait fort loin, voulut l'arrêter soudain avec des troupes nombreuses qu'il avait rassemblées.

Les Espagnols continuèrent d'avancer : on dépêcha vers eux quelques Indiens pour les questionner sur le motif de leur apparition, et les sommer de s'éloigner ; mais la marche ne fut pas

interrompue ; on n'eut aucun égard ni à leurs demandes ni à leurs ordres. Le cacique se présenta lui-même, et ordonna à son armée de combattre : on le distinguait par un vêtement de coton, au milieu de ses soldats qui étaient nus. Tout se ment sur-le-champ. Les Indiens fondent sur les Espagnols avec des cris effrayans. Ils étaient à peine arrivés à la portée du fusil, que Balboa ordonna le feu à ceux des siens qui en étaient munis. La détonation et l'aspect de ceux que les balles avaient jetés à la renverse, épouvantèrent, comme d'habitude, tellement tous les esprits, que, dans un moment, tous furent divisés et épars, persuadés qu'ils avaient à lutter contre des êtres qui tenaient en main le pouvoir céleste, la foudre, le tonnerre et les éclairs. Presque toute l'armée en fuite fut renversée par le fer, ou mise en pièces par les chiens : le cacique lui-même fut une des victimes du combat, et sa ville, si toutefois on peut appeler ville quelques chétives cabanes contiguës l'une à l'autre, se soumit : on la pillà. L'or qui, dans cette circonstance, devint le partage des Espagnols les dédommagea de leur pénible marche, et leur donna le courage d'endurer patiemment les fatigues de celle qu'ils allaient entreprendre.

Balboa fit séjourner les malades dans ce lieu, et s'empressa avec les débris de sa modique armée, de finir son entreprise. Des difficultés et des périls

extraordinaires se présentaient, mais les Espagnols semblaient de fer et leur âme d'acier. Rien ne put ébranler leur courage; et à peine nous autres hommes délicats et efféminés pourrions y croire. Ils surmontèrent la faim, la soif, le froid, le chaud, en un mot, toutes les incommodités d'une marche difficile et presque impraticable aux bêtes sauvages : Balboa était toujours le premier partout où il y avait du danger.

Il savait endurer les plus grandes privations, même celle de la nourriture, aussi patiemment que le dernier de ses camarades. C'est ainsi que son exemple ranima leur courage, et qu'ils ne balancèrent plus à suivre un tel commandant, quoique chaque jour le but qu'ils voulaient atteindre semblait s'éloigner de plus en plus.

Dans cette marche pénible, ils passèrent vingt-cinq jours sans être plus avancés qu'un voyageur parcourant une route frayée ne le serait en six jours.

On arriva enfin au pied d'une montagne, du sommet de laquelle, à en croire le jeune Komagre, on pouvait découvrir le nouvel Océan. Après avoir fait faire halte à sa troupe, Balboa, seul, entreprit d'atteindre le haut de cette montagne, ne voulant pas laisser à un seul de ses compagnons l'honneur d'avoir, le premier, fait une pareille découverte.

Ceux-ci, les yeux fixés sur lui, ne le perdaient pas de vue un seul instant, et attendaient avec inquiétude le moment où il atteindrait le sommet.... Déjà il n'en est plus qu'à deux pas... tous les cœurs palpitent de crainte... Enfin, il a gagné le haut de la montagne : on le voit se jeter à genoux, élever les mains vers le ciel ; les Espagnols, interprétant ses gestes, s'échappent tous à l'envi de le joindre et de partager la joie qu'il éprouve.

L'immense Océan s'offre à leurs regards étonnés. Tous, imitant leur commandant, se prosternent pour rendre grâces à Dieu d'un événement qui doit les couvrir d'une gloire immortelle, et semble promettre à leur patrie les plus grands avantages. Les Indiens qui les suivaient étaient interdits, et ne concevaient rien à ce mouvement d'enthousiasme qu'excitait chez les blancs la vue de cette mer. Leur surprise fut encore plus grande quand ils virent toutes les cérémonies avec lesquelles Balboa prenait, au nom de son souverain le roi d'Espagne, possession de toutes ces contrées et de l'Océan même qui en baignait les côtes.

Il fit élever de grands monceaux de pierre, y planta des croix, et grava, sur l'écorce des arbres, le nom de Ferdinand ; car ce prince régnait encore.

THÉODORE. — A quelle époque eut donc lieu cette nouvelle découverte ?

M. HUNTER. — C'était en 1513, cinq ans avant que Cortès partit de Cuba pour la conquête du Mexique.

Après ces cérémonies, on courut en foule vers le rivage. Balboa, l'épée à la main, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, et parla ainsi aux Espagnols et aux Indiens rassemblés : « Je vous prends » ici tous à témoins, que je prends possession, au » nom du roi d'Espagne, de cet Océan et de toutes » les terres qu'il baigne de ses flots : je suis prêt, » et je fais vœu de défendre, avec cette épée, les » souverainetés de mon maître. »

Je ne sais, mes amis, si vous partagez mon sentiment ; mais chaque fois que je représente à mon esprit cette scène étrange, d'une poignée d'aventuriers prenant possession d'un pays et d'une mer sur lesquels quoi que ce soit n'avait pu leur donner des droits, je me sens tenté de rire et de m'attrister tout à la fois. Y a-t-il, en effet, rien de plus ridicule que de prétendre me persuader que de vaines cérémonies peuvent autoriser à prendre possession d'un pays, dont ceux qui l'habitent sont les souverains légitimes ? Quelle douleur ne ressent pas un ami de l'humanité, en voyant fouler ainsi aux pieds les lois de l'innocence et de la liberté ; massacrer de sang-froid une multitude d'infortunés, pour qui ces cérémonies sont aussi étrangères qu'elles sont dignes de pitié aux yeux

de tout homme raisonnable ! Tels sont cependant encore les seuls droits qui servent, de nos jours , à justifier les envahissemens et les conquêtes de la plupart des souverains !... Mais reprenons le fil de notre histoire.

L'endroit où se représentait cette scène , aussi pitoyable que ridicule , était une baie voisine du grand isthme de Panama. Vous pouvez voir sur votre carte qu'elle s'étend le long du continent de l'Amérique méridionale. Balboa lui donna le nom de *golfe* ou de *baie Saint-Michel* : ce dernier a prévalu

Il commença par engager ou contraindre plusieurs caciques à lui procurer de l'or et des vivres , puis il résolut , pour acquérir de plus amples connaissances , d'explorer à fond , dans des barques indiennes , la baie , les îles adjacentes , et la côte tout entière. Méprisant les avis des Indiens , qui lui faisaient observer que la saison des pluies allait commencer , il s'embarqua sur de chétifs canots , construits à la hâte , avec quatre-vingts Espagnols et plusieurs Indiens , pour voguer sur cette mer qu'il venait de découvrir ; mais il eut bientôt sujet de se repentir de sa témérité. Ils n'étaient pas encore parvenus bien avant , lorsqu'ils furent surpris par une tempête si horrible , et les vagues soulevées par les vents en furie s'élevèrent à une hauteur si effrayante , qu'ils coururent le plus immi-

nent danger. Les Indiens, quoique pâlisant d'effroi, ne restèrent pas dans l'inaction : ils se jetèrent dans les flots pour attacher les barques deux à deux, et empêcher ainsi qu'elles ne chavirassent; et après les plus pénibles efforts, ils atteignirent enfin une île hérissée de rochers, sur laquelle ils descendirent et y amarrèrent comme ils purent.

Mais leur joie de se voir en lieu de sûreté ne fut pas de longue durée, car l'heure du reflux étant arrivée, l'île entière fut couverte par les flots, et ces pauvres aventuriers se virent forcés de passer la nuit dans l'eau jusqu'à la ceinture, incertains encore si la marée ne s'élèverait pas davantage pour les noyer tous. Enfin parurent les premiers rayons du jour; mais pour mieux leur faire découvrir toute l'étendue de leur malheur, ils trouvèrent quelques uns de leurs canots entièrement brisés, d'autres fort détériorés et remplis d'ouvertures; le reste était plein de sable et d'eau. Harassés de fatigue, pénétrés par l'humidité et tout tremblans de froid, privés d'alimens et de canots, comment pouvaient-ils espérer de quitter cet aride rocher?

Mais de quels obstacles ne triompheraient pas les forces réunies d'un nombre d'hommes que d'extrêmes misères contraignent à se forger des moyens de salut? Les compagnons de Balboa trouvèrent quelques arbrisseaux sur cette île; ils les dépouil-

lèrent de leur écorce qui n'était pas encore dure, l'entrelacèrent avec des herbages, et après avoir mâché ce mélange, ils en fermèrent les ouvertures et les crevasses des canots qui n'étaient pas entièrement fracassés, et c'est sur d'aussi faibles esquifs, chargés encore d'objets divers, qu'ils tentèrent les flots, précédés des Indiens qui nageaient et eurent le bonheur d'atteindre la rive.

Mais leurs peines n'étaient pas encore finies : se trouvant affamés, ils descendirent sur les terres d'un cacique qui, d'après le rapport des Indiens, avait une provision considérable de vivres. Celui-ci s'avança vers eux avec une troupe de ses gens pour les chasser. Les Espagnols, succombant à la faim, et leurs chiens qu'aiguillonnait aussi le besoin, se précipitèrent sur eux avec tant de rage, que ces Indiens, presque sans défense, ne purent résister long-temps; beaucoup furent tués; le cacique même reçut une blessure, et le reste fut mis en déroute.

Après cette horrible attaque, on se disposa de part et d'autre à faire la paix. Le fils du cacique leur arriva en députation avec des alimens et de superbes dons en perles et en or. A la vue de ces trésors, les Espagnols ne songèrent plus à leurs fatigues. Le cacique en personne se rendit bientôt auprès d'eux, et lorsqu'il eut remarqué leur avide passion pour l'or et les perles, il leur assura qu'ils

pourraient amasser des perles en abondance dans une île qui n'était éloignée que de cinq lieues, et de l'or dans un pays situé vers le sud; mais il leur donna le conseil de laisser passer la saison des pluies avant de mettre à la voile pour l'une ou l'autre de ces contrées. Quelque brûlante que fût la soif des Espagnols pour ces richesses, se rappelant tous les maux qu'ils avaient endurés, ils résolurent d'attendre le beau temps. A cet effet, à l'unanimité, ils sollicitèrent leurs chefs de leur faire reprendre le chemin de la colonie; et comme presque tous étaient ou malades ou affaiblis, Balboa ne put résister à leur prière. Mais pour avoir une connaissance un peu exacte des lieux par lesquels il était venu, il s'en retourna par des chemins non moins pénibles et difficiles que les premiers. Il fallut triompher de nouveau des plus grands obstacles, et repousser presque continuellement les attaques des féroces insulaires qui avaient leur habitation sur les montagnes. Enfin ils parvinrent à Sainte-Marie, mais harassés de fatigue.

Dans cette célèbre entreprise, aucun ne déploya autant d'intrépidité qu'un nommé..... Pizarre.

TOUS LES ENFANS. — Ah! tant mieux! le voilà!

M. HUNTER. — Ici, pour la première fois, il débute sur une scène où bientôt il va s'immortaliser.

Aussitôt Balboa envoya un député au roi d'Espagne pour lui apprendre la découverte de la mer du Sud et mettre à ses pieds la part qui lui revenait des riches trésors qu'ils avaient amassés. Il lui conseillait de lui envoyer un renfort de mille hommes qui lui manquait pour prendre son essor vers l'opulente contrée des Péruviens, dont l'existence, d'après les informations prises, ne leur laissait aucune incertitude. Ce fut avec un bien grand ravissement que Ferdinand apprit cette nouvelle du député. Il ne douta plus alors qu'il fût possible de passer aux Indes Orientales, et il éprouva une grande joie d'avoir trouvé une voie directe pour arriver dans un royaume qui, déjà depuis plusieurs années, fournissait au Portugal de considérables trésors ; mais, chose incroyable, la même défiance qui lui avait fait méconnaître les services de celui qui, le premier, avait découvert le Nouveau-Monde, lui suggéra les mêmes soupçons envers Balboa. Il lui semblait trop porté pour les entreprises pour qu'on le fît gouverneur des pays déjà découverts, et de ceux dont il entreprenait la découverte. A cet effet, il fut décidé de poursuivre avec rapidité le cours de l'expédition déjà commencée, mais aussi de dépêcher un gouverneur à Sainte-Marie, en remplacement de Balboa.

JOHN. — C'est avec peine qu'on voit l'ingrati-

tude des rois outrager la fidélité des plus dignes sujets.

M. HUNTER. — Mon ami, les rois ne sont pas les seuls qui manquent au devoir de la reconnaissance.

JOHN. — Mais pourtant, dans une république, de pareilles choses n'existeraient pas.

M. HUNTER. — A quel gouvernement appartenaient donc les Thémistocle, les Miltiade, les Aristide et les Socrate, qui étaient la gloire de leurs contemporains ? Mes enfans, je vous l'ai fait observer, et je ne pourrais trop souvent vous le répéter : tout mortel qui se distingue des autres par l'importance de ses services, se condamne, par cela même, au mépris, à l'envie et à la haine des gens corrompus de son siècle ; mais, en retour, il est aimé et révééré de tous ceux qui pensent bien, et, d'un autre côté, la conscience qu'il a du prix de ses actions et des intentions pures qui les ont dirigées, est, pour son cœur, le plus doux des salaires.

ENTRETIEN III.

THÉODORE. — Qui donc va succéder à Balboa ?

M. HUNTER. — L'homme que l'on appela à occuper son poste et à gouverner le Darien, se nom-

maît
une é
chez
mérit
de ho
et dou
expéd
quinz
emba
la glo
jour,
consi

Qu
troit
fit des
qu'il
venai
rier e
la spl
qu'il
que
la for
étaie

Q
gran
cons
veste
s'occ

mait Pedrarias. Il joignait à une naissance illustre une élégance recherchée dans ses manières ; mais, chez lui, le moral n'était pas en harmonie avec le mérite extérieur : son âme vile ne s'ouvrait qu'à de honteux détours. On lui confia quinze navires et douze cents soldats pour terminer l'importante expédition que Balboa avait entreprise ; presque quinze cents gentilshommes le suivirent dans son embarcation, comme volontaires, pour partager la gloire de cette grande conquête : jusqu'à ce jour, on n'avait pas vu un appareil de guerre aussi considérable aux frais de la cour.

Quand cette flotte redoutable entra dans le détroit du Darien, Pedrarias chargea un officier, qu'il fit descendre à terre, d'aller apprendre à Balboa qu'il était déposé, et qu'un nouveau gouverneur venait le remplacer. Chacun croyait voir ce guerrier environné d'une pompe qui aurait répondu à la splendeur de ses hauts faits ; on pensait, de plus, qu'il se révolterait contre les ordres du roi, et que même il essaierait de soutenir ses droits par la force des armes ; mais ces deux conjectures étaient trompeuses.

Quel fut l'étonnement de chacun, en voyant ce grand homme qu'on croyait maître de richesses considérables, les épaules couvertes d'une simple veste de coton et chaussé avec de l'écorce palée, s'occuper, aidé de quelques Indiens, à mettre des

roseaux sur son humble cabane : à peine l'officier voulut-il croire que c'était le célèbre Balboa lui-même qu'il voyait dans cet homme, couvert des vêtemens du pauvre et livré à un travail aussi grossier ; mais il le reconnut bientôt à la noble indifférence avec laquelle il entendit l'ordre injuste que le roi avait lancé contre lui ; car quelque singulier que lui parût ce trait d'ingratitude, Balboa déclara sur-le-champ, que lui et ses colons se rendaient respectueusement aux volontés de sa majesté. Vainement ses intrépides soldats, dont le nombre allait jusqu'à quatre cents, grâce au renfort qu'il avait reçu des îles, l'excitèrent-ils à défendre, par la violence, un poste qu'il occupait à si juste titre ; il n'écouta pas leurs prières.

Son présomptueux successeur descendit à terre. Balboa s'avança vers lui dans la posture la plus respectueuse, et l'assura qu'il était tout prêt à obéir. Ce trait de subordination ne sut pas toucher l'âme de son impitoyable ennemi. Le prélude de ses injustices fut d'arracher à Balboa des trésors qui étaient le juste prix de son courage et des dangers qu'il avait courus : il ajouta à cette dépossession, une amende très forte, pour s'être fait gouverneur de son propre chef, et sans ordre légitime.

On était précisément alors au temps des pluies, saison où, dans ce pays contagieux, s'exhalent dans l'air des vapeurs infectes et malsaines. Les

nouve
éprou
à la f
n'en
la plu
de viv
si bel
tuer,
faire
un st
colon
se dis
tant
paren
sage.
So
habi
gène
crue
avec
lian
exéc
bare
crue
les
C
voy
col

nouveaux débarqués ne furent pas long-temps sans éprouver la maligne influence de la contrée. Cent à la fois succombaient à la maladie, et ceux qui n'en étaient pas atteints étaient bientôt réduits à la plus affreuse misère, par la privation absolue de vivres. Découragés de voir ainsi se détruire un si bel espoir, ils pressèrent le gouverneur d'effectuer, sans retard, leur retour en Espagne. Pour faire cesser leurs plaintes, celui-ci eut recours à un stratagème dont les effets nuisirent autant aux colons qu'aux habitans du pays : il les autorisa à se disperser à volonté dans le milieu des terres, tant pour se procurer des alimens que pour accaparer tout l'or qu'ils verraient briller sur leur passage.

Soudain la colonie inonda tout le pays jusqu'aux habitations les plus reculées, dévalisant les indigènes, et leur faisant subir les traitemens les plus cruels : rien ne fut épargné, pas même les districts, avec lesquels Balboa avait conclu des pactes d'alliance. Tous les Européens furent, dès ce jour, exécrés des sauvages, qui n'étaient pas aussi barbares qu'eux, au point qu'ils comparèrent ces cruels malfaiteurs aux animaux les plus voraces et les plus farouches.

C'était avec une douleur bien amère que Balboa voyait arriver tous les jours la destruction de sa colonie, et l'évanouissement de ces beaux projets

qui , nuit et jour , avaient occupé sa pensée. Jusqu'alors , sa grande âme avait tout supporté ; mais ces dernières cruautés le révoltèrent enfin. Il se décida à faire , à la cour d'Espagne , un rapport détaillé de l'affreuse conduite du gouverneur. Ferdinand ne put faire autrement que de croire à une relation qui portait avec elle l'empreinte de la vérité. Il vit alors qu'il avait destitué un sujet laborieux et habile , pour faire donner son poste à un simple courtisan , ignorant et novice dans les affaires. En réparation de ce tort , il fit Balboa sous-gouverneur de toutes les terres conquises situées sur la mer du Sud , et enjoignit à Pedrarias de lui prêter main-forte dans toutes ses expéditions , et de n'en entreprendre aucune sans le consulter.

Pedrarias ne pouvait pas se montrer rebelle aux ordres du roi ; mais plus il s'efforçait de cacher sa haine , plus elle prenait racine dans son cœur. Au contraire , Balboa , à peine en pied dans les fonctions , jeta , en brave militaire , un généreux oubli sur le passé : tous ses soins furent employés aux préparatifs de l'entreprise qu'il méditait depuis si long-temps , pour doter la couronne d'Espagne de la riche conquête des mines du Pérou. Après avoir brisé mille obstacles , il parvint à équiper quatre petits brigantins , et à réunir trois cents hommes pour les monter.

A l'instant où il allait mettre à la voile pour es-

sayer de conquérir, avec cette poignée de soldats , le plus bel empire du Nouveau-Monde, un envoyé de Pedrarias vint lui dire que le gouverneur le sollicitait d'arrêter son départ, et de se rendre dans un lieu qu'il désignait, pour avoir une conférence avec lui. Balboa, qui ne soupçonnait rien, se hâta de satisfaire Pedrarias et se dirigea vers le rendez-vous. A peine y était-il arrivé, que le traitre gouverneur le fit charger de chaînes; cette lâche trahison surprit Balboa: il ne pouvait deviner quelle trame on ourdissait contre lui; mais son incertitude ne fut pas longue. Pedrarias, avide du sang d'un héros qu'il envisageait comme un rival redoutable, instruisit aussitôt son procès. Il l'accusa d'une conspiration contre l'autorité royale, de nuire à ses intérêts, et de chercher à secouer la subordination qu'il devait à son gouverneur. Des juges vendus au criminel Pedrarias, prononcèrent l'arrêt de mort contre le malheureux Balboa: tous supplièrent l'infâme meurtrier d'épargner les jours d'un héros qu'ils chérissaient tant, et qui était si utile au roi: il méprisa leurs prières, et Balboa eut la tête tranchée en public.

MATHIAS. — C'est horrible!

FERDINAND. — Le gouverneur fut certainement assassiné, pour ce crime affreux?

M. HUNTER. — Non.

FERDINAND. — Le roi ne fut donc pas instruit de cette cruauté?

M. HUNTER. — Il en avait été informé, mais par des personnes qui souhaitaient tout autant le trépas de Balboa que le gouverneur lui-même, et qui avaient su donner à cette atrocité les couleurs d'une juste condamnation : non seulement l'assassin obtint l'impunité, mais il garda son gouvernement.

Ce tragique événement éloigna encore, pendant quelques années, l'orage qui s'amoncelait sur le Pérou ; car le lâche Pedrarias n'osait pas entreprendre une conquête aussi dangereuse, et la mort de Balboa terrorisait tellement les âmes les plus fortes, que personne n'entreprit de s'illustrer par quelque fait éclatant, sous les ordres d'un chef que dévorait l'envie. Aussi on laissa là une entreprise aux préparatifs de laquelle il ne manquait rien, et on recommença le pillage et les cruautés exercés déjà sur les malheureux insulaires du Darien.

La situation insalubre de Sainte-Marie, et l'envie de se faire une réputation quelconque, décidèrent le gouverneur à solliciter le droit de faire évacuer la colonie, et de la diriger vers la partie occidentale de l'isthme sur les rives de la mer du Sud. Le roi écouta sa demande, et c'est de cette époque que date l'antique Panama, qui, par la suite et pendant long temps, fut une des plus considérables de l'Amérique ; mais, il y a plus de cent ans, un célèbre corsaire d'Angleterre, appelé Mor-

gan, la su
voir pillé
les nouve
venable d
rable, à l
pellent R
de nos jo

La pre
pôt à to
l'Amériq
Les gros
faisaient
cacao et
portât, s
dirigeait
jusqu'à
répartit
véritabl
tretienai
ridiona
cier co
temps
Anglai
la con
améri
et la g
finit p

gan, la surprit, et la réduisit en cendres après l'avoir pillée. Lorsque plus tard on voulut en jeter les nouveaux fondemens, on pensa qu'il était convenable de la rebâtir dans une position plus favorable, à l'entrée d'un fleuve que les Espagnols appellent *Rio grande* : telle fut l'origine de la Panama de nos jours.

La première Panama servit long-temps d'entrepôt à toutes les marchandises que l'Europe et l'Amérique méridionale s'expédiaient tour à tour. Les gros commerçans du Pérou, du Chili, etc., faisaient l'envoi de leur or, de leurs perles, de leur cacao et de leur quinquina, pour qu'on les transportât, sur l'isthme, à Porto-Bello par terre, et on dirigeait les marchandises, de la même manière, jusqu'à Panama, pour que, de cet endroit, on les répartît au Pérou et au Chili. Panama était donc véritablement le centre du grand commerce qu'entretenaient entr'elles l'Europe et l'Amérique méridionale espagnole; et il vous est facile d'apprécier combien alors il y était florissant; mais les temps sont changés. En occupant la Jamaïque, les Anglais donnèrent une autre tournure aux choses: la contrebande commerciale s'établit sur les côtes américaines, et renversa le monopole d'Espagne, et la guerre de la Succession amena une paix qui finit par l'anéantir.

ENTRETIEN IV.

M. HUNTER. — Pendant le cours de quelques années, Pedrarias fut occupé, d'une part, à bâtir sa ville, et de l'autre à attaquer et à soumettre les infortunés sauvages dans toute l'étendue de l'isthme, qui fait séparation entre l'Océan du Nord et celui du Sud. Pendant tout ce temps, on négligea la brillante expédition du Pérou : on n'y songea qu'en l'an 1524, c'est-à-dire six ans après l'expédition contre les Mexicains.

Au nombre de ceux qui s'étaient fixés à Panama avec Pedrarias, se trouvaient trois hommes remarquables, qui doivent désormais fixer notre attention. Le premier se nommait François Pizarre, le second Diégo de Almagro, et le troisième Ferdinand de Luque; ce dernier était prêtre, et avait, à Sainte-Marie, ramassé de considérables trésors.

Pizarre était un bâtard d'un gentilhomme d'Espagne et d'une femme prostituée; son éducation fut entièrement négligée par son père et sa mère, qui, n'ayant rien appris, ne purent lui donner aucun principe : il grandit donc comme l'arbrisseau des bois que personne ne cultive. Délaisé,

ne possédant pas la plus légère instruction, et ne recevant jamais le moindre encouragement, il passa tous les jours de sa jeunesse à la garde des troupeaux : doit-on s'étonner que son cœur fût fermé à ces nobles et généreux sentimens d'humanité, qui n'y prennent naissance et développement que sous l'influence d'une éducation bien cultivée au premier âge. Pourtant, il ne pouvait vaincre son dégoût pour cette manière de vivre, et, sans connaître ni la lecture ni l'écriture, il rêvait à une plus haute condition : de berger il se fit soldat ; mais, impatient et ambitieux, il attendait avec inquiétude l'occasion de prendre son rapide essor. Il avait à peine quelques années de service, que, séduit par beaucoup d'esprits actifs de son temps, il dirigea ses desirs brûlans vers la grande scène du Nouveau-Monde : il ne se crut heureux qu'après avoir atteint son projet. Sous les ordres de Balboa, il débuta par tant de courage dans les circonstances les plus dangereuses, que, tout ignorant qu'il était, on le jugea propre à devenir commandant. Les fatigues ne pouvaient rien sur son corps robuste. Son cœur intrépide et passionné pour la gloire était inaccessible à la peur, et, le premier de ses compagnons, il volait toujours devant le péril. Tous les ressorts de son âme se mouvaient sans cesse pour réparer, par une aptitude vigilante, l'instruction, qui ne l'avait jamais éclairé. Il ne

tarda pas à faire reconnaître en lui un de ces mortels nés pour le commandement et l'exemple de leur siècle.

Obscur et sans éducation, Almagro peut, à peu de chose près, être comparé à Pizarre : en naissant, il avait été exposé par ses parens ignorés, et avait dû son salut à la commisération publique. Comme Pizarre, il s'était enrôlé fort jeune, et, se croyant ainsi que lui appelé à de glorieux exploits, il était arrivé en Amérique pour y acquérir une renommée : vigoureux et résolu comme lui, il lui était infiniment supérieur par sa probité et la noblesse de ses sentimens.

Je ne vous parlerai de Ferdinand de Luque que lorsque les circonstances m'y contraindront. Qui pourrait en effet retenir son indignation, à l'aspect d'un prêtre qui, au lieu de prêcher la paix, va souffler la guerre et semer la désolation dans une partie du monde.

Tels étaient les triumvirs qu'avaient fait naître les plus vils élémens, pour le malheur du Pérou. Ils tombèrent d'accord de fournir chacun les trésors qu'ils possédaient pour se préparer à cette entreprise : comme Pizarre était le moins contribuable, il se chargea, en revanche, du plus difficile de l'expédition, c'est-à-dire, de la direction et de la conduite des faibles forces avec lesquelles on devait tenter la recherche et la conquête de

l'empire des Péruviens. Almagro l'assura de lui conduire de temps en temps des munitions, des renforts, des provisions et des alimens. Luque, de son côté, devait se fixer à Panama, afin de s'attirer la confiance du gouverneur, et tenter toutes les manœuvres qui avaient un rapport favorable à leur projet.

Lorsqu'il eut obtenu l'autorisation du gouverneur, Luque, suivi de Pizarre et d'Almagro, entra dans l'église et y dit la messe; puis divisant en trois parts l'hostie qu'il venait de consacrer, il en fit le partage entre lui et ses deux compagnons : c'est ainsi qu'il scella, par un sacrilège, une association qui ne complétait que le massacre et les spoliations.

Ce ne fut pourtant qu'un seul navire, contenant cent douze hommes, qui composa tout l'appareil de guerre avec lequel Pizarre quitta le golfe de Panama, pour aller conquérir un des empires les plus étendus du Nouveau-Monde.

Afin de suivre notre aventurier, il est utile que nous nous fassions une idée de la côte de cette partie de l'Amérique méridionale. Elle s'étend, comme vous le remarquez, de l'île du Darien jusqu'à la Terre de Feu, qui la limite. Vous n'ignorez pas que la contrée la plus voisine, après le Darien, se nomme *Terra Firma*, ou *Tierra Firma*, comme le prononcent les Espagnols. Vient ensuite

le Péron, le Chili, puis les terres Magellaniques, que le détroit de Magellan sépare de la Terre de Feu, ou *Tierra del Fuego*.

CHARLES. — Que signifie ce nom : *Terre de Feu* ?

M. HUNTER. — On la nomme ainsi à cause des volcans qu'on y trouva quand on en fit la découverte.

FERDINAND. — Ces volcans existent-ils encore ?

M. HUNTER. — On y voit sans doute encore les montagnes, mais tout porte à croire qu'elles ne vomissent plus les flammes, puisque les derniers qui ont navigué sur les mers de ces contrées n'en disent pas un mot.

Malheureusement pour nos aventuriers, on avait une si légère connaissance du climat de l'Amérique méridionale, qu'ils se mirent précisément en route dans la saison la plus critique : ils étaient alors contrariés par les vents périodiques.

THÉODORE. — Je me figurais qu'un seul vent soufflait entre les tropiques, et que ce vent, qu'on appelle *alisé*, ne changeait jamais ; et, comme nous l'avons appris, ce pays se trouve entre les tropiques.

M. HUNTER. — Tu dis vrai, mais c'est seulement au sein de l'Océan que ces vents alisés ont un cours régulier, mais il n'en est pas de même sur les côtes du continent. Voulez-vous être bien

attentifs, mes enfans ? je vous ferai une explication détaillée de ces vents divers, dont le souffle s'étend autour de notre globe.

Tous les ans, et presque sans interruption, un vent régulier et qui ne varie jamais règne, au sein de l'Océan, entre les tropiques, et même quelques degrés plus loin, au Nord comme au Sud. Ce vent est entièrement *est*, là où les rayons du soleil sont perpendiculaires à la terre. Plus haut, vers le Nord, contre le tropique du Cancer, il devient nord-est, et sud-est plus bas, au Sud, vers le tropique du Capricorne : il est appelé vent *alisé*. Mais, comme j'en ai déjà fait l'observation, ce vent ne règne qu'en haute mer, et il se perd tantôt à cent, tantôt à trente lieues du continent.

THÉODORE. — Je devine maintenant pourquoi on a fait, dans les Antilles, la distinction des îles du Vent, et îles Sous-le-Vent.

M. HUNTER. — Explique-nous donc le motif de cette distinction.

THÉODORE. — Les îles du Vent sont probablement appelées ainsi, parce que les vents alisés étendent leur souffle jusqu'à elles, et les autres portent le nom d'îles Sous-le-Vent, parce qu'elles ne soufflent plus avant d'y arriver.

M. HUNTER. — Très bien !

FERDINAND. — Mais qu'est-ce qui peut produire ce vent alisé ?

M. HUNTER. — C'est ce que vous comprendrez bientôt tous, je l'espère. Qu'arrive-t-il lorsque dans la saison rigoureuse on ouvre la porte d'une chambre où il y a du feu ?

Ferdinand. — Un air froid y pénètre aussitôt.

M. HUNTER. — Et pourquoi ?

John. — C'est comme déjà vous nous l'avez appris, mon père; parce que l'air chaud de cette chambre, se trouvant trop répandu, n'oppose qu'une faible résistance à l'air froid qui s'y introduit vivement dès que la porte se trouve ouverte.

M. HUNTER. — C'est très bien répondre. Maintenant, considérez, mes enfans, que chaque jour l'air d'entre les deux tropiques est un sujet parfait de comparaison. De plus, dans certaine saison le soleil y verse ses feux tout-à-fait perpendiculairement, et dans une autre un peu moins. L'air qui est entre les deux tropiques doit donc être plus chaud que celui qui est au-delà, et qui ne reçoit les rayons que d'une manière oblique. Or, comme l'air qui est entre les deux tropiques est plus réchauffé, par cette raison il se trouve plus dilaté. Cela posé, l'air plus compact des environs y pénètre par degrés successifs et non interrompus, et l'équilibre s'y rétablit; mais comme le soleil se meut ou parait se mouvoir d'Orient en Occident, il faut que des deux côtés des environs l'air y arrive par une double obliquité, je veux dire

que
nir
qui
est ;
posé
résu
Jo
de s
M
moi
d'un
eau
Jo
alors
M
vent
cont
mée
men
mer
éclu
susp
clus
I
aus
dan
dét
par

que celui qui y pénètre par le nord doit y parvenir en la direction d'un vent du nord-est, et celui qui y vient par le sud en celle d'un vent du sud-est ; et là où s'opère le choc de ces deux vents opposés qui se rencontrent, il doit infailliblement résulter un vent d'est réel de cette jonction.

JOHN. — Mais pourquoi ce vent alisé cesse-t-il de souffler en approchant du continent ?

M. HUNTER. — Avant que je te réponde, dis-moi toi-même pourquoi en été une rivière auprès d'un moulin, semble parfois immobile comme une eau qui dort ?

JOHN. — Parce que sans doute les écluses sont alors fermées.

M. HUNTER. — C'est par la même cause que le vent alisé ne souffle plus lorsqu'il arrive près du continent. Ses montagnes, comme des écluses fermées, arrêtent son cours qui se ralentit non seulement près de terre, mais encore bien avant sur la mer ; effet qui se produit sur la rivière lorsque les écluses sont fermées ; car on s'aperçoit de cette suspension du cours, non seulement près de l'écluse, mais encore bien plus haut.

Indépendamment de ces vents alisés appelés aussi vents *constans*, il en est d'autres encore qui, dans certains pays, ne soufflent qu'à des époques déterminées : ils sont appelés vents périodiques ; parmi ceux-ci, les premiers à se présenter sont

ceux que les Hollandais nomment moussons, et les Anglais moussoons.

THÉODORE. — Qu'est-ce qui distingue ces vents?

M. HUNTER. — Pendant quelques mois ils soufflent toujours du même côté; ils se calment ensuite quelque temps, puis soufflent soudain dans une autre direction. Ces sortes de vents périodiques établissent leur règne sur les côtes de la Chine et dans plusieurs autres endroits entre les îles orientales. Des tourmentes et d'horribles orages résultent souvent de leur changement de direction; mais il suffit pour s'en garantir de connaître les mers et les époques où surgissent ces affreuses tempêtes.

Il existe une autre espèce de vents périodiques, ceux-là régulièrement soufflent chaque jour pendant quelques heures seulement. Ces vents règnent le long des côtes du Mexique et sur celles du Congo en Afrique, où souffle constamment pendant le jour un vent de mer que chasse le couchant, et pendant la nuit un vent de terre qui arrive du levant. Tous les matins, à Saint-Dominique, souffle un vent de mer d'orient, et la nuit un vent de terre du couchant. Un calme parfait y règne toujours au lever de l'aurore et au coucher du soleil.

Une dernière sorte de vents qui soufflent sur notre terre, et qu'on nomme variables, sont ceux

dont nous avons la connaissance. Ils règnent tantôt d'un côté de l'horizon, tantôt de l'autre; ils sont tantôt chauds, tantôt froids, tantôt humides, tantôt secs; mais leurs élémens présentent un doute si vague qu'on ne saurait spécifier leur nature.

ENTRETIEN V.

HENRI. — Hier les vents nous ont long-temps arrêtés.

M. HUNTER. — Ce sont eux aussi qui retardèrent Pizarre dans son entreprise; car après avoir éprouvé les plus pénibles vicissitudes durant soixante-dix jours, avoir été menacé des périls les plus redoutables et lutté contre les vagues et les flots en courroux, à peine s'était-il éloigné des îles aux Perles que vous remarquez au milieu du grand golfe de Panama. On ferait aujourd'hui ce trajet en aussi peu d'heures qu'il lui avait fallu de jours.

Il descendit en plusieurs endroits de ces côtes; mais ce qu'il y remarqua, et tous les renseignemens qu'on lui donna de ces contrées étaient si propres à le décourager, que tout autre que le ferme et intrépide Pizarre eût abandonné des projets si difficiles. D'un côté s'opposaient à lui

des forêts impraticables qui ne renfermaient pas un seul arbre fruitier ; de l'autre, des marais inaccessibles et des terres inondées ; en tous lieux de farouches habitans qui venaient repousser de leurs bords ces voyageurs qui leur semblaient redoutables ; ils n'apercevaient en aucun endroit ni l'or ni les richesses dont ils s'étaient fait un si doux espoir. La faim les pressa si fort qu'ils furent réduits à dépouiller les arbres de leurs bourgeons et de leurs rejets, et à s'en servir comme d'une nourriture. De ce petit équipage beaucoup périrent exténués et atteints de maladies contagieuses, par l'humidité du climat et l'étouffement de l'air. L'épuisement et la faiblesse avaient tellement paralysé le petit nombre des compagnons qui restaient à Pizarre, qu'il se vit obligé de retourner sur ses pas pour recevoir le renfort qu'Almagro avait promis de lui expédier lui-même. A cet effet il cingla vers Chuchama, placé vis-à-vis de l'île aux Perles.

Il est vrai qu'Almagro avait effectivement recruté soixante-dix hommes ; mais croyant que Pizarre avait déjà trouvé l'opulente contrée des mines d'or, objet de tous leurs vœux, il fit voile de ce côté. Comme Pizarre, il eut à lutter contre mille dangers. Partout où il descendit, les farouches habitans des côtes lui résistèrent. Dans une lutte très animée il perdit un œil d'un coup de

flèche
Perles
pour
En
leur
cruel
déco
ils ré
ils eu
contr
tant
enfin
Quit
pen
raude
Co
prix
Q
de l
féco
qu'i
qua
pér
F
elle
qui
Co

flèche. Il fut contraint de s'éloigner. Aux îles aux Perles on lui indiqua le lieu que Pizarre avait pris pour refuge, et il s'empressa de l'y joindre.

En se revoyant, leur joie fut si grande qu'elle leur fit oublier tout-à-coup le souvenir de leurs cruelles peines, et l'un et l'autre étaient si peu découragés dans leur entreprise, que sur-le-champ ils résolurent de se mettre en marche. Cette fois ils eurent un peu plus de bonheur. S'ils luttèrent contre de périlleux obstacles, ils le firent avec tant de courage et de constance qu'ils arrivèrent enfin à la baie de Saint-Mathieu, sur les côtes de Quito. Leur débarquement eut lieu à Tacames, peu éloignée de l'embouchure du fleuve des Émeraudes.

Combien cette contrée leur parut agréable, au prix de celles qu'ils avaient parcourues jusqu'alors.

Quito, la plus grande et la plus belle province de l'empire péruvien, est un des endroits les plus féconds et les plus enchanteurs du monde, et quoi qu'il se trouve presque au centre des feux de l'équateur, l'air qu'on y respire est si doux, si tempéré, qu'on croit y goûter un printemps éternel.

FERDINAND. — Pourquoi donc la chaleur n'y est-elle pas aussi forte que dans les autres contrées qui sont sous la ligne?

M. HUNTER. — C'est d'abord parce que les Cordillères, qui sont dans le voisinage, sont cou-

vertes de neiges et de glaces qui ne fondent jamais; ensuite, parce que la mer du Sud mouille toutes ces côtes. Il en résulte que le vent qui arrive de ces deux points est toujours assez frais pour donner à la chaleur un degré qui puisse nous la rendre agréable. On n'y trouve aucun de ces insectes hideux et malfaisans qui dévastent presque toutes les autres contrées de l'Amérique: aucun sol sur terre n'offre plus de fertilité.

THÉODORE. — Ah ! papa, quelle belle contrée ! nous devrions aller la visiter.

M. HUNTER. — Avant de partir, prête-moi encore ton attention. Après les plus douces matinées, une heure ou deux après-midi, d'horribles nuages obscurcissent tout-à-coup les cieux; vient ensuite un orage si furieux, qu'à peine nous pourrions nous en faire une idée: le tonnerre, en roulant, fait entendre un fracas épouvantable contre le sommet des montagnes; souvent même ces tempêtes sont le prélude de tremblemens de terre, dont les résultats sont effroyables; mais, heureusement pour les habitans de la contrée, il est des signes certains qui annoncent ces violentes commotions; d'abord, presque toujours, l'air devient excessivement agité. Un bruit sourd se fait entendre, les oiseaux paraissent comme subitement étourdis, et ne volent que par saccades et par élans; successivement, du sein de la terre surgit

un b
sinist
parm
leurs
gues
ment
temp
l'ima
capit
Fr
M.
tionn
sons
à un
aussi
cont
seul
seco
allen
T
M
Piz
I
de
co
leu
es
si

un bruit terrible avec lequel se confondent les sinistres hurlemens des chiens ; l'immobilité règne parmi tous les animaux ; les habitans désertent leurs demeures et se répandent dans les campagnes ; et les cris des enfans, les gémissemens lamentables des femmes se mêlant au bruit de la tempête produisent l'image la plus effrayante pour l'imagination : il y a quarante ans environ, que la capitale, Lima, a été détruite de fond en comble.

FERDINAND. — On l'a pourtant rebâtie.

M. HUNTER. — Oui, mais on s'est plus précautionné, car au lieu de construire de hautes maisons à la mode d'Europe, et si peu convenables à un pays où arrivent des tremblemens de terre aussi fréquens, on n'a construit selon l'ancienne coutume des habitans que des maisonnettes d'un seul étage plus propres à résister à ces violentes secousses. Eh bien ! Théodore, désires-tu encore aller visiter ce pays ?

THÉODORE. — Certes non.

M. HUNTER. — Bornons-nous à y suivre en idée Pizarre et Almagro.

La vue de cette agréable contrée, des vêtemens de laine et d'indienne dont les indigènes étaient couverts, et de l'or et l'argent qui brillaient dans leur parure, ne leur laissa aucun doute que leur espoir était enfin comblé. Mais leurs soldats étaient si exténués par les peines qu'ils avaient endurées

dans le trajet, et les maladies dont ils avaient été frappés, qu'ils n'osèrent pas s'avancer dans ce pays opulent. Après bien des réflexions il fut décidé qu'Almagro reviendrait à Panama se munir de nouveaux renforts, et que Pizarre, avec ce qui lui restait de gens, se retirerait sur la petite île de Gallo, contiguë à la terre ferme, et qu'il y attendrait son associé et les secours dont le besoin leur devenait si pressant.

Almagro se mit en route; mais il trouva bien du changement en arrivant à Panama: on avait déposé Pedrarias, et nommé gouverneur à sa place un certain Pedro de los Rios. Celui-ci, peu entreprenant, trouva les projets des triumvirs si hasardeux, et leur exécution si périlleuse, qu'il ne laissa pas Almagro recruter de nouvelles forces. Un navire qu'il expédia, alla chercher Pizarre et ceux de l'équipage restés avec lui. Retard fortuné! mais trop court, hélas! pour les Péruviens, qui ne soupçonnaient pas l'orage amoncelé sur leur tête.

Ce navire parvint à l'île de Gallo; mais l'opiniâtre Pizarre se révolta sur-le-champ contre les ordres du nouveau gouverneur, quoique presque tous ses soldats fussent dégoûtés de poursuivre un projet dont plusieurs de leurs camarades avaient été les déplorables victimes, et qui leur avait fait endurer à eux-mêmes tant de maux dont ils ne voyaient pas encore le terme. Avec la pointe de

son é
ordre
laient
vive
lâtre
const
de re
press
Co
qu'un
M.
d'une
prom
Co
M.
père
T
cré
M
cré
Amé
L
de l
tion
antr
app
Le
vait

son épée il traça une ligne sur le sable, et donna ordre de passer de l'autre côté, à ceux qui ne voulaient plus le suivre. Il vit avec une douleur bien vive qu'il ne restât que treize Espagnols et un mulâtre, tous braves et résolus comme lui. Avec ces constans et intrépides compagnons il prit le parti de rester, se fiant sur sa bonne fortune et l'empressement de ses associés.

CONRAD. — Je désirerais apprendre ce que c'est qu'un mulâtre.

M. HUNTER. — C'est le fils d'un Européen et d'une Africaine ou négresse. Veux-tu que je t'apprenne aussi ce qu'on entend par métis ?

CONRAD. — Je le veux bien.

M. HUNTER. — Les métis sont des enfans de pères et mères Indiens et Européens.

THÉODORE. — Je crois qu'il portent le nom de créoles.

M. HUNTER. — Tu es dans l'erreur : on appelle créole celui qui descend des Européens fixés en Amérique. Mais reprenons le fil de notre histoire.

L'île de Gallo étant un abri trop peu sûr à cause de la proximité de la terre ferme et de la privation d'eau douce, Pizarre résolut d'arriver à une autre île dont il avait fait la découverte, et qu'il appela Gorgone à cause de son aspect effroyable. Le vaisseau sur lequel on se mit en route se trouvait en si mauvais état qu'on craignait de périr à

chaque moment. Pizarre arriva pourtant sans malheur, et reprit une manière de vivre qui aurait désespéré des hommes moins fermes et courageux que ses compagnons.

L'île Gorgone, comme vous pouvez le remarquer sur la carte, se trouve au quatrième degré de latitude du nord. C'est un horrible séjour, si l'on s'en rapporte à ceux qui l'ont vue. L'obscurité règne dans ses bois épais, et c'est avec effroi que l'œil contemple ses hautes et rapides montagnes. Peu de climats sont aussi malsains que celui qui y règne. On n'y voit presque jamais la douce lumière du soleil, dont les rayons combattent vainement les brouillards épais dont elle est couverte. Aucun autre endroit de toute l'Amérique n'est infecté de plus de reptiles et d'insectes ailés. A ces funestes désagréments se joignait la privation de presque toutes les choses nécessaires à la vie, et le danger presque certain pour nos aventuriers, de ne se dégager jamais d'une aussi déplorable position. Qu'il était admirable, le courage avec lequel Pizarre et ses compagnons se plongeaient dans un état aussi désespérant, plutôt que d'abandonner leur projet !

Leur premier soin fut de construire un canot pour aller pêcher. Le succès couronna leur entreprise. Pizarre lui-même se livra à la pêche avec un zèle incroyable. Quelquefois il pénétrait dans

ces ha-
sa ch-
devin-
qu'il
peine
aux p-

De
raiss-
vran-
cons-
leur
d'ess-
frêlo-
mém-
çure-
et qu-
plus
leurs
navir-
tèron-
vers
avoir
Tum-
dans

H
M
ce q-
de la

ces bois épais, et donnait à ses gens le meilleur de sa chasse. Quelques uns d'entre eux en arrivant devinrent malades ; les autres se trouvaient si faibles qu'il leur fallut, pour ne pas succomber à tant de peines, l'exemple et le secours de leur chef, fait aux privations.

Depuis cinq mois entiers aucun navire ne paraissait. Il leur semblaît que le jour de leur délivrance n'arriverait jamais. Leurs forces et leur constance les abandonnaient. Enfin, le désespoir leur suggéra l'idée de construire un radeau, et d'essayer d'atteindre le continent sur une aussi frêle et grossière embarcation. Mais au moment même où ils s'occupaient de ce travail, ils aperçurent un navire qui cinglait du côté de leur île, et qui, dans peu, y jeta l'ancre. Mais leur joie fut plus grande encore, lorsqu'on leur apprit que leurs associés de Panama leur envoyaient ce même navire avec l'agrément du gouverneur. Ils montrèrent aussitôt ce bâtiment, et prirent leur route vers le sud-est, sur les côtes du Pérou. Après avoir navigué vingt-et-un jours, ils arrivèrent à Tumbès, ville de cet empire, et le navire mouilla dans la baie qui porte ce nom.

HENRI. — Que signifie le mot baie ou rade ?

M. HUNTER. — Je vais te le dire. Tu n'ignores pas ce que c'est qu'un port. Eh bien ! cette portion de la mer en dehors du port, qui est presque tou-

jours protégée contre les vents d'une ou de plusieurs côtes par les côtes environnantes, et dont la profondeur qui n'est pas très grande permet ordinairement qu'on y jette l'ancre, est ce que l'on nomme baie ou rade. C'est dans cet endroit que séjournent les navires trop lourds pour entrer dans le port, ou qui, après en être sortis, n'attendent pour partir qu'un vent favorable, et ceux encore qui, contrariés par le vent, n'ont pu y pénétrer.

ENTRETIEN VI.

M. HUNTER. — Dès que Pizarre eut jeté l'ancre à Tumbès, quelques Péruviens s'avancèrent vers lui, remplis d'admiration pour ces édifices flottans. Ils ne furent pas moins surpris de voir des hommes blancs et avec de la barbe, que ceux-ci ne le furent d'en voir qui ne leur étaient pas ressemblans. Les indigènes s'empressèrent de retourner sur le rivage, et revinrent bientôt avec dix ou douze canots, leur présenter des rafraichissemens dans des vases d'or. Scène ravissante pour les Espagnols, que la vue de l'or attirait autant que celle des frais alimens. C'était le généreux cacique de ce pays, qui, pour fêter leur arrivée, envoyait ce

sec
trie.
sur
der
P
l'éq
offre
men
infor
sur
deux
l'un
tacle
C
teint
M
cuiv
pour
Jug
préc
les d
ava
tout
frat
un
gen
les
orn

secours aux tyrans et futurs destructeurs de sa patrie. Il leur fit dire en même temps de descendre sur le continent, et de ne pas craindre de demander tout ce qui pouvait leur être utile.

Passionné pour les richesses de ce pays, tout l'équipage voulait sur-le-champ profiter de cette offre. Mais le prudent Pizarre n'y envoya seulement qu'un Espagnol et un nègre pour prendre les informations nécessaires. Lorsqu'ils descendirent sur le rivage, les indigènes ne savaient lequel des deux était le plus digne de leur admiration, et l'un et l'autre étaient pour leurs yeux un spectacle aussi singulier que nouveau.

CHARLOTTE. — De quelle couleur est donc le teint des Péruviens ?

M. HUNTER. — Les Péruviens ont la couleur du cuivre. Le nègre eut la préférence, et on le lava pour essayer de diminuer la noirceur de sa peau. Jugez quelle fut leur surprise de voir que cette précaution était vaine. Tout ce que remarquèrent les deux envoyés, ne fit que fortifier l'idée qu'ils avaient déjà des trésors de cette contrée. Dans toutes les demeures des habitans, où on les rafraîchissait du meilleur cœur, ils apercevaient un nombre considérable d'ustensiles d'or et d'argent qui servaient aux usages les plus grossiers, et les Péruviens étaient eux-mêmes magnifiquement ornés de parures de ces mêmes métaux. A la vue

de leurs costumes de laine et de coton, et de différens objets travaillés avec art, ils reconnurent combien cette nation se distinguait de toutes celles d'Amérique qu'ils avaient découverts jusqu'alors.

THÉODORE. — D'où les Péruviens se procuraient-ils les laines pour fabriquer leurs étoffes ? ils ne possédaient peut-être pas de brebis.

M. HUNTER. — Ils ne possédaient pas de véritables brebis, mais un autre animal qui leur procurait leurs laines, et qui, pour la première fois, frappa les regards des Espagnols : c'était le lama, qu'on nomme également mouton du Pérou, mouton-chameau, parce que, semblable au chameau, il a le cou recourbé et long; on le nomme encore *guanaco*.

La ressemblance de ce quadrupède avec le mouton est pourtant bien légère; ses rapports avec le chameau sont beaucoup plus sensibles : sa tête est petite; il a dans la lèvre supérieure une fente qui lui sert à jeter sa salive jusqu'à dix pas de distance, contre ceux qui le traitent avec dureté. Il a à peu près quatre pieds de hauteur et cinq ou six de longueur; mais c'est son cou qui fait la moitié de l'une et de l'autre. Le sauvage a la couleur rousâtre; celui qui est apprivoisé est blanc, noir, ou rempli de bigarrures.

Du reste, le lama offre aux Péruviens plus d'une commodité, non seulement pour sa toison et sa

chair, mais principalement parce qu'il est très propre au transport des fardeaux. Il peut gravir les montagnes les plus rapides avec un poids de deux quintaux et plus : à la vérité il marche avec les nerfs mais son pas n'en a que plus de sûreté. Il peut rester quatre et même cinq jours sans interruption, après quoi, de lui-même, il se délasse vingt-quatre heures ; de plus, son entretien n'est pas coûteux, puisque sa nourriture se compose de quelques herbages qu'il trouve et broute chemin faisant ; il se passe aisément de boire, son abondante salive lui tient lieu de boisson.

Le lama est doux et d'une gravité flegmatique ; tant que ses forces ne sont pas épuisées il endure patiemment la faim et la fatigue ; mais dès qu'il se sent exténué, ni les brutalités ni les caresses ne peuvent le faire avancer d'un pas : on assure même que, sur ce point, il est si rétif et si opiniâtre, qu'il écraserait lui-même sa tête contre la terre plutôt que de travailler au delà de ses forces.

Les Péruviens regardaient comme un ami cet animal commode, et lorsqu'arrivait le temps d'utiliser un jeune lama, on ne le faisait jamais sans un prélude grave et attendrissant. On appelait comme pour une grande cérémonie, les parents, les amis et les connaissances de la maison. On décorait de rubans et de guirlandes les jeunes lamas qui étaient l'objet de cette fête, et on célébrait

leur consécration aux travaux par deux jours de danses et de différens jeux. Quelques convives couraient de temps en temps à l'étable leur adresser les propos les plus doux et les fatiguer de caresses, et ce n'était qu'à la fin de ces divertissemens que l'on commençait à réclamer leurs généreux services, en leur laissant toutefois les ornemens dont ils étaient parés jusqu'à ce qu'ils les eussent eux-mêmes perdus en chemin.

Le cacique du pays mit une attention particulière à fixer un fusil, et demanda avec curiosité de quelle utilité pouvait être cet objet. L'Espagnol qui le portait le déchargea contre une planche qui fut traversée par la balle. Plusieurs des Péruviens qui se trouvaient là en furent épouvantés, et tombèrent à la renverse; d'autres poussèrent de terribles cris: le cacique lui-même ne put déguiser sa subite émotion, et quelques instans après, se faisant apporter un vase plein d'une liqueur: « Bois » donc, dit-il en l'offrant à l'Européen, puisque tu » peux produire un aussi grand bruit; vraiment, » le tonnerre du ciel n'a pas plus de puissance que » toi. »

Les deux envoyés firent à Pizarre une relation exacte de ce qu'ils avaient vu. En écoutant leur rapport, ce dernier comprit combien il serait contraire à la raison de tenter avec d'aussi faibles troupes la conquête du Pérou, nation forte, nom-

breu
son e
d'exa
dre,
Il pa
Sud.
mou
degr
quint
de le
cont
hom
gers
douté
joie
C
vora
l'em
droi
leur
n'é
neg
lan
de
son
son
tro
les

breuse, et déjà bien civilisée. Il suspendit donc son entreprise, et se contenta d'explorer avec plus d'exactitude les côtes de ce beau pays, et de pénétrer, sur l'intérieur, des renseignemens plus précieux. Il partit donc de Tumbès, et cingla vers la côte du Sud. Dans ce trajet, le premier endroit où il mouilla, fut le port de Payta, placé au cinquantième degré de latitude sud, par conséquent à soixante-quinze lieues en delà de l'équateur. Déjà le bruit de leur arrivée prochaine était répandu dans cette contrée, où l'on s'attendait de voir arriver des hommes blancs et barbues, qui, totalement étrangers au meurtre et au pillage, étaient au contraire doués d'une affabilité sans égale, et donnant avec joie tout ce qu'ils possédaient.

Cette renommée qui les précédait, fut très favorable à nos aventuriers : on les recevait avec l'empressement le plus cordial dans tous les endroits où ils débarquaient ; on allait au devant de leurs desirs, et on se plaignait lorsque leur séjour n'était pas prolongé. Un matelot nommé Bocconegra éprouva un tel ravissement de la bienveillance de ces bons insulaires, et des commodités de ce charmant pays, qu'il prit le parti d'y fixer son séjour. Dès qu'on se fût aperçu de son absence, Pizarre en fit faire la recherche : on le trouva au milieu de ces braves gens, qui, par les plus douces caresses, témoignaient tout leur

bonheur de ce qu'il voulait rester avec eux ; il resta ferme dans son projet : on le laissa donc , et je ne trouve en aucun endroit que , depuis , on ait parlé de lui.

Cependant Pizarre était arrivé à Santa, en cinglant toujours vers le sud. Il céda enfin aux vives prières de ses gens , qui n'aspiraient qu'après leur retour , et prit la route de Panama , pour y obtenir un nombreux renfort , et entreprendre ensuite la conquête du pays dont il avait fait la découverte.

Ces immenses pays , que j'ai désignés sous le nom de Pérou qu'ils conservent aujourd'hui , n'avaient pas , alors , une dénomination propre : les Espagnols furent les premiers qui les nommèrent ainsi , du nom d'une rivière appelée Birou ; insensiblement ils prirent celui de Pérou , qu'ils ont encore aujourd'hui.

Pizarre avait dans ses mains les preuves les moins incontestables de l'opulence de la contrée qu'il venait de découvrir. Elles se composaient de vases d'or , d'étoffes de laine et de coton , et de quelques lamas. Il s'était fait suivre aussi de quelques jeunes naturels pour s'en servir en qualité d'interprètes , dans sa nouvelle expédition ; car il espérait que le gouverneur de Los-Rios ne refuserait pas à ses associés , et à lui , des renforts nécessaires pour une entreprise aussi belle , au rapport qu'il lui ferait des magnifiques trésors de ces con-

trées
Mais
prud
péri
pédi
il so
pas
donc
riers
car
men
leur
M
leur
le se
leurs
rect
pour
avan
pers
C
fédé
voys
sent
vern
ceux
et l'
cont

trées dont il rapportait de brillans échantillons. Mais cet espoir ne devait point se réaliser. Ce prudent gouverneur ne voulait pas nuire à la prospérité de sa jeune colonie pour appuyer une expédition dont les chances étaient si incertaines; il soupçonnait aussi que ce triumvirat ne tarderait pas à secouer le joug de la dépendance. Il refusa donc de devenir l'auxiliaire de ces trois aventuriers, refus qui embarrassa beaucoup ces derniers, car leurs ressources particulières étaient entièrement épuisées, et il ne leur restait plus rien de leur puissant crédit.

Mais tant d'obstacles réunis ne purent abattre leur confiance et leur courage; ils comprirent que le seul moyen d'arriver à l'accomplissement de leurs désirs, c'était d'adresser une demande directe à la cour pour en recevoir l'autorisation de poursuivre un projet dont les résultats étaient si avantageux. On décida donc que Pizarre irait en personne solliciter ce plein pouvoir en Espagne.

C'est avec bien des difficultés que les trois confédérés se procurèrent l'argent que demandait ce voyage; on l'effectua pourtant. Pizarre se présenta devant l'empereur Charles V, qui alors gouvernait l'Espagne, avec une noblesse qui surprit ceux qui connaissaient l'obscurité de son origine et l'éducation grossière qu'il avait reçue. Il y raconta son voyage, et il peignit les contrées dont

il avait fait la découverte, sous des dehors si flatteurs, que le monarque et son conseil lui permirent sur-le-champ d'aller en poursuivre la conquête.

L'adroit Pizarre profita des bonnes dispositions de Charles V pour obtenir de lui non seulement le gouvernement de tous les pays à conquérir, mais encore la haute dignité de juge absolu. Il avait pourtant promis de réclamer cette dernière charge en faveur de son ami Almagro.

THÉODORE. — C'est se comporter d'une manière indigne.

M. HUNTER. — Certainement. Mais je vous ai avertis que nous découvririons dans l'histoire de cet aventurier des traits dignes de lui attirer l'exécration de tous les gens de bien. Vous venez d'en voir la première preuve, et par la suite vous déplorerez avec moi qu'un homme dont le cœur était capable de quelque chose de grand, ait sali sa mémoire par les actions les plus basses et les plus honteuses trahisons.

CHARLES. — Il aura sans doute aussi perdu le souvenir de son troisième associé.

M. HUNTER. — Non; celui-ci était prêtre, pouvait-il en être jaloux. Il sollicita pour lui la dignité archiépiscopale pour tous les pays à conquérir. On écouta sa demande.

Pizarre prit l'engagement de subvenir à tous les frais de l'entreprise sans que la cour lui fit aucune

avanc
rait de
faibles
plus p
vait p
semen
en Es
déjà d
ci, q
et qu
guré d
à peu
quipe
furtiv
suites
remp
pour
Da
figur
reme
guez
nais
mie
Tro
zar
mie
ou
Fr

avance. De plus, on lui fit promettre qu'il armerait deux cent cinquante hommes; mais quelques faibles que fussent ces forces pour détruire un des plus puissans empires du monde, Pizarre ne pouvait pas lever cette troupe à son compte. Heureusement Cortès se trouvait dans ce temps-là même en Espagne pour s'attirer, comme je vous l'ai déjà dit, la bienveillance de son souverain. Celui-ci, qui aimait tous les hommes actifs et résolus, et qui avant son entreprise du Mexique avait figuré dans bien des guerres avec Pizarre, lui avança à peu près la moitié des fonds que nécessitait l'équipement qu'il devait fournir, et Pizarre s'évada furtivement de Séville pour échapper aux poursuites des commissaires qui devaient s'assurer s'il remplirait les accords faits avec lui, et s'embarqua pour le Darien.

Dans la petite troupe qui l'accompagnait et où figuraient à peu près cent hommes, se faisaient remarquer quatre jeunes Espagnols, pleins de vigueur et de courage. Je dois vous en donner connaissance, parce que bientôt ils joueront les premiers rôles sur la grande scène qui va se déployer. Trois d'entre eux étaient les beaux-frères de Pizarre; le quatrième était son oncle. Les trois premiers se nommaient Ferninand, Juan et Gonzalo ou Gonzalez comme d'autres l'écrivent, le dernier François Alcanara.

Dès que Pizarre eut atteint le golfe du Mexique, il cingla vers Nombre de Dios; il y descendit avec ses gens, et fit route le long de l'isthme jusqu'à Panama. Le brave Almagro tressaillit d'abord de joie en le voyant de retour d'une négociation qui avait été couronnée d'un si beau succès. Mais ce ravissement fut bientôt évanoui par la trahison de Pizarre à son égard. Dès ce jour il voulut rompre tous les liens qui attachaient sa destinée à celle d'un homme si criminellement coupable envers lui. Il se laissa pourtant fléchir par les vives instances du Père Luque et la proposition que lui fit Pizarre de l'investir volontiers de la haute dignité de juge suprême. La paix se rétablit donc entre les trois confédérés, et les préparatifs de l'expédition furent poussés avec la plus grande activité.

ENTRETIEN VII.

M. HUNTER. — Ils n'avaient pour tout armement que trois petits navires et cent quatre-vingts hommes, parmi lesquels on comptait trente-six cavaliers. C'est avec d'aussi chétifs avantages, mais avec une intrépidité qui pouvait remplacer une armée considérable, que Pizarre s'embarqua

au com
était de
tempêt
traint d

Il pr
bès, qu
lieues.
les con
couver
fleuves
taient
embou
céan m
rêter
compa
résolu

Les
les E
double
même
sion p
aux
s'attir
fuyait
de v
autre
vère
voisi

au commencement de l'année 1531. Son dessein était de descendre à Tumbès, mais les vents et les tempêtes l'empêchèrent de l'exécuter. Il fut contraint de se réfugier dans la baie de Saint-Mathieu.

Il prit le parti d'aller de là, par terre, à Tumbès, qui en était éloignée de plus de cinquante lieues. Ce n'était pas la longueur de la route qui les contrariait le plus; il fallait traverser des terres couvertes de marais inaccessibles et de larges fleuves dont l'étendue et la profondeur s'augmentaient au fur et à mesure qu'on approchait de leur embouchure. Mais Pizarro était déterminé, et l'Océan même mugissant devant lui n'aurait pu l'arrêter dans sa course. Son exemple électrisa ses compagnons. On se mit en route d'un pas ferme et résolu.

Les pénibles obstacles qu'eurent à surmonter les Espagnols dans ce périlleux trajet furent doublés par les peines qu'ils se créèrent eux-mêmes en conservant toujours une funeste passion pour l'or; ils s'abandonnèrent au ravage et aux spoliations sur des terres où ils auraient dû s'attirer l'amitié bienveillante des habitans; tout fuyait devant leurs pas, et bientôt ils n'eurent plus de vivres. Exténués par le besoin et par mille autres maux non moins insupportables, ils arrivèrent, faibles et languissans, à Coaque, endroit voisin de la mer, et situé presque sous la ligne. Les

Espagnols se précipitèrent sur cette ville de l'Inde avec la voracité d'une troupe de loups qui viendraient jeter la désolation au sein d'un tranquille bercail. Les indigènes épouvantés s'échappent de leurs demeures, le féroce Espagnol envahit leurs propriétés, s'empare des vivres, d'une quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent, et recueille en abondance des pierres précieuses nommées émeraudes, que ce charmant pays produit en grand nombre.

JOHN. — Ces émeraudes ont peut-être donné leur nom à la rivière qui y coule.

M. HUNTER. — Précisément.

CONRAD. — Quelle est la couleur des émeraudes ?

M. HUNTER. — Elle est verte. Tu dois sans doute en avoir déjà vu ?

CONRAD. — Sur des bagues.

M. HUNTER. — C'est cela même. Maîtres d'un butin aussi considérable, les Espagnols perdirent bientôt le souvenir de leurs longues peines, et ils se promirent de suivre avec confiance Pizarre partout où il les conduirait. A son tour celui-ci n'éprouvait pas moins de joie de pouvoir leur donner déjà des preuves magnifiques de l'existence de ces opulents pays. Un succès aussi beau lui permit d'espérer que l'appât de tant de richesses ferait enrôler d'autres aventuriers dans sa petite armée. A cet effet il fit partir un de ses navires pour Pa-

nan
d'y
ne p
du l
T
cara
M
golf
vinc
Ver
côte
gran
cold
C'es
navi
P
gear
tout
et f
qu'i
hab
gère
l'île
P
ble
par
la c
tren

nama et un autre pour Nicaragua, dans l'intention d'y recruter des renforts. Tant de brillans rapports ne purent s'effectuer qu'en déployant une partie du butin déjà conquis.

THIERI. — On ne nous a encore rien dit sur Nicaragua.

M. HUNTER. — Parcourons la première carte du golfe du Mexique. Toute l'étendue de cette province que vous remarquez ici entre Honduras et Veraga, se nomme Nicaragua; plus bas, près des côtes de la mer du Sud et dans le voisinage du grand lac de Saint-Sébastien, vous apercevez la colonie du même nom qu'avait fondée Pedrarias. C'est à cet endroit que Pizarre-expédia l'un de ses navires, tandis que l'autre cinglait vers Panama.

Pour lui, il continua sa route par terre en longeant les côtes avec une audace incroyable. Partout l'épouvante et l'effroi marchaient devant lui et faisaient fuir les habitans de tous les endroits qu'il traversait. Il commença le pillage dans les habitations délaissées, et nul n'opposa la plus légère résistance à ces féroces aventuriers jusqu'à l'île de Puna, dans le golfe de Guayaquil.

Pizarre pensa que cette île était fort convenable pour y attendre ses vaisseaux. Il prit donc le parti d'y séjourner jusqu'à leur retour; il ordonna la construction de quelques radeaux pour y pénétrer avec ses gens. Mais à son grand étonnement il

y rencontra des hommes d'un tout autre caractère que ceux qu'il avait remarqués jusqu'alors sur le continent. Ces hommes semblaient être d'une autre nation. A l'art de la guerre ils unissaient le courage ; ils repoussèrent les Espagnols avec beaucoup d'intrépidité, et quoique les armes et la tactique donnassent à Pizarre un grand avantage, il eut besoin de six mois de lutte pour les soumettre.

Sur ces entrefaites, ses navires effectuèrent leur retour de Panama et de Nicaragua avec de faibles secours qui lui furent pourtant bien précieux. Ils amenaient chacun trente recrues à peu près, et deux officiers d'un grand nom, Benalcazar et Sotto. Avec un pareil renfort Pizarre crut pouvoir s'avancer aussitôt dans les contrées intérieures de ce vaste empire, qui contenait beaucoup plus de mille lieues carrées que l'Espagnol n'avait de soldats dans toute sa troupe.

Il quitta Puna et revint sur le continent pour se précipiter sur Tumbès ; mais il remarqua qu'on le traitait maintenant comme ennemi. On ne parlait partout que des crimes et des atrocités de ses soldats, tellement que l'épouvante et l'horreur avaient remplacé dans le cœur des habitans de cette ville et de leur souverain la bienveillance et la douce hospitalité. Chacun était sous les armes, et ce fut en vain que Pizarre essaya quelques négociations de paix avec le cacique.

Le chef espagnol résolut de le combattre. Suivi de deux de ses frères et de cinquante cavaliers, il attendit la nuit pour traverser une rivière qui le séparait des troupes ennemies. Il fit route par un terrain presque inaccessible, et parvint aux premiers rayons du jour à l'endroit où le cacique avait établi son camp.

Les Indiens, épouvantés de la présence inattendue d'un ennemi qu'ils croyaient être beaucoup plus éloigné, et comme interdits à l'aspect de ces monstres nouveaux (les chevaux), qu'ils prenaient pour un seul corps avec l'homme qui les montait, ne furent pas capables de résister au terrible choc des Espagnols. Ils s'enfuirent; plusieurs tombèrent sous le fer, et le reste fut mis en déroute. Le cacique, pour qui l'issue de l'attaque était un avertissement de sa propre faiblesse et du pouvoir indomptable de ses ennemis, se prosterna devant son vainqueur, lui fit parvenir des présens, et demanda que la paix fût faite.

THÉODORE. — Il était donc roi de tout le pays?

M. HUNTER. — Non, mon ami, il avait seulement le gouvernement de la contrée de Tumbès, et n'était que le vassal du roi, au nom duquel il commandait. Je crois, mes enfans, qu'il est nécessaire de vous parler ici un peu de l'histoire du Pérou.

Cet empire, si l'on en croit les historiens d'Espagne, brillait depuis à peu près quatre siècles.

Manco-Capac et Mama-Ozello, sa femme, en furent les premiers fondateurs. Les conjectures ont fait supposer que ces deux personnages, qu'on appelait Incas, c'est-à-dire maîtres ou seigneurs, ainsi que toute leur descendance, étaient d'origine européenne. On dit qu'ils pourraient descendre de quelques Européens, qui, lancés on ne sait combien il y a de siècles, dans la mer atlantique, seraient venus échouer sur les côtes du Brésil.

HENAL. — Sur quoi se fonde cette conjecture ?

M. HUNTER. — Sur des raisons bien peu concluantes. D'abord on crut avoir trouvé que les habitants du Pérou donnaient à l'année trois cent soixante-cinq jours, comme nous le faisons en Europe, et qu'ils avaient de plus quelques autres notions sur l'astronomie qui nous servaient aussi de principes. Ensuite les héros espagnols qui avaient fait la conquête du Pérou, donnaient pour certain que tous les membres de la famille des Incas différaient d'une manière très ostensible des autres naturels, par leur peau blanche et plusieurs par leur menton barbu, distinction qui les faisait croire originaires d'Europe. On prétend enfin qu'une tradition généralement en crédit chez les Péruviens depuis une époque très reculée, assurait que des hommes ayant de la barbe y pénétreraient un jour à travers les flots avec des forces supérieures et dicteraient des lois à tout le pays.

Po
et d'e
vrais
donn
On d
des
leur
sans
fils e
de co
C
cont
On
habi
cult
pou
fem
san
aux
son
cili
ils
qu
ga
pr
de
b

Pourtant l'existence d'un certain Manco-Apac et d'une certaine Mama-Ozello ne semble pas invraisemblable, pas plus que le nom qu'on leur donne de fondateurs du puissant empire des Incas. On dit que ces deux premiers Incas, qui différaient des indigènes sauvages et nus, par leur stature, leur teint et leurs vêtemens, y parvinrent soudain sans qu'on sût d'où ils arrivaient, et se dirent les fils et les envoyés du soleil pour rendre les hommes de ce pays vertueux et fortunés.

Cusco fut l'endroit où ils se fixèrent. Cette contrée est au dixième degré de latitude du sud. On ajoute que Manco, après avoir rassemblé les habitans de ces pays de montagnes, leur apprit à cultiver la terre, à se vêtir et à élever des huttes pour s'abriter. De son côté Ozello apprit aux femmes la manière de filer et de tisser, en les dressant toutefois aux autres ouvrages de leur sexe, aux soins du ménage et de l'intérieur de la maison. On dit qu'ils n'eurent qu'à se louer de la docilité de leurs disciples, et que d'un peuple sauvage ils réussirent heureusement à faire une nation, qui, sous différens rapports, est digne d'être regardée comme civilisée.

Ces législateurs, dignes de mémoire, mirent leurs premiers soins à renverser le culte de ces sauvages, dont les sacrifices humains étaient la première base, et y substituèrent une religion qui reposait

sur des principes de douceur et d'humanité. Pour arriver à leur but, ils leur apprirent qu'il n'existait qu'un seul être suprême, qui chérissait les hommes dont il était le créateur, et qui se plaisait à les voir tous s'aimer les uns les autres avec la même tendresse.

Cet être bon et tout-puissant, dont ils voulaient parler, c'était le soleil. Avec un peu plus de jugement, ils auraient senti que ce globe éclatant n'est lui-même qu'une des merveilles de Dieu; mais doit-on être surpris qu'avenglés par la plus profonde ignorance, en voyant ce soleil radieux répandre ses rayons bienfaisans sur la nature entière, ils aient pensé que cet astre majestueux, qui conserve la vie au monde, en était aussi le créateur?

« Astre salulaire, s'écrie un poète, lumière des
 » lumières, souverain du firmament ! l'homme a
 » bien pu ne pas comprendre ton origine et t'ap-
 » peler son dieu, toi qui, le remplissant d'admira-
 » tion, fixas le premier ses regards surpris ! Oui, en
 » te refusant son encens, le païen outrageait la
 » nature ! Quand, dans le temple de Cusco, sur
 » les bords du Gange et de l'Hidaspe, les prêtres
 » réunis, le front ceint d'une couronne de fleurs,
 » parés de costumes blancs, t'adressaient des hym-
 » nes pieuses ; quand l'Ethiopien à la noire cou-
 » leur chantait tes louanges aux premiers feux que

, tu ve
 , son r
 , tous
 , genc
 , le bo
 , nore

Le s
 Incas
 plusie
 prêtre
 consa
 les Ro
 on les
 ne les
 les ép
 elles

La
 com
 infér
 n'es
 des
 non
 ma
 et
 ter
 ala
 au
 d'

tu versais sur ses campagnes ; lorsqu'il peignait son ravissement par des danses vives et légères, tous ces peuples n'avaient-ils pas plus d'intelligence que le stupide Égyptien s'inclinant devant le bœuf Apis, et brûlant des parfums pour honorer le crocodile et le caïman ? »

Le soleil était ainsi la divinité des Péruviens, et les Incas prétendaient descendre de lui. On lui éleva plusieurs temples dont les Incas seuls étaient les prêtres. Les femmes vierges de cette famille se consacraient à leur culte comme les vestales chez les Romains, ou les religieuses chez les modernes ; on les appelait Vierges du Soleil, et leurs sermens ne les empêchaient pas de prendre un époux ; mais les époux qu'elles choisissaient devaient, comme elles, appartenir à la famille des Incas.

La lune semble aussi avoir été regardée par eux comme une espèce de divinité, mais d'un rang inférieur, et de sa nature sujette à la mort. Rien n'est plus surprenant que l'idée qu'ils se faisaient des éolipses. Toutes les fois qu'apparaissait ce phénomène, ils croyaient la lune atteinte de quelque maladie, ils redoutaient même qu'elle ne mourût, et que, se détachant des cieux, elle n'écrasât la terre. Ce malheur chimérique leur causait des alarmes, et pour les dissiper ils avaient recours aux moyens les plus bizarres. Ils remplissaient l'air d'un bruit effrayant, par leurs vociférations, par

le son des tambours et des fifres, probablement pour ressusciter cette pauvre lune qu'ils croyaient à l'agonie. Ils liaient aussi leurs chiens et les frappaient sans pitié, pour provoquer leurs hurlemens; car ils pensaient, et je n'en connais pas la raison, que la lune aimait ces bêtes avec tendresse, et qu'elle reviendrait à elles en les entendant aboyer. Ils provoquaient aussi les cris et les pleurs de leurs enfans. Au milieu de ce bruit confus, jeunes et vieux, les yeux baignés de larmes, et sans interruption, s'écriaient *Mama Kuilla!* ce qui signifie *Lune, tendre mère*. Quand l'éclipse devenait moins opaque, ils pensaient que l'astre était en meilleure santé, et quand elle avait cessé entièrement, ils poussaient des cris de joie, rendant mille actions de grâces à leur chère *Mama Kuilla*, de ce qu'elle n'était pas défunte et n'était pas tombée sur leur tête.

CONRAD. — Tout cela nous paraît vraiment extraordinaire.

M. HUNTER. — Je vous raconterai, demain, mes enfans, des choses qui vous surprendront, sur les coutumes et les lois des Incas. Je connais votre bon cœur, et je ne doute pas qu'au récit de leurs infortunes, vous ne preniez un vif intérêt aux malheureux Péruviens.

M. H.
 aujourd
 Péruvi
 des fr
 devoi
 seigna
 regar
 même
 qu'ils
 en q
 celle
 en ce
 servi
 se m
 la di
 à la
 tret
 ceu
 mur
 firm
 par
 vou
 ser

ENTRETIEN VIII.

M. HUNTER. — Je dois, mes enfans, vous parler aujourd'hui des lois et des réglemens civils des Péruviens. *Aimez-vous les uns les autres comme des frères*; tel fut le premier et le plus important devoir prescrit par les Incas; la morale qu'ils enseignaient à leurs sujets était telle, que ceux-ci se regardaient tous comme membres d'une seule et même famille. Écoutez bien; voici les moyens qu'ils employèrent : Ils divisèrent toutes les terres en quatre parts; la première, dirent-ils, est celle du Soleil, et notre devoir est de la cultiver en commun; le produit qu'on pourra en recueillir servira à entretenir les prêtres et les vierges et à se munir de tous les attributs propres au culte de la divinité. Chacun de nous doit travailler encore à la seconde, parce qu'il faut qu'elle serve à entretenir les vieillards, les veuves et les orphelins, ceux qui nous défendent contre l'ennemi commun et ceux qu'accablent des maladies et des infirmités. Il faut que la troisième nous appartienne, parce que nous sommes les souverains du pays; vous devez donc aussi la cultiver en commun. Ce sera la récompense méritée des soins que nous

prenons de votre sûreté, de l'entretien des préposés qui veillent à ce que personne ne commette des actions mauvaises ou ne soit maltraité par son frère. Pour la quatrième portion, elle sera répartie de manière que chaque famille en ait assez pour subvenir à ses besoins.

Ces bonnes gens allaient toujours, avec joie, à l'assemblée, lorsque c'était avec les princes de la maison des Incas. La musique et la danse commençait toujours et finissait ce travail, qui était considéré comme une fête. On commençait par la culture des terres du Soleil; ensuite on cultivait celles des pauvres et des guerriers; puis celles des Incas, et enfin on terminait par la portion assignée au peuple.

Ces travaux communs et ces innocens plaisirs insinuaient dans les cœurs une cordialité fraternelle. A leurs yeux, les Incas étaient leurs pères, ils se regardaient comme frères entre eux, et ne voyaient la nation que comme une immense et unique famille. Les conseils des Incas étaient pour eux des ordres sacrés; ils les regardaient comme des ordres émanés du Soleil, leur dieu. Lorsque quelqu'un avait transgressé les lois (observez bien cette chose, mes enfans, et vous aurez une idée de la touchante docilité de cet excellent peuple), il allait avouer lui-même sa faute, connue pour tant de lui seul, et en réclamait la punition.

Personne ne devait rien posséder en propriété ; tels étaient les sentimens de fraternité que leur avaient inspirés les Incas. Une famille possédait des champs pour son entretien, mais ces champs n'étaient pas pour elle une propriété éternelle. A la fin de chaque année on faisait une nouvelle distribution des terres, et on considérait pour cela si la famille était augmentée ou diminuée. L'or et l'argent, à leur avis, étaient bons seulement à fabriquer des ustensiles nécessaires. Chez eux on ne connaissait ni le trafic ni les espèces monnayées ; ils se donnaient l'un l'autre ce dont ils n'avaient pas besoin, ou bien ils faisaient l'échange de leur superflu pour des objets dont ils avaient besoin.

L'oisiveté, considérée par leurs législateurs comme le plus grand de tous les vices, était sévèrement blâmée ; on pensait qu'elle dégrade le corps et l'âme : aussi elle était rigoureusement punie, et c'était avec raison ; un paresseux, n'est pas blâmable seulement par rapport à lui-même pour se jeter dans la misère, il mérite encore le reproche de toute la société, puisqu'il disipe les fruits du travail des hommes vigilans, et ne fournit personnellement rien à la société. Les hommes accablés de vieillesse ou d'infirmités, ceux qui n'étaient plus propres au travail, utilisaient leur temps ; ils veillaient à ce que les oiseaux n'enlevassent point les grains ensemencés dans les terres.

Avant que les jeunes Incas ne fussent déclarés enfans du Soleil et élevés, en quelque manière, dans l'ordre de la noblesse, on leur faisait subir des épreuves tout-à-fait remarquables. Je vous laisse à décider si vous pourriez entrer en parallèle avec eux sur la manière de se raidir contre la douleur, d'avoir de la constance et de la fermeté d'âme, d'être forts, souples et agiles de corps.

Les Incas pensaient qu'un homme n'est propre au commandement qu'alors qu'il surpasse ses semblables en force physique et morale, en vertu, en toutes choses. Chez eux la naissance n'annoblissait point. Celui qui prenait le titre de noble et qui voulait en avoir la considération, devait faire valoir son mérite personnel, et n'avait que faire des qualités de ses aïeux.

Dès qu'ils avaient atteint l'âge de seize ans, les jeunes Incas étaient conduits dans une maison qui leur était exclusivement destinée. Là se rendaient auprès d'eux certains vieillards, qui, à cause de leurs talens et de leur sagesse, étaient choisis pour juges. Faire jeûner les candidats pendant six jours consécutifs, et ne leur donner d'autres alimens qu'une poignée de maïs cru, et d'autre boisson qu'un peu d'eau, tel était le commencement de l'examen. Leurs parens y étaient et jeûnaient comme eux pour les rendre constans et fermes. Ils adressaient en même temps leurs vœux au Soleil,

leur divinité, pour qu'il rendît leurs enfans assez courageux et assez forts pour soutenir l'épreuve. Lorsqu'on en trouvait un qui demandait à manger, on le rejetait, on le déclarait indigne de devenir fils du Soleil.

Mais ceux qui étaient sortis vainqueurs de ce premier et rude examen, étaient restaurés par de bons alimens et appelés ensuite à en subir un second. Les vieillards et les jeunes gens se rendaient à une colline sacrée, distante de la ville d'une lieue et demie; de là jusqu'à la ville il fallait faire une course et d'un seul trait. Tous les parens se plaçaient sur la ligne qu'ils devaient parcourir, afin de les exciter par des cris à ne pas se décourager et à perdre la respiration plutôt que de renoncer à une course qui avait un but très glorieux. Tout candidat qui ne pouvait parcourir, et de la manière convenue, l'espace fixé, était reconnu incapable et exclu.

Ceux qui triomphaient avaient une troisième épreuve à subir. On les divisait en deux camps; les uns devaient attaquer un fort, et les autres le défendre. Toutefois, les armes qu'on leur donnait pour ce combat simulé étaient émoussées, mais les attaques n'étaient pas moins vigoureuses; les uns restaient sur le carreau, les autres étaient grièvement blessés.

A la suite de ce combat, ils se prenaient deux

à deux, et essayaient dans une lutte leurs forces et leur agilité dans l'art de lancer des dards, de tirer de l'arc, de se servir de la fronde. Puis ils montaient la garde pendant dix ou douze jours consécutifs, et celui qui succombait une seule fois au sommeil était fouetté sans pitié, et jugé à jamais indigne de la noblesse de ses aïeux.

On pouvait bien éviter le fouet comme punition, mais on ne pouvait pas l'éviter comme épreuve. Ils étaient frappés avec opiniâtreté sur les bras et sur les jambes nus, et ils devaient constamment paraître insensibles : lorsqu'un de leurs membres battus faisait le moindre mouvement, ils étaient déshonorés et exclus. Selon les juges, ceux qui ne peuvent endurer d'être fouettés ne sont guère capables de s'exposer aux coups de lances et aux armes des ennemis, quand il faut défendre la patrie. Des gladiateurs allaient ensuite essayer d'arracher à ces jeunes hommes quelques marques de frayeur. Quelquefois ils arrivaient sur eux, les menaçant d'une lance pointue, comme pour leur crever les yeux ; quelquefois ils semblaient vouloir leur couper un bras ou une jambe. Il n'était permis ni d'avoir la moindre crainte, ni de fermer les yeux un instant, ni de retirer le moins du monde le membre menacé, sous peine d'être éliminé, et dès lors il n'était plus admis aux épreuves. Les juges disaient : « Celui qui a peur

des armes de ses amis lorsqu'il sait qu'elles ne sont pas dirigées pour lui nuire, ne peut qu'être effrayé de celles des ennemis. »

Lorsque ces jeunes gens avaient donné de telles preuves de fermeté, de patience, de bravoure et de connaissances pour la guerre, ils devaient ensuite prouver qu'ils étaient capables de faire tous les objets propres à la confection des armes. Ils faisaient donc de leurs mains un arc, une flèche, un javelot, une massue, une lance, une fronde, un bouclier et des souliers fabriqués tout simplement avec des semelles de cuir attachées avec des cordons de laine.

Toutes ces épreuves duraient un mois entier; pendant ce temps, et tous les jours, leurs maîtres venaient les exciter à se bien conduire. Ils leur parlaient de leur glorieuse origine et des actions de leurs aïeux; ils leur disaient quelles étaient leurs obligations envers la patrie; combien ils devaient être doux et bienfaisans envers les membres de la nation, et combien ils devaient être généreux, en qualité de fils du Soleil, envers ceux qui étaient dans le besoin: on s'efforçait de les convaincre qu'ils n'avaient la prééminence et la domination que pour être à même d'empêcher que l'innocent ne fût opprimé, et pour protéger les personnes contre l'injustice.

Celui qui devait régner un jour était soumis aux

mêmes examens , et même avec plus de rigueur : les vénérables juges pensaient que celui qui doit régner doit surpasser les autres hommes en qualités autant qu'en éclat ; c'est lui qui doit donner le plus de preuves de patience , de courage , de fermeté , de sobriété , d'humanité et d'activité. Il règne à cause de ces qualités et non à cause de sa naissance ; il faut qu'il sache combien est fatigant et incommode le métier de la guerre pour qu'il soit capable de juger ceux qui , dans la suite , la feront pour lui. Durant tout le temps des épreuves , celui qui , un jour , devait régner , était couvert des habits de la misère et marchait pieds nus , afin qu'il ne perdît jamais de vue que les hommes les plus pauvres et les plus misérables étaient ses frères , et pour se montrer porté à leur faire du bien. C'est ainsi qu'il aspirait à mériter le titre honorable de *huachacujac* , ou bien *ami de la pauvreté*.

Ces épreuves terminées avantageusement , on appelait les mères et les sœurs de ces jeunes nobles ; c'étaient elles qui les décoraient des premières marques d'honneur ; elles les chaussaient d'une paire de souliers tricotés ou fabriqués en ruban. Puis le roi , entouré des principaux de l'État et de ses proches , venait adresser à ces jeunes gens , étendus à ses pieds et le visage tourné contre terre , un discours rapide. « Il ne suffit pas , leur disait-il , de porter les ornemens qui annon-

cont vo
bles v
avaient
patissa
envers
origine
l'éclat
qu'il a
qu'ils
rendr
Ap
laient
une n
oreill
tion
et de
peu.
vers
Ce p
ou d
sait
baie
Sol
ses
on
un
ils
le

cent votre grade , il faut encore pratiquer les nobles vertus qui ont distingué vos ancêtres, qui avaient à cœur de protéger l'opprimé, qui compatissaient aux misères du pauvre, et étaient justes envers tous ; par là ils prouvaient leur illustre origine, car leur conduite et leurs actions avaient l'éclat des rayons du Soleil, leur père à tous, puisqu'il avait appelé leurs aïeux du ciel en terre pour qu'ils contribuassent, eux et leurs descendans, à rendre les hommes heureux. »

Après ce discours, les jeunes gens s'agenouillaient successivement devant le roi, et recevaient une marque éminente de leur origine royale ; leurs oreilles étaient percées. Le roi faisait cette opération avec une aiguille d'or qui restait à leur oreille, et de cette manière le trou s'agrandissait peu à peu. Ils baisaient la main du roi, et se dirigeaient vers celui qui tenait le second rang dans l'État. Ce personnage remplaçait leurs souliers tricotés ou de rubans, par de plus beaux qu'il leur chaussait et qui étaient la marque distinctive des Incas. Il baisait leur épaule droite en disant : *L'enfant du Soleil qui a donné de si éclatantes preuves de ses qualités, est digne de recevoir un baiser.* Puis on leur donnait le bandeau de la royauté ; c'était une étoffe de coton ornée de fleurs et de laurier ; ils en ceignaient leur tête. En dernier lieu on leur confiait une hache d'armes et un javelot, et

on leur disait : Voilà des armes, sers-t'en pour punir les oppresseurs, les traltres, les hommes durs et méchans, les paresseux, et enfin tous les fripons qui troublent la société.

Tout cela terminé, les parens se précipitaient dans les bras de ces jeunes gens, et partageaient avec eux la joie de leurs succès. On chantait et on dansait plusieurs jours de suite pour célébrer cet agréable événement.

Après un tel récit sur les Péruviens, et principalement sur les Incas, leurs principaux chefs, vous ne pouviez concevoir qu'on ait permis à quelques brigands de faire impunément des pillages et des violences de toute nature, et qu'on n'ait pas envoyé contre ces vagabonds des troupes pour réprimer leurs excès. On dirait que c'est inouï; je vais vous dire pourquoi.

Après la mort de Manco-Capac, qui fonda l'empire du Pérou, onze rois se succédèrent dans cet État. Tous avaient été remarquables parce qu'ils étaient bons, braves et d'une grande modération; jamais ils n'avaient voulu agrandir leur État. Contens de leurs possessions, ils repoussaient vigoureusement les attaques étrangères; ils n'avaient ni ambition ni nulle envie de faire des conquêtes. Les lois du vertueux Manco avaient été aussi respectées de ses successeurs que de leurs sujets. Chacun se faisait un devoir d'y conformer sa con-

duite, et
tentem
roi plei
arrivé

Le n
roi du
il n'on
quête
l'éten

ruine
s'allia
ainsi
pecté
fem

peup
roi;
mite

les
Piz
pas
tion
no

d'
de
A

duite, aussi tous vivaient avec satisfaction et contentement; mais ce bonheur se termina lorsqu'un roi plein d'ambition et d'avidité pour la gloire fut arrivé au pouvoir.

Le nom de ce roi était Huana-Capac, douzième roi du Pérou. Il était, dit-on, vaillant guerrier, et il n'entendait pas l'être inutilement. Il fit la conquête de l'immense province de Quito et doubla l'étendue de son royaume; par là il précipita sa ruine. Croyant rendre sa conquête durable, il s'allia au roi vaincu en épousant sa fille, et viola ainsi une loi que ses aïeux avaient toujours respectée, et qui défendait aux Incas de choisir une femme ailleurs que dans leur propre famille. Le peuple tend toujours à imiter la conduite de son roi; s'il viole les lois de son pays, ses sujets l'imitent bientôt. C'est pour cela, probablement, que les habitans de ce pays avaient dégénéré lorsque Pizarro y arriva: toutefois ces choses ne disent pas pourquoi ils ne s'opposèrent point à l'irruption des Espagnols dans leur patrie. La suite va nous le dire.

Huana-Capac avait deux fils; un d'eux venait d'une femme issue des Incas, et l'autre de la fille du roi vaincu. L'un avait nom Huascar, l'autre Atahualpa.

Lorsque Huana-Capac fut près de mourir, il ordonna que ses deux enfans partageassent l'empire,

de manière que Huascar eût l'ancien royaume de ses ancêtres, et que la province de Quito échût à Atahualpa. Mais cette expression de la volonté du roi était contraire aux lois fondamentales de l'État, qui voulaient que nul ne fût roi s'il n'était issu, soit du côté paternel, soit du côté maternel, de la famille des Incas. Le peuple n'était pas content. Huascar s'en aperçut, et se disposa à obliger son frère, par la force, à lui céder la province de Quito : celui-ci n'en avait nulle envie. Telle fut l'origine de la première guerre civile chez un peuple qui jusque-là avait été heureux : l'ambition de deux frères, et le désir de régner. La force l'emporta sur la justice : Atahualpa fit son frère prisonnier à la suite d'une victoire.

Détestable ambition ! tu portes les hommes aux plus cruels excès lorsque tu prends ta source dans leur sein ! Atahualpa voulut consolider son trône, et il ne crut pas pouvoir mieux réussir qu'en faisant mourir tous les enfans du Soleil, dont il put s'emparer par violence ou par ruse. Il voulait par ce moyen détruire la race légitime des souverains du Pérou ; et s'il ne fit point mourir son frère, ce ne fut que pour user du nom respecté d'un fils du Soleil dans les soulèvemens de ses sujets, ou pour faciliter l'exécution de ses ordres.

Les affaires étaient ainsi lorsque Pizarre vint faire la conquête de ces contrées. Les chefs et le

peuple de
visions in
envahiss
et Atahu
rendre, e
d'en fair

Malhe

Un enne
vous en
apprend

M. T
près d
qu'alc
présen
réelle
les a
le m
ou l
mur
dur
Ata
un

peuple de ce malheureux pays, affligés par des divisions intérieures, ne s'occupèrent nullement des envahissemens des Espagnols, tandis que Huascar et Atahualpa pensaient, chacun de son côté, se rendre ces ennemis favorables et s'efforçaient d'en faire des amis.

Malheur aux peuples qui ne sont point unis !
Un ennemi peu redoutable les subjugué. Demain vous en trouverez un exemple dans ce que vous apprendrez comme suite de cette histoire.

ENTRETIEN IX.

M. HUNTER. — Un peuple, mes enfans, est près de sa perte lorsqu'il n'est pas uni, parce qu'alors un ennemi ou un chef de faction qui se présente suffit pour le subjugué. Un Etat n'est réellement fort, quoiqu'il le paraisse, que lorsque les actions de tous les membres de la société ont le même but. La moindre division dans la société, ou l'indifférence des individus pour l'intérêt commun, renverse facilement les institutions les plus durables. Mais un gouvernement comme celui de Atahualpa doit craindre les moindres troubles; un tel roi ne peut mettre au rang de ses amis que

les hommes payés chèrement pour exécuter ses ordres, les princes de cette nature ont contre eux tous ceux qui sont enclins au travail, et qui pensent que la justice est préférable à la générosité.

FERRIDAND. — Qu'a-t-il donc à se mêler, le peuple, des querelles des gouvernans ? Puisque l'obéissance est son devoir, qu'importe à qui il obéisse ?

M. HUNTER. — Je continue mon histoire ; tu verras ce qui résulte de la divergence d'opinions sur le chef d'un grand État.

Pizarre alla de Tumbès vers le sud jusqu'au moment où il parvint près de l'embouchure d'un fleuve qui est sur la carte et dont le nom est Piura. Près de là on voit Saint-Michel, premier établissement de l'Espagne dans le Pérou. Ayant trouvé ce pays favorable à ses vues, Pizarre résolut d'y laisser des troupes pour le cultiver, tandis que lui, accompagné de quelques soldats, pénétrerait bien avant dans le pays.

Sur ces entrefaites arrivèrent des députés de Huascar, qui, toujours prisonnier, implorait son appui contre son frère Atahualpa. La députation donna des détails étendus sur les troubles de ce pays ; il conçut alors pourquoi on ne s'était pas opposé à ses projets. Des circonstances aussi heureuses firent justement concevoir de grandes espérances à un si rare génie. Qu'il est facile de

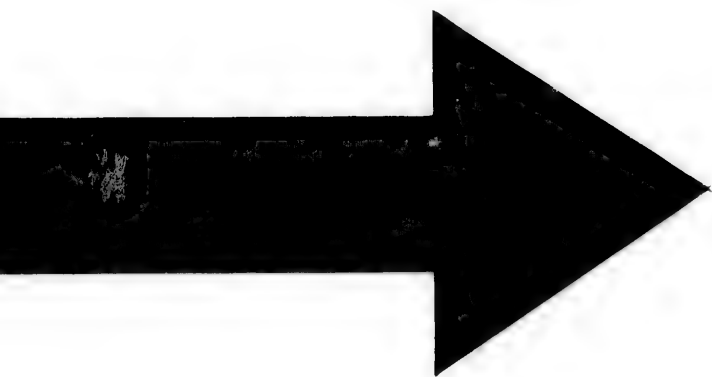
subjug
divisio
contre
des tre
du Pé
Ce
deurs
avaient
firent
(petit
circon
'secou
de l'a
amba
Philip
rait p
En e
inter
que
ver
gnif
gen
sen
bea
il c
na
dè

subjuguier un peuple chez lequel on voit tant de divisions ! Sans la moindre hésitation , il marcha contre Caxamalca , où se trouvait Atahualpa avec des troupes nombreuses, l'élite des gens de guerre du Pérou.

Ce dernier lui envoya bientôt des ambassadeurs avec de superbes présens. Les Espagnols avaient trouvé à P... un jeune homme qu'ils firent baptiser et qu'ils appelèrent Philippino (petit Philippe) ; ils l'amènèrent , et dans cette circonstance ils en firent un interprète. Mais ce secours n'aurait guère pu faire connaître le but de l'ambassade si les présens remarquables des ambassadeurs n'en eussent donné l'explication. Philippino ne savait guère d'espagnol , et il ignorait presque les finesses de la langue péruvienne. En effet , les présens annonçaient clairement des intentions pacifiques. L'interprète fit comprendre que l'Inca engageait les Espagnols à venir le trouver pour faire alliance. Des fruits , des étoffes magnifiques et bien travaillées , des vases d'or , d'argent et des pierres précieuses formaient les présens ; à cela se joignaient des brodequins de toute beauté et des bracelets d'or destinés à Pizarre , et il devait les porter pour que l'Inca pût le reconnaître au premier abord.

Pizarre accepta cela avec plaisir , et marcha dès lors en confiance. Ferdinand , son frère , et





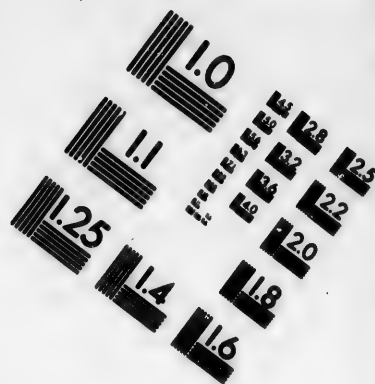
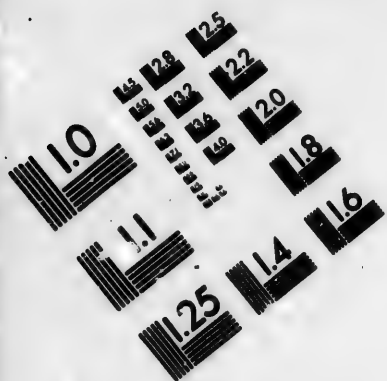
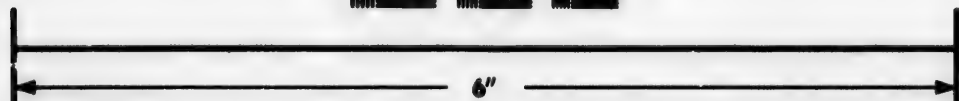
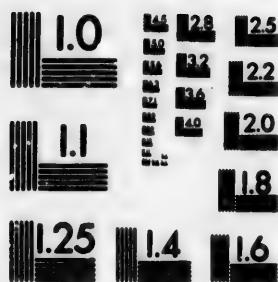


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

25 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4903



Sotto, s'avancèrent pour saluer l'Inca. Partout, sur son passage, Pizarro fut accueilli avec cordialité par les habitans. Partout les vivres abondaient, et les prévenances allaient jusqu'à offrir abondamment de l'or et de l'argent aux chevaux afin d'obtenir leurs bonnes grâces : ils avaient remarqué que ces animaux mâchotaient leurs mors ; ils crurent qu'ils se nourrissaient de métaux. Les Espagnols les laissaient dans leur erreur, et seraient soigneusement ces sortes de mets précieux offerts aux chevaux.

CHARLOTTE. — On peut donc, papa, conclure de ces choses que les Incas étaient bien niais et les Espagnols rusés et fripons ?

M. HUNTER. — Il y avait dans les Espagnols plus que de la fourberie, et c'est pour cela que l'humanité souffre au récit de ce que vous ne savez pas encore. Soyez attentifs au récit de l'histoire.

Les envoyés de Pizarro arrivèrent auprès de l'Inca, qui était dans son camp aux environs de Caxamalca. Plusieurs officiers vinrent à leur rencontre, et un corps d'Indiens prit les armes pour leur faire les honneurs. Ayant des soupçons sur les intentions de cette troupe, Sotto s'avança au galop sur le commandant de cette garde ; les Péruviens furent effrayés d'un spectacle si nouveau et si effrayant : ils lâchèrent pied, et leur com-

mandant, restant seul, alla recevoir avec respect ces terribles étrangers.

Ils furent conduits chez l'Inca, qui les reçut avec bienveillance. Là, deux princesses du sang royal leur servirent à boire d'une certaine liqueur, et on leur présenta, pour s'asseoir, des sièges incrustés en or. Avec quelle cupidité ne regardèrent-ils pas les meubles et les ustensiles les plus ordinaires faits d'or et d'argent ! quels regrets n'avaient-ils pas de ne pouvoir pas, à l'instant y porter leur mains avides !

Ferdinand usa du secours de Philippino pour annoncer à l'Inca la cause de son entreprise : « Mon maître, souverain de l'Orient, dit-il, et le pape, chef de l'Église des chrétiens, nous envoient pour enlever l'Inca et ses sujets à l'empire du diable. »

LUCIEN. — Ce discours dut être inintelligible pour le bon Inca.

M. HUNTER. — Vraiment oui ; d'autant plus que ce langage extravagant fut rendu, par l'interprète, d'une manière encore plus extravagante : l'Inca n'y comprit rien. Néanmoins, il leur dit que le lendemain il irait voir leur chef pour savoir par quelles choses il pourrait lui plaire. Les deux députés allèrent rejoindre Pizarro à Caxamalca, où il avait établi, dès son arrivée, son quartier dans une maison de l'Inca.

Les Péruviens avaient vu et entendu tant de choses sur le compte des Espagnols, qu'ils ne savaient plus qu'en croire. Quelquefois ils voyaient dans ces hommes des êtres d'une nature extraordinaire, envoyés par le Soleil pour les protéger (et ils étaient confirmés dans cette croyance par les assurances, souvent renouvelées, que le but de leur mission était de les conduire dans la voie du bonheur); quelquefois ils voyaient en eux des êtres maléfaisans venus pour leur faire subir des punitions de leur dieu, qu'ils avaient offensé; car les Espagnols commettaient des vols et des cruautés. L'Inca, poussé par la première de ces suppositions, résolut d'aller voir ces incroyables étrangers.

Sur ces entrefaites, on se prépara de part et d'autre, mais d'une manière différente, à cette visite. Atahualpa prépara un cortège brillant et solennel, sans prendre des précautions contre les Espagnols; tandis que Pizarro prit des mesures qui ne paraissaient guère amicales. Ferdinand, Sotto, Benalcazar, commandaient chacun séparément une partie de la cavalerie, divisée en trois corps; ils étaient postés derrière un vieux mur, et ne devaient en sortir qu'au besoin. Deux canons furent braqués devant la cour; les archers étaient à côté. Vingt soldats, des plus braves et des plus aguerris, restèrent auprès de lui, les autres se tinrent dans la cour, formant un corps séparé.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, tous les Péruviens se mirent en mouvement pour former la marche pompeuse par laquelle Atahualpa voulait honorer les étrangers et leur inspirer une haute idée de sa magnificence. Les préparatifs durèrent une grande partie de la journée; on se mit en route, mais le mouvement fut si lent, qu'il fallut plus de quatre heures pour arriver au lieu convenu. L'impatience des Espagnols porta Pizarre, qui était étonné de cette lenteur, à envoyer un de ses officiers pour réitérer ses dispositions amicales à l'Inca... Quelle trahison!

Cela n'inspira aucune crainte à Atahualpa; il continua d'aller vers Caxamalca avec son immense et magnifique cortège. Un brancard incrusté d'or et d'argent, et garni de pierres précieuses, lui servait de siège; autour, étaient des guirlandes de plumes: il était porté par les officiers les plus illustres de sa cour. Puis venaient les grands dignitaires de l'État portés de la même manière: des deux côtés il y avait des chanteurs et des danseurs; la marche était fermée par une armée de trente mille hommes.

Enfin il parvint au quartier où étaient les Espagnols. Telles de douces et innocentes colombes volent au nid d'un vautour cruel, qui les dévore des yeux avant de les avoir dans ses serres. Cependant l'Inca reconnut les préparatifs peu ras-

suzans des Espagnols, et comme ceux de sa suite en paraissaient inquiets, il leur dit : « Ne faites pas de chagrin à ces étrangers ; tâchez de nous les rendre propices par des présents : ce sont des envoyés de la Divinité. »

Dans ce même moment, l'aumônier espagnol, le père Vincent Valvède, s'approche de l'Inca, il tenait la croix d'une main et le bréviaire de l'autre ; il lui fit un grand et ridicule discours pour lui expliquer la création avec tous ses détails, la faute d'Adam et la méchanceté des hommes, les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Il parla ensuite de la sainteté et du pouvoir du pape, vicaire de Dieu sur la terre, et lui annonça que ce pape, appelé Alexandre VI, avait donné le Nouveau-Monde au roi d'Espagne. Alors il engagea l'Inca à se faire chrétien, à croire que le pape était infallible ; à regarder le roi d'Espagne comme son légitime suzerain, et à s'y soumettre de bon gré et aussitôt. Il lui promit, du reste, qu'à ces conditions il conserverait son État, et qu'il serait protégé contre ses ennemis ; que, dans le cas contraire, on lui déclarerait la guerre au nom du roi d'Espagne.

Atahualpa savait se posséder ; il écouta paisiblement ce drôle de discours, tout-à-fait inintelligible pour lui, d'autant plus qu'il était mal interprété par Philippino. Il en saisit assez pourtant

pour é
calme

« Q

» d'Es

» vasse

» do d

» nulle

» dont

» dieu

» avoi

» pren

» on v

» sire

» app

Lo

livre

L'i

le po

pron

» pa

retou

et é

» ve

» vo

» la

Q

abo

de

pour être surpris ; il resta froid , et répondit avec calme :

« Qu'il voulait bien être l'ami et l'allié du roi
 » d'Espagne, mais qu'il ne voulait point être son
 » vassal ; que le pape devait être un drôle d'homme,
 » de disposer ainsi de ce qui ne lui appartenait
 » nullement ; qu'il ne saurait renoncer à son dieu ,
 » dont l'immortalité était évidente, pour adorer le
 » dieu des chrétiens, qu'ils avouaient eux-mêmes
 » avoir été mis à mort sur une croix ; qu'il ne com-
 » prenait nullement toutes les autres choses dont
 » on venait de lui parler, mais que toutefois il dési-
 » rerait savoir comment le père lui-même les avait
 » apprises. »

Le père montra le bréviaire et dit : « Voilà le
 livre qui me les a enseignées. »

L'Inca prend le livre, le regarde de tous côtés,
 le porte à l'oreille, et ayant souri il le rejette en
 prononçant ces mots : « Votre livre ne me parle
 » pas. » Le prêtre barbare devient furieux, il se
 retourne vers les soldats et leur dit, à grands cris
 et étouffant de colère : « Chrétiens ! vengeance,
 » vengeance ! Vous l'avez entendu, on méprise
 » votre Dieu ! Allez, tuez ces chiens qui méprisent
 » la loi du Seigneur. »

Que pensez-vous, mes enfans, de ces paroles
 abominables d'un prêtre ? Rendons grâces à Dieu
 de ce que nous ne vivons plus dans ces temps où

la religion avait pour ministres de pareils monstres ! et grâces aux hommes humains qui, en ce siècle, plus qu'en tout autre, ont tourné toutes les ressources de leurs lumières et de leur entendement, pour détruire l'esprit de persécution et faire naître dans tous les cœurs l'esprit de tolérance !

Pizarre ayant entendu les paroles du prêtre, donna aux guerriers l'ordre de l'attaque ; ce n'était pas sans peine qu'il les avait retenus jusqu'alors ; il leur tardait de s'emparer d'une si riche proie. Aussitôt, et au bruit des fifres et des tambours, les Péruviens succombent aux décharges de l'artillerie et de la fusillade. La cavalerie s'élance en même temps, et Pizarre avec son infanterie se lance sur ceux qui entouraient le roi. Figurez-vous la surprise du malheureux Inca et de ses infortunés sujets. Ces attaques de la cavalerie qui tuait tout, et au même instant le ravage épouvantable des armes à feu, furent autant de choses imprévues qui firent prendre la fuite à tout le monde. Seulement les principaux de la nation firent au roi un rempart de leurs corps. Parmi ceux qui s'enfuirent, la plupart furent tués par les cavaliers ou écrasés par les chevaux.

Au milieu de ce carnage, Pizarre parvint jusqu'au brancard de l'Inca, saisit avec vivacité ce prince par le bras et l'entraîna avec lui dans son

quartier.
leurs jour
pour celui
salut dan
massacre.
clin du jo
quatre m
vaient be
lards cou
tés ; mai
de la pl
prompti
léger fr
l'Inca. T
cruel p
plus for
ne sont
MAD
horrib
M.
cette j
butine
penda
Ils s'i
Péru
digie
étouff
préc
ces

quartier. Les généreux sujets qui avaient exposé leurs jours pour le défendre étaient morts. On pourchassait avec rage tout qui cherchait leur salut dans la fuite. Un seul ne put échapper au massacre. Ces cruautés s'exercèrent jusqu'au déclin du jour; la nuit seule y mit un terme. Plus de quatre mille Péruviens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes, d'enfants et de vieillards couvraient la terre de leurs corps ensanglantés; mais aucun de leurs meurtriers ne fut atteint de la plus légère blessure; Pizarro seul, par la promptitude d'un de ses propres soldats, eut un léger froissement à la main lorsqu'il saisissait l'Inca. Tant que durèrent ces assassinats, le prêtre cruel poussait les Espagnols à la rage : « Frappez plus fort, leur disait-il, les coups que vous portez ne sont pas assez dangereux. »

MAD. HUNTER. — O le barbare ! le monstre horrible ! !

M. HUNTER. — Pour ajouter aux horreurs de cette journée sanglante, les Espagnols, après avoir butiné sur le théâtre de leurs crimes, se livrèrent pendant la nuit aux débauches les plus honteuses. Ils s'installèrent le lendemain dans le camp des Péruviens, où ils ramassèrent une quantité prodigieuse d'or et d'argent, des meubles et des étoffes de tout genre. La valeur de tant d'objets précieux surpassa de beaucoup l'espoir avide de ces brigands.

Mais aujourd'hui je ne vous parlerai pas davantage des atrocités que commirent ces abominables vainqueurs, mon récit ne vous en a déjà que trop dévoilé.

ENTRETIEN X.

Ayant remarqué sur le visage de ses jeunes auditeurs une émotion pénible au récit du massacre horrible que les Espagnols avaient faits dans le camp des infortunés Péruviens, M. Hunter ne savait pas s'il devait reprendre le fil de son histoire, lorsque l'un d'eux (Frédéric) s'écria : l'horreur me saisit encore, papa, au souvenir des cruautés dont tu nous entretiens hier. En vérité, mon sommeil en était agité cette nuit ; les Espagnols m'apparaissaient, affamés d'or et de victimes, et foulant aux pieds les corps palpitans des Péruviens.

FERDINAND. — Si je voyais qu'il eut résulté quelque profit des crimes de ces misérables, du moins je me consolerais un peu.

M. HUNTER. — Ce massacre immense nous a ouvert les trésors du Pérou, avantage qui, peut-être, a été plus dangereux qu'utile aux Européens ; mais, les Espagnols, en s'avancant dans ce pays, ont doté l'Ancien-Monde de deux produits naturels très importans qu'il ne connaissait pas, les

pom
pour
cieur
mise
avec

sacre

Hi

arriv

M.

Virg

fertil

se pl

Euro

pays

Et

vable

fièvre

lui on

vrai

conse

Ce

M.

que l

créé

il ne

rapp

devie

en F

pommes de terre et le quinquina. A Dieu ne plaise pourtant que je regarde ces deux produits précieux comme une compensation des atrocités commises et du sang versé. On pouvait se les procurer avec une quantité d'autres sans répandre le massacre dans la malheureuse patrie des Péruviens.

HENRI. — Les pommes de terre nous sont donc arrivées du Pérou ?

M. HUNTER. — Elles nous sont parvenues de la Virginie; mais le Pérou, et principalement les fertiles contrées de Quito, sont les terrains où elles se plaisent le mieux. C'est de ces endroits que les Européens en ont fait le transport dans les autres pays de l'Amérique et de là chez nous.

Et de combien de guérisons ne sont pas redevables au quinquina des malades atteints de la fièvre; combien de corps faibles et languissans ne lui ont-ils pas dû leur nouvelle vigueur. Il est donc vrai que même les crimes ont quelquefois des conséquences favorables à l'humanité !

CHARLOTTE. — Le quinquina, comment croit-il ?

M. HUNTER. — C'est l'écorce d'un certain arbre que le Pérou seul possède, et que Dieu paraît avoir créé pour qu'il nous serve de remède bienfaisant; il ne produit que du feuillage et des fleurs qui se rapportent un peu à nos jacinthes, mais il nous devient précieux par son écorce. Autrefois il valait en France trois cents francs la livre...

CONRAD. — Ah ! si je possédais une forêt qui en fût pleine !

M. HUNTER. — Quel avantage en retirerais-tu ?

CONRAD. — La guérison de tout le monde, sans intérêt.

M. HUNTER. — Voilà un excellent cœur ; mais reprenons notre histoire.

Le malheureux Atahualpa était tombé entre les mains de Pizarre. L'étonnement fut sans doute le premier sentiment qui dut l'occuper en se voyant la victime d'une trahison aussi noire, mais ensuite il dut éprouver une douleur bien vive de voir sa puissance subitement détruite. Mais toute inquiétude ne l'empêcha pas d'approfondir leur caractère et de chercher comment il pourrait adoucir la férocité de ces malfaiteurs. Il ne tarda pas à comprendre que l'or était le premier mobile de leur âme, et cette remarque lui servit à méditer le plan de sa délivrance.

La chambre qui le retenait captif avait vingt-deux pieds de longueur sur une largeur de seize. Il offrit en échange de sa liberté de la remplir de vases d'or jusqu'à la hauteur que, debout, sa main pourrait atteindre. Les Espagnols cupides furent ravis de la proposition. Pizarre marqua sur le mur la hauteur convenue, et l'Inca dépêcha des messagers à Cusco, Quito et autres contrées, avec l'ordre de recueillir cette rançon. De tous côtés

l'or fut
curer l
aux cré
pulsar d
procédé
duire p

L'or
l'insati
pour ce
d'où on
lieues
presque
zarre d
vaincra
de teni
tèmeign
dans l'i
douter,
votre p
otage
vous fe
tenter,
Varco.
que ses
d'égard

A d
furent r
tahualp

l'or fut apporté en quantité, et l'espoir de se procurer bientôt la liberté de leur prince, défendit aux crédules Péruviens de prendre le soin d'expulser ces déhontés spoliateurs, qui, malgré leurs procédés infâmes, ne rougissaient pas de se produire par petites troupes dans la contrée.

L'or pourtant n'arrivait pas assez vite satisfaire l'insatiable avidité des Espagnols. L'Inca alléguait pour ce retard la distance considérable des lieux d'où on devait l'apporter; que Cusco était à cent lieues de Caxamalca, et présentait des chemins presque impraticables. Il fit la proposition à Pizarre d'y expédier deux Espagnols, qui se convaincront par eux-mêmes qu'il était dans le cas de tenir sa promesse. Comme il remarqua qu'on témoignait quelque crainte de pénétrer trop avant dans l'intérieur de la contrée, « Qu'avez-vous à redouter, leur dit-il en souriant, ne suis-je pas en votre pouvoir avec ma femme et mes enfans? cet otage n'est-il pas pour vous une sûreté qu'on ne vous fera aucune offense? » Sotto se proposa pour tenter ce voyage avec un seul Espagnol, appelé Varco, et l'Inca leur offrit une de ses litières pour que ses sujets eussent pour eux plus de soins et d'égards.

A douze lieues à peu près de Caxamalca, ils firent rencontre d'un petit corps de troupes d'Atahualpa, qui amenait Huascar, son frère et son

captif. Ce dernier ayant appris quels étaient les personnages qui étaient dans la litière, témoigna le désir de leur adresser la parole, et on lui en laissa le loisir. Il leur fit le tableau des injustes persécutions de son frère, et réclama leur protection pour la défense de ses droits ; et sur le détail qu'on lui fit de la rançon que son frère s'était engagé de fournir, il promit aux Espagnols trois fois plus de vases d'or s'ils lui accordaient leur appui, et s'engagea à remplir entièrement de trésors la chambre où Atahualpa n'avait promis d'atteindre qu'une certaine hauteur. « Ce dernier, dit-il, pour remplir son engagement, sera contraint de dénuer les temples de Cusco ; moi j'ai à ma disposition toutes les pierres précieuses et les richesses de mon père. » On assure en effet qu'il avait caché en terre d'immenses trésors, et fait assassiner ceux à qui il avait confié ce soin, pour que ce secret ne parvint jamais aux oreilles d'Atahualpa.

Les deux Espagnols craignirent pourtant de ne pas exécuter les ordres de Pizarre, et poursuivirent leur marche. Mais les soldats qui conduisaient Huascar, ayant donné à son frère des nouvelles de ce qui s'était passé, celui-ci redouta qu'une aussi magnifique proposition ne séduisît le chef espagnol avant sa délivrance ; aussi pour ne pas perdre à la fois et sa puissance et sa liberté, il donna l'ordre secret de tuer Huascar. L'histoire

rapport
sermo
l'assa
jours
Sott
terres.
les pre
et de r
n'étaie
touché
difficil
en voy
et le t
la soif
portér
pour
Les P
propo
pas u
donne
tation
eux-
corai
teurs
quo l
regar
bles
So

rapporte qu'en expirant, la victime dit d'un ton ferme : « Mon règne a été court, mais celui de l'assassin qui, quoique mon sujet, sacrifie mes jours à ses caprices, n'aura pas plus de durée. »

Sotto et Varco cependant s'avançaient dans les terres. Partout ils étaient reçus des Péruviens avec les preuves les plus touchantes de bienveillance et de respect ; les dieux et les souverains du pays n'étaient pas entourés de plus d'hommages. Ils touchèrent enfin au terme de leur route. Il serait difficile d'exprimer la surprise qu'ils éprouvèrent en voyant l'or et l'argent dont la maison de l'Inca et le temple du Soleil étaient remplis. A cet aspect, la soif de l'or embrasa tellement leur cœur, qu'ils portèrent leurs sacrilèges desirs jusqu'à insister pour qu'on dépouillât l'asile sacré de la divinité. Les Péruviens eurent horreur de cette exécrable proposition, et leur firent entendre qu'il n'était pas utile de commettre un crime semblable pour donner la rançon convenue ; mais leurs représentations furent inutiles : les Espagnols dépouillèrent eux-mêmes les temples des lames d'or qui les décoraient, et l'effroi que cette poignée de malfaiteurs avait inspiré à cette nation était si grand, que les Péruviens, plongés dans la consternation, regardèrent avec terreur, et en silence, ces horribles spoliations.

Sur ces entrefaites, le quartier-général reçut la

nouvelle qu'Almagro revenait avec de puissans secours, et qu'il avait été mouiller à Saint-Michel. Dans la crainte que les nouveaux débarqués n'exigeassent une portion égale des trésors qu'on avait ramassés, on résolut de les répartir sans délai, quoiqu'on n'eût pas encore reçu la rançon totale de l'or dont l'Inca s'était rendu débiteur. Ainsi, après avoir soustrait du partage quelques uns des vases travaillés avec plus de richesse pour en faire un présent à l'empereur, tout le reste fut fondu en lingots, afin que la répartition fût plus exacte : la prière fut le prélude de cette opération.

Selon l'usage, on réserva un cinquième du butin pour les droits de l'empereur. Almagro eut cent mille piastres ; Pizarre, ses frères et les autres officiers, reçurent une valeur proportionnée à leur grade : ce qui restait procura huit mille piastres (une piastre vaut cinq francs de notre monnaie) à chaque cavalier, et quatre mille à chaque fantassin ; ces sommes montèrent plus haut, si l'on en croit quelques historiens.

Almagro, avec sa troupe, était arrivé à Caxamalca. Quoique la portion de butin qu'on avait réservée pour lui et ses gens fût splendide en elle-même, lui et ses compagnons ne purent s'empêcher de témoigner un mécontentement jaloux en voyant Pizarre garder, pour lui et les siens, le lot le plus considérable de ce prodigieux butin, et

réduir
rés. C
qui au
si Piza
n'eût

Ata
n'étai
Espag
les be
tenai
pensé
cruel
muru
sacre
rend
plus
iatio

F
lui t
con
trie
aux
fais
suls
une
l'h
e T
tio

réduire, avec si peu d'égards, celui de ses confédérés. Cet injuste partage excita de vives querelles, qui auraient pu conduire à des résultats fâcheux, si Pizarre, par des dons et de belles promesses, n'eût adouci un peu la colère motivée d'Almagro.

Atahualpa avait fourni sa rançon, et pourtant il n'était pas encore question de sa délivrance. Les Espagnols, aussi stupides qu'inhumains, regardant les bons Américains comme une classe d'êtres qui tenait le milieu entre l'homme et les animaux, pensèrent qu'ils pouvaient être injustes et même cruels envers ceux qu'ils méprisaient tant, sans faire murmurer leur conscience et manquer aux devoirs sacrés de l'humanité; de sorte que, bien loin d'être rendu à la liberté, le pauvre Inca était abreuvé de plus de dégoûts, et supportait mille autres humiliations.

Ferdinand Pizarre, qui seul gardait encore pour lui un sentiment de pitié, et lui donnait quelques consolations, fut élu pour ramener dans leur patrie ceux qui en témoignèrent le désir, et apporter aux pieds de l'empereur sa part du butin en lui faisant un détail exact de l'entreprise, de ses résultats et de la situation des choses. C'est avec une bien vive inquiétude que l'Inca vit partir l'homme généreux qui était son seul protecteur. « Tu me quittes, capitaine, s'écria-t-il avec émotion; désormais plus d'espoir pour moi; le borgne

et le ventre gros mettront sans doute fin à mes jours après ton départ. Ce borgne, c'était Almagro, le gros ventre Alphonse de Requelme; il est croyable que ces deux hommes étaient ceux qui l'avaient le plus maltraité.

ENTRETIEN XI.

Le jour suivant les jeunes auditeurs étaient fort en peine sur le sort qu'on réservait au malheureux Atahualpa; ils furent vivement émus à la tristesse qui altérait le visage de M. Hunter. Chacun fit silence, et le narrateur reprit ainsi le fil de son histoire :

Plusieurs motifs rendaient pesante aux Espagnols la captivité de l'Inca. Almagro et ses compagnons redoutaient que tant que vivrait Pizarro et son parti, ils ne détournassent pour eux seuls les richesses qu'ils accaparaient toujours sous le vain titre de rançon. Pizarro, de son côté, croyait avoir essayé de lui une injure directe. Voici comment :

Aucune des facultés intellectuelles des Européens ne captivait autant Atahualpa que la lecture et l'écriture. Il admira l'adroit moyen avec lequel on pouvait rendre ses pensées ostensibles aux yeux des autres; il doutait si ces deux connaissances

étaient un don de nature chez les Espagnols, ou si elles n'étaient que le résultat d'un enseignement pratique. Pour en être certain il pria une des sentinelles qui le gardaient de tracer sur l'ongle de son pouce le nom de la divinité qu'il adorait; il obtint ce qu'il désirait; dès lors il présentait son pouce à tous ceux qui paraissaient devant lui, leur demandant le sens de ce mot; et il était surpris de voir tout le monde le prononcer. Pizarre le visita à son tour, et le prisonnier lui adressa la même demande qu'aux autres; mais le barbare conquérant, qui, dans son jeune âge, n'avait été que gardien des pourceaux, ne connaissait ni la lecture ni l'écriture; il fut donc obligé d'en faire l'aveu. Dès ce moment l'Inca n'eut aucune estime pour lui, et le regarda comme un homme sans principes, pensant d'après cette épreuve que la lecture s'enseignait, et que tout Européen étranger à cette science avait une naissance obscure. Pizarre ne put endurer cette humiliation d'un Américain, ou plutôt, comme il le pensait, d'un être placé entre l'homme et la brute; il chercha l'occasion de laver cet affront dans le sang du captif; il ne la trouva que trop vite.

L'intrepide Philippino, aussi bas que présomptueux, avait résolu dans son ambition de devenir l'époux d'une des femmes de l'Inca, fille du Soleil; mais certain que la mort seule du prince pouvait

lui promettre le succès de son entreprise, il médita même le moyen d'abréger les jours de cet infortuné. Le perfide prétendit être certain qu'Atahualpa complétait secrètement le carnage des Espagnols, et que, postés sur divers points, beaucoup de Péruviens étaient sous les armes pour exécuter ce criminel projet.

Un grief aussi important demandait les plus rigoureuses recherches ; mais un délit apparent, un rien, suffisait aux cruels qui avaient juré la mort de l'Inca. On eut l'air de fournir à l'accusé des moyens de défense, et on lui permit de combattre l'accusation qu'on portait contre lui devant un tribunal factice qu'on avait érigé ; mais tout ce qu'il pouvait dire pour faire briller son innocence était détruit par les noires imputations de son accusateur. Cette espèce de procédure ne fut donc qu'un vain appareil de justice, qui, dans la suite, pouvait au besoin donner de la validité à cette cruelle sentence qu'on allait prononcer. A la louange de l'humanité, j'ai la consolation de pouvoir dire que parmi les gens de Pisarro, plusieurs se récrièrent énergiquement contre l'horrible assassinat qu'on méditait ; mais ils firent de vains efforts pour sauver du supplice le prince infortuné. Ces hommes justes étaient peu nombreux ; la majorité l'emporta, et l'arrêt de mort fut prononcé contre l'Inca.

Le
cette
torren
tiens
que D
dans
trahis
d'une
laient
foi à
faites
auqu
de ce
Il
rempe
crue
acco
voqu
nègre
d'en
et é
T
M
rall
en
ju
cr
il

Le cruel Pizarre vint lui-même lui annoncer cette affreuse décision. Le condamné versa un torrent de larmes, puis employa mille supplications en tombant aux pieds du meurtrier. Il invoqua Dieu comme témoin de son innocence, et dans les plaintes les plus touchantes, accusa de trahison les hommes à barbe qui, possesseurs d'une rançon qui lui avait été si onéreuse, voulaient encore l'assassiner. « Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, disait-il à Pizarre en finissant, faites-moi conduire en Espagne devant l'empereur, auquel je promets de porter une grande quantité de cet or dont vous faites tous tant de cas. »

Il achevait à peine ces mots que ses yeux se remplirent de nouvelles larmes, et le traître, le cruel Pizarre, lui répondit avec un sang-froid inaccessible à la pitié, qu'il n'était pas maître de révoquer cet arrêt. Soudain il ordonna à quelques nègres, qu'il avait choisis pour ses bourreaux, d'emmener le condamné; ces derniers obéirent, et étranglèrent l'infortuné Atahualpa.

Tous les enfans. — L'exécrable Pizarre !!

MAD. HUNTER. — Il doit, sans doute, nous paraître odieux. Mais ne remarquez-vous pas, mes enfans, dans la mort de ce prince l'effet de la justice divine? Atahualpa avait été injuste et cruel envers son frère et toute la famille des Incas; il subit aujourd'hui le même sort que ses victimes.

THÉODORE. — Il méritait bien ce châtiement.

MAR. HUNTER. — Voilà comment la Providence se sert du crime pour punir le crime.

JOHN. — C'est la vérité; mais Pizarro n'en est pas moins criminel. Avait-il le droit de juger Atahualpa?

MAR. HUNTER. — Non, sans doute; et si je vous ai dépeint l'Inca comme un homme coupable, ce n'était pas pour diminuer les torts de son assassin; mon seul but était de vous faire comprendre que bien souvent la vertu et le crime reçoivent leur prix, même sur cette terre.

M. HUNTER. — Dans le cours de cette histoire, je vous en offrirai plus d'un exemple; car la mort d'Atahualpa ne doit pas rester sans vengeance, et je puis d'avance vous apprendre que tous les meurtriers de ce prince n'eurent pas une meilleure fin.

ENTRETIEN XII.

Avant de vous raconter d'autres événemens, il est une circonstance dans la mort de l'Inca qui mérite de nous fixer un instant. Vous y verrez comment la barbarie même emprunte souvent la voix d'un âcle religieux. Valvèda, le prêtre abo-

minable dont la voix inhumaine prononça l'arrêt d'Atahualpa et le massacre de tant de Péruviens qui n'étaient coupables d'aucun crime, non seulement signa de sang-froid l'assassinat de ce prince infortuné, mais eut encore l'audace de le conduire jusqu'au lieu du supplice pour lui donner des consolations et le faire mourir en chrétien. Il devait être brûlé, vif d'après la sentence prononcée contre lui; mais le prêtre hypocrite lui fit la promesse d'alléger ses tourmens s'il voulait se convertir au christianisme. L'infortunée victime, presque aux portes de la mort, écouta d'une oreille docile tout ce que lui disait l'infâme Valverde. On le baptisa; et bientôt après il fut étranglé.

Atahualpa avait deux frères et plusieurs enfans. Pizarro prit le parti de donner la charge d'Inca à l'un des fils de ce malheureux souverain, non comme une justice, mais pour que son nom lui servit à mieux opprimer les pauvres Péruviens. Un général indigène, appelé Ruminahui avait sous sa garde, à Quito, les frères et les sœurs de cet enfant. En expirant, Atahualpa lui avait fait dire par un de ses premiers officiers de ne pas les abandonner. Quelques Péruviens, sujets affidés du monarque, lui firent aussi parvenir sa froide dépouille pour qu'on lui rendît les derniers devoirs avec tout l'éclat qui était dû à son rang.

Mais Atahualpa avait mis en vain sa confiance dans le général : l'ingrat Ruminagui soula sur pieds ses dernières prières ; les enfans dont il avait la tutelle furent étranglés par ses ordres , et après les obseques , qui n'avaient en lieu que pour la forme , il fit massacrer tous les officiers restés fidèles au monarque , qui avaient voulu assister à la cérémonie pour rendre public leur vive douleur.

Sur ces entrefaites , un des frères de Huascar , qui se trouvait à Quito , fut proclamé Inca. Il se nommait Pauli ; mais celui qui l'avait fait élever à cette haute dignité n'avait pas moins que le traître Ruminagui la perfide ambition d'occuper le trône. Il s'appelait Quisquiz. D'autres intrigans surgirent dans les autres provinces dans l'intention de régner aussi , et la révolte anarchique répandit bientôt partout la plus grande confusion.

Ces troubles intérieurs flattaient l'ambitieux Pizarre , ils lui fournissaient des élémens de succès pour subjuguer cet empire. Afin d'utiliser le moindre avantage que ces désordres pouvaient lui offrir , il prit le dessein de se précipiter avec son armée sur la capitale Cusco. Dans ces vues , il se mit en marche. Le jeune prince dont il se faisait accompagner pour faire ignorer son projet mourut en route , mais cet événement ne diminua pas la confiance de Pizarre. Les dangers qu'il avait à courir

n'étaient
désordre
lui arriv
étaient s
victoires
l'armée
troupes
combien
mériqu
luttant
à la fat
que co
viens ;
tués o
rencon

Les
furent
pes e
des li
daient
con o
nombr
rendr
qu'il
les u
mém
posé
de b

n'étaient pas en effet bien redoutables ; tant de désordres troublaient le Pérou, et les secours qui lui arrivaient de Panama et des autres colonies étaient si nombreux, que tout semblait rendre sa victoire certaine. Il est vrai que pour lutter contre l'armée espagnole, Quisquiz avait recruté des troupes considérables ; mais nous avons déjà vu combien était impuissante une grande armée d'Amérique, étrangère aux manœuvres de guerre, en luttant contre un petit nombre d'Européens faits à la fatigue et habitués à se battre. L'issue de chaque combat était toujours le massacre des Péruviens ; quelques Espagnols par hasard se trouvaient tués ou blessés. Pizarre arriva donc à Cusco sans rencontrer beaucoup d'obstacles.

Les richesses qu'on ramassa dans cette capitale furent très considérables. Avant l'arrivée des troupes européennes, les habitans avaient mis dans des lieux sûrs une grande partie de ce qu'ils possédaient ; pourtant la valeur du butin excéda la rançon qu'avait fourni Atahualpa. Des trésors aussi nombreux et si facilement obtenus finirent par rendre les Espagnols indifférens pour un métal qu'ils avaient tant chéri : des simples soldats jouaient les uns les autres une quantité d'or que les rois même se seraient fait un cas de conscience d'exposer. Une paire de culottes d'étoffe, et une paire de bottes valaient chacune trente piastres ; on payait

un cheval cinq ou six cents ducats. A une époque bien postérieure à celle dont je parle, ces objets avaient encore cette même valeur.

Le contentement que Pizarro éprouva de cette heureuse expédition, fut altéré par la douleur qu'il ressentit de voir dans une petite attaque quelques uns de ses gens tomber en vie au pouvoir des Péruviens. Ils comparurent devant Titu-Autaché, frère d'Atahualpa, qui devait prononcer leur sentence; quelques uns furent reconnus pour avoir pris part au meurtre de l'Inca; quelques autres pour s'être récriés contre l'injustice de l'arrêt. Titu-Autaché, homme d'une intégrité à toute épreuve, rendit ceux-ci libres et comblés de présens, mais les autres furent étranglés par ses ordres au même poteau où ils avaient sacrifié son père.

Sur ces entrefaites, il survint parmi les Espagnols un événement bien capable de soulever tout cet empire déjà livré au plus affreux désordre.

Benalcazar, par l'ordre de Pizarro, était resté à Saint-Michel avec un peu de troupes; ayant appris les trésors nombreux qu'on avait recueillis de la conquête de Cusco, il fut offensé de se voir exilé loin des combats glorieux, loin de ses compagnons chargés d'or et couverts de palmes victorieuses. Pour échapper à ce genre de vie oisive, il marcha contre Quito, capitale des contrées immenses qui

portent
l'ai dé
solu d
lui at
expédi
Miche
armée
étaient
rapide
ici de
mergé
jours.
des so
et qu
laurie
quiere
nagon
fleur
Quito
qui
espér
tante
avaie
être
et les
les se
expé
du Q

portent ce nom, ou Ruminagui, comme je vous l'ai déjà dit, s'était emparé du pouvoir. Il avait résolu de l'attaquer; un renfort qui heureusement lui arriva, le rendit capable d'entreprendre son expédition. Il laissa donc quelques troupes à Saint-Michel, et se mit en marche avec le reste de son armée. Il avait un long trajet à faire, et les routes étaient presque impraticables; d'un côté c'était de rapides courans d'eau, de l'autre des bois épais; ici des montagnes escarpées, là des vallons submergés qu'on ne pouvait traverser sans exposer ses jours. Mais tant de difficultés ne purent abattre des soldats qui avaient triomphé de tant de peines, et qu'enflammaient le noble orgueil de cueillir des lauriers. Ils surmontèrent tous les obstacles, vainquirent et mirent plus d'une fois en déroute Ruminagui qui était venu pour les repousser avec la fleur de son armée; et entrèrent triomphans dans Quito, où ils avaient l'espoir de s'emparer de ce qui restait des richesses d'Atahualpa. Mais leurs espérances ne furent point réalisées, car les habitans, pour déjouer les desirs cupides des assiégeans, avaient pris soin de cacher tout ce qui pouvait être de quelque prix; les périls d'une route pénible et les fatigues les plus insurmontables furent donc le seul fruit que les Espagnols recueillirent de cette expédition.

On vit alors paraître un personnage dont nous

avons déjà eu occasion de parler : c'était Alvarado, officier de Cortès, qui, pour prix de ses nobles services, avait été nommé gouverneur de la province de Guatimala, située sur la mer du Sud, au dessous de Tabasco. La nouvelle de l'entrée victorieuse de Pizarro dans le Pérou avait frappé son oreille ; il prit le parti de s'y rendre pour partager les périls et les succès de ses frères d'armes. Il s'était fait un si grand nom, que, dominés par le désir d'entasser des trésors, cinq cents hommes s'embarquèrent avec lui. Deux cents parmi ces recrues possédaient chacun l'argent nécessaire pour s'acheter un cheval. Ces animaux étaient alors très chers, et un pareil achat ne pouvait être fait que par des personnes aisées.

Alvarado jeta l'ancre à Porto-Viejo, située un peu vers le sud en sortant de la ligne. Il partit ensuite de là pour pénétrer dans l'intérieur des terres et s'avancer vers Quito. Les chemins qui s'offrirent sur son passage sont regardés encore aujourd'hui comme les plus mauvais de l'Amérique. Tous les dangers auxquels Pizarro avait été exposé partiellement sur diverses routes s'y trouvaient réunis à la fois, et lorsqu'on trouve la relation de tous ces détails, on peut à peine comprendre comment des hommes ont pu triompher de tant d'obstacles. Ils tuèrent leurs chevaux pour satisfaire au besoin cruel de la faim, et dans une

priva
lante
quel
mort
cont
leur
une
des
brûl
ratio
tout
fut v
d'au
Quic
caza
Je
fut r

M
ques
fut v
arme
tenti
nem

privation totale d'eau, ils calmaient leur soif brûlante avec la rosée qui chargeait les feuilles de quelques plantes. Soixante succombèrent au froid mortel qui régnait sur les montagnes qu'ils étaient contraints de gravir. Les terrains moins hauts leur réservaient d'aussi terribles épreuves. C'était une poussière de feu que le vent poussait vers eux des volcans contigus de Quito. Ces tourbillons brûlans les investissaient tellement, que la respiration en était souvent interceptée. Mais rien de tout cela ne put arrêter l'infatigable Alvarado. Il fut vainqueur de tous les obstacles, et arriva après d'aussi cruelles épreuves presque à la ville de Quito, dont s'était déjà rendu maître Benalcazar.

Je vous raconterai demain de quelle manière il fut reçu au milieu de ses compagnons.

ENTRETIEN XIII.

M. HUNTER. — Benalcazar, que depuis quelques jours Almagro avait joint avec ses soldats, fut vivement inquiété en apprenant l'arrivée d'une armée européenne. On ne connaissait pas les intentions d'Alvarado : venait-il en allié ou en ennemi ?

On résolut, dans cet embarras, de s'avancer vers lui, et sept cavaliers furent à la découverte. Le hasard les poussa au milieu des troupes d'Alvarado, où on les fit prisonniers. Ils furent présentés au commandant, qui, après quelques légères questions sur le nombre et la situation de leurs troupes, eut pour eux beaucoup d'égards, et les rendit libres sans leur donner aucune commission auprès de Benalcazar. Mais les soupçons de ce dernier et d'Almagro redoublèrent, et on commença les préparatifs d'une lutte vigoureuse.

L'exécrable Philippino, dont le vil intérêt ouvrait toujours le cœur aux lâches détours, ourdit à ce sujet une horrible perfidie. Il s'avança dans le camp d'Alvarado, et lui fit l'offre de lui livrer Almagro et tout le pays. Alvarado, usant d'une noblesse généreuse, refusa cette vile proposition : une fois du moins, le crime et la trahison ne profitaient pas à ce malfaiteur.

Les deux armées continuaient cependant leur route. Quand elles se virent en présence, elles s'arrêtèrent comme pour attendre l'une de l'autre, ou une attaque ou une embuscade, conciliatrice ; mais aucun des deux partis n'était prêt à commencer ; et tout porte à croire que le combat se serait engagé sans l'intervention d'un homme prudent qui n'était pas militaire. Il conseilla aux deux armées de mettre bas les armes vingt-quatre

heures
dans le
promis
dédou
cette a
mit, de
de ne
tenter
de Phi
nouve
Par
ruvier
frère
avait
à ses
ces pr
Cuspe
titre
naïen
de se
les au
gard
rou :
confi
bien
ils av
ne le
redo

honnes pour conclure une paix : une convention dans les règles fut faite alors. On fit à Alvarado la promesse de lui donner cent mille piastres pour le dédommager de tous les frais qu'avait nécessités cette expédition ; moyennant cette somme, il promit, de son côté, de reprendre son gouvernement et de ne plus s'occuper des entreprises qu'on y pourrait tenter sur le Pérou. Il implora et obtint la grâce de Philippino, dont la vie fut encore un tissu de nouveaux crimes.

Parlons un peu maintenant des infortunés Péruviens. Depuis leur réglemeut, Titu-Autaché, le frère d'Atahualpa, dont je vous entretenais hier, avait droit au trône ; mais la mort vint mettre fin à ses jours, et son frère, appelé Manco, hérita de ses prétentions. Ce dernier résolut d'aller droit à Cusco, pour avoir un entretien avec Apu, c'est le titre que, dans leur langage, les Péruviens donnaient au chef espagnol. Ses amis lui conseillèrent de se désister de ce projet, de se défendre plutôt les armes à la main, et de forcer Pizarre à le regarder comme seul et légitime souverain du Pérou : on ne pouvait, disaient-ils, honorer d'aucune confiance ces perfides Européens, qui pourraient bien, un jour, le traiter avec toute la cruauté dont ils avaient usé envers son frère Atahualpa : Manco ne les écouta pas. Né généreux, il disait ne devoir redouter aucun danger de ceux vers qui il ne s'a-

avançait que pour négocier la paix; il pénétra donc dans Cusco. Dans cette circonstance, Pizarro eut la noblesse de ne pas abuser de la confiance que Manco semblait avoir en lui : il fit à l'Inca un accueil plein d'égards, et le ceignit du bandeau rouge, insigne qui distinguait les rois.

Cependant Alvarado, désirant voir Pizarro avant de partir pour le Mexique, se dirigeait vers Quito avec Benalcazar et Almagro, qui l'accompagnaient. Quisquiz les inquiétait, et ils furent obligés de livrer plusieurs combats, dans lesquels ils eurent quatorze tués et cinquante blessés; mais enfin, lorsqu'ils furent près de la ville où Quisquiz s'était retiré, celui-ci ne sut plus quel parti prendre. Quelques officiers lui conseillaient de demander la paix; mais il déclara qu'il tuerait le premier qui lui ferait une seconde fois cette proposition, tant était grande sa haine contre les tyrans de sa patrie; d'autres étaient d'avis de tenter une bataille décisive; mais ayant repoussé cette proposition, un officier, outré d'indignation, le perça de sa lance. A l'instant les soldats péruviens se séparèrent : les Espagnols prirent possession de la ville sans difficulté.

A la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado, et d'après l'accord qui avait été fait avec lui, Pizarro pensa qu'il y aurait du danger à ce qu'un rival aussi redoutable eût connaissance du riche butin qu'il avait trouvé à Cusco. Il se décida à aller au devant

de lui, et
venir à
mille po
time et
tres, en
lui avai
magnifi
varado
des hon
son gou
Pizarro
pour ex
partir
traiter
qui s'é
laissés
manité
l'aban
Pizarro
qui fu
son go
bord
de Lin
ble et
posa
nomm
Th
M.

de lui, et l'engagea à remplir sa promesse, de revenir à Guatimala. Pour flatter sa vanité, il lui fit mille politesses et le combla de témoignages d'estime et d'égards; il joignit même cent mille piastres, en gratification, aux cent mille piastres qu'il lui avait promises, et il y ajouta même des vases magnifiques et beaucoup de belles pierreries. Alvarado laissa dans le pays la plus grande quantité des hommes qu'il avait amenés, et repartit pour son gouvernement.

Pizarre, étant obligé de se porter vers les côtes pour exécuter un projet dont je vais parler, fit partir Almagro pour Cusco, lui recommandant de traiter avec douceur l'Inca et tous les Péruviens qui s'étaient rendus volontairement et qu'il avait laissés sous la surveillance de ses frères. Cette humanité et cette sage politique n'auraient jamais dû l'abandonner.

Pizarre avait formé le projet de fonder une ville qui fût le centre de ses conquêtes et la capitale de son gouvernement. A cet effet, il choisit, sur le bord d'un fleuve appelé Kimac, et qui prit le nom de Lima, et peu loin de la mer, une vallée agréable et fertile, à treize degrés de latitude sud. Il en posa la première pierre le jour des Rois, d'où il nomma cette ville Los-Reyes.

THÉODORE. — Porte-t-elle encore ce nom ?

M. HUNTER. — Oui, mais ce n'est que dans les

tribunaux d'Espagne; partout ailleurs, on la nomme Lima, ainsi que vous le savez, car nous avons, dans quelques occasions, parlé des tremblemens de terre qu'elle a éprouvés souvent.

Le faste, le luxe et la volupté ne furent portés aussi haut dans aucune autre ville du monde; car la femme d'un négociant met jusqu'à cent vingt mille francs de pierreries et de dentelles dans sa parure.

Cette nouvelle ville parut sortir de terre; tant les travaux furent poussés avec rapidité. Pizarre y fit bâtir un palais superbe, et ses officiers, à son exemple, des maisons suivant leur fortune.

Cependant Ferdinand Pizarre, porteur de l'immense quantité d'or et d'argent qui revenait à l'empereur, arriva en Espagne. L'empereur et la nation furent dans l'enthousiasme à la vue de ces immenses richesses. Ferdinand fut comblé de caresses et de preuves de considération par la cour et la ville. Il fut nommé chevalier de Saint-Jacques, honneur qui était brigué par les plus anciennes familles d'Espagne. Son frère François et Almagro furent nommés marquis, et Pizarre fut confirmé dans sa qualité de gouverneur du Pérou, dont le gouvernement fut étendu soixante-dix lieues de côtes vers le sud, et on donna à ces vastes contrées le nom de Nouvelle-Castille. Almagro fut nommé vice-gouverneur, comme Pizarre

le lui avait promis, avec plus de deux cents lieues marines vers le sud, comme gouvernement indépendant, depuis les limites de celui de Pizarre.

HENRI. — Ne donnait-on pas à Almagro le gouvernement d'un pays encore inconnu aux Espagnols ?

M. HUNTER. — C'est vrai, mais on pensait qu'ils s'en rendraient maîtres.

JOHN. — C'est le Chili.

M. HUNTER. — Précisément, et qui fut appelé la Nouvelle-Toledo dans la patente que délivra l'empereur.

Tout cela fut connu au Pérou avant le retour de Ferdinand. Qu'en résulta-t-il ? ce qui arrive presque toujours aux hommes, de devenir insolens et de prendre une trop haute opinion de soi-même. Nous en verrons un exemple demain dans les deux chefs de l'armée espagnole.

ENTRETIEN XIV.

JOHN. — Pizarre et Almagro se querellèrent entre eux sur le partage des fruits de leurs crimes et de leur cruauté.

M. HUNTER. — En effet, mes enfans, Almagro eut à peine connaissance qu'on venait de lui don-

ner un gouvernement indépendant, qu'il soutint que la ville de Cusco, résidence des Incas, était dans le pays qu'il devait conquérir du côté du sud, et qu'en conséquence Pizarre devait lui céder cette ville. Mais celui-ci, que les faveurs dont il venait d'être comblé rendaient encore plus avide de domination, se refusa fortement à sa demande. La querelle s'anima, et les Espagnols prenant parti les uns pour Pizarre et les autres pour Almagro, les Péruviens étaient sur le point de voir la guerre civile allumée entre leurs oppresseurs.

Ces deux chefs désiraient cependant secrètement parvenir à un accommodement, tant ils avaient une haute opinion l'un de l'autre. Pizarre fit des propositions de paix, et Almagro, naturellement franc, ne fut pas éloigné de les écouter. On convint donc qu'Almagro commencerait à tenter de s'emparer du Chili, et que si ce pays n'était pas aussi grand qu'on le croyait, et que le rapport n'en fût pas assez considérable, Pizarre lui céderait alors une partie du Pérou.

Quoique Almagro fut, par l'expérience qu'il en avait faite, combien il pouvait peu compter sur les promesses de son associé, il consentit à cet arrangement, qui fut scellé avec les mêmes cérémonies religieuses que le premier serment de leur confédération, et Almagro se prépara de suite pour son expédition contre le Chili.

Il re
trepris
ses dra
quinze
On
l'une,
frayée
ligno
Pérou
qu'au
à caus
monta
on y é
monta
viens,
quoiqu
le pay
ces m
certitu
Le fro
pouva
cice c
horreu
autres
ment
moyen
leurs c
positio

Il rassembla une armée proportionnée à son entreprise. Six cents Européens se rangèrent sous ses drapeaux, et l'inca Manco fournit un corps de quinze mille Péruviens.

On se rendait de Cusco au Chili par deux routes; l'une, dans la plaine, tout le long de la mer, était frayée et pratiquée; et l'autre, traversant en droite ligne les hautes montagnes qui séparent le Chili du Pérou, était beaucoup plus courte. Mais ce n'est qu'au cœur de l'été que cette route est praticable à cause du froid excessif et des neiges dont ces montagnes sont couvertes ordinairement, et même on y éprouve en été des difficultés presque insurmontables. On n'écouta pas le conseil des Péruviens, qui était de prendre le chemin le plus aisé, quoiqu'il fût plus long. Aussi Almagro et la troupe le payèrent bien cher, car plus ils avançaient dans ces montagnes horribles, plus ils acquéraient la certitude de ce que leur avaient dit les Péruviens. Le froid était si violent que le mouvement seul pouvait les empêcher de périr. Cependant cet exercice continu épuisa bientôt leurs forces, et les horreurs de la famine se joignant à toutes leurs autres misères, puisque dans ce pays continuellement couvert de neiges ils ne trouvaient aucun moyen de subsistance, ils furent obligés de manger leurs chevaux. Mais ce qui accrut leur malheureuse position, c'est qu'ils étaient souvent attaqués par

les sauvages qui habitaient ces montagnes , et qui n'étaient pas moins courageux qu'habiles à tirer de l'arc.

L'armée d'Almagro diminuait sensiblement par tant de calamités réunies. On voyait des Espagnols et des Péruviens encore plus gelés, sans vie, debout comme des statues , adossés contre un arbre ou un rocher, dans la même position où ils s'étaient trouvés en expirant. Au rapport même de quelques historiens, cette armée, de retour cinq mois après, aurait vu ces hommes gelés dans la même position, tenant les rênes de leurs chevaux gelés comme eux, et dont la chair encore bonne servait à rassasier les Espagnols affamés qui trouvaient ce mets excellent.

Enfin ils arrivèrent au pays fertile et enchanté du Chili, après des fatigues inexprimables. Ils furent entièrement satisfaits de la partie basse, qui, du levant au sud, longe les côtes de la mer. Le climat est des plus agréables et des plus tempérés, et la fertilité du sol est incomparable. Ce pays, situé près de l'équateur, devrait être regardé comme très chaud, mais les hautes montagnes des Cordillères ou Andes d'un côté, et l'Océan du sud de l'autre, tempèrent la chaleur et entretiennent un agréable printemps. Toutes les plantes européennes y viennent comme sur le sol natal. Les bêtes à cornes et les chevaux qu'on y a introduits

de l'E
beaut
pagn
la bel
convé
tremb
cette

Lin
Chili,
ne so
qui o
nomm
à Lim
conna
sont a
céan
perdr
voit s
la na
qu'en
de Ca
Ce
dant
vança
indiq
était
Ce
l'inq

de l'Espagne ont tellement gagné en taille et en beauté, qu'ils surpassent les plus belles races espagnoles. Enfin, le climat a tous les avantages de la belle province de Quito, et il n'en a pas les inconvéniens; il n'est pas sujet aux orages et aux tremblemens de terre qui affligent les habitans de cette contrée.

Lima et Saint-Iago, capitales du Pérou et du Chili, sont entre elles le commerce, quoiqu'elles ne soient pas sur l'Océan, mais sur des fleuves qui ont à leur embouchure deux petites villes nommées Calao et Valparaiso, qui servent de port à Lima et à Saint-Iago. Avant qu'on eut porté les connaissances de la navigation au point où elles sont aujourd'hui, la crainte de s'égarer dans l'Océan du sud, faisait qu'on ne se hasardait pas à perdre les côtes de vue. Ces côtes, comme on le voit sur la carte, font un grand contour, et comme la navigation est plus dangereuse près des côtes qu'en haute mer, on mettait alors un an pour aller de Calao à Valparaiso.

Cette route longue et pénible a été suivie pendant un siècle; mais enfin un habile pilote s'avança plus loin en mer, trouva les vents alisés, et indiqua une route plus accélérée dans laquelle on était exposé à moins d'écueils.

Ce pilote était digne d'une récompense; mais l'inquisition vit sa conduite d'une tout autre ma-

nière ; trop peu éclairée pour juger les avantages de la nouvelle route, elle pensa qu'il n'avait pu exécuter ce long voyage en un aussi court espace de temps, à moins qu'il ne fût sorcier. Il fut mis en prison et allait périr sur un bûcher, suivant la coutume de cet infâme tribunal.

Mais heureusement le pilote, dans sa prudence, avait conservé le journal de son voyage, où il avait détaillé avec exactitude le chemin qu'il avait parcouru chaque jour ; il l'exhiba pour se justifier, et alors on conçut la célérité de son trajet, et on ne put pas le condamner.

ENTRETIEN XV.

M. HORTEN. — Enfin Almagro était parvenu au Chili, qu'il avait trouvé excellent ; mais il ne trouva pas les habitans de ce beau pays aussi simples et aussi patiens que ceux du Pérou. La nation était guerrière et ne paraissait guère disposée à subir le joug. Les habitans étaient hardis, fiers et vigoureux. Le premier aspect d'une armée européenne et les effets des armes à feu les surprirent ; mais ils s'enhardirent et résistèrent avec audace aux Espagnols. A chaque combat ils avaient le dessous, et cela les rendait plus opiniâ-

tres. A ces malheurs vint se joindre une conspiration ourdie contre Almagro par l'exécrable Philippino ; il renonça momentanément à ses projets de conquête, et retourna dans le Pérou.

FERNAND. — Quelle monstruosité de la part de Philippino !

M. HUNTER. — Il reçut le prix de son action. Voici quelle fut sa fin : Voyant que son action était découverte, il voulut fuir ; mais arrêté et convaincu de son crime, il fut écartelé.

Lorsqu'il fut près de mourir, il avoua que ses mensonges étaient la seule cause de la mort d'Atahualpa. Cette action seule aurait mérité la peine à laquelle il fut condamné.

FERNAND. — Voilà donc encore un brigand justement puni de sa participation à l'assassinat de l'infortuné Atahualpa !

M. HUNTER. — Tous seront punis ; attendez.

Lorsque cette conspiration fut connue et punie, il se présenta au Pérou un événement aussi déplorable qui hâta le retour d'Almagro. Il apprit que l'Inca Manco, aidé de son peuple, voulait secouer le joug intolérable des Espagnols, et que tout était en désordre. Écoutez comment fut formé et mûri ce terrible dessein.

Almagro étant parti, on arrêta l'Inca, et sous un vain prétexte on le garda dans les fers comme un malfaiteur. Pizarro, le gouverneur, fit un

voyage à Lima, sa nouvelle ville, il partit avec un corps de troupes. Il devait rester peu de soldats dans la capitale, car d'après son ordre ils devaient, pendant son absence, faire des incursions dans les provinces qui n'étaient pas encore tout-à-fait soumises à l'Espagne. Le prisonnier trompa la surveillance active de ses gardiens, et fit savoir à quelques chefs de l'État quelle était sa triste position.

Ils connaissaient depuis long-temps les malheurs de leur patrie ; toutefois il leur était très difficile de se réunir, étant dispersés dans les montagnes, et dès lors comment se rallier sous un drapeau commun ? On était prêt à tous les sacrifices pour délivrer l'Inca et la patrie. Les cruautés dont le prince était victime augmentaient de tous côtés l'exaspération.

A cette époque reparut Ferdinand Pizarro, qui, de retour d'Espagne, allait rejoindre ses frères Juan et Gonzalès à Cusco. Plus humain que ses proches, il se fit un devoir de soulager de son mieux la misère du prisonnier. L'Inca, touché de ses bons procédés, eut confiance en lui, et osa solliciter la faveur d'assister à une fête solennelle qui, tous les ans, était célébrée à quelques lieues de Cusco. Ayant été autorisé à s'y rendre, il sortit de prison.

Alors les hommes notables de la nation, vou-

lant ré-
ment l
couvre
nie. O
fut en
par pe
surent
parts
geanc
les h
avec
autan
en m
Le
l'atta
pagn
contr
le pl
O
coup
aug
D
cen
los
nai
ma
qu
con

lant réparer la honte d'avoir supporté si patiemment le despotisme des étrangers, voulurent recouvrer la liberté et secouer le joug de la tyrannie. On leva l'étendart, et aussitôt tout le Pérou fut en armes. Tous les Espagnols qui, détachés par petits corps, se trouvaient dans les provinces, furent impitoyablement massacrés. De toutes parts il venait des hommes qui demandaient vengeance. En peu de temps, Manco, à ce que disent les historiens espagnols, marcha contre Cusco avec deux cent mille hommes, et en fit marcher autant contre Lima, afin d'attaquer ces deux villes en même temps.

Les trois Pizarre étaient à Cusco lorsque Manco l'attaqua; ils n'avaient que cent soixante-dix Espagnols: ils pouvaient donc opposer un homme contre mille. A la première attaque, on tua Juan, le plus humain des Pizarre.

On serra, de toutes parts, Lima et Cusco; on coupa les communications des Espagnols, et cela augmenta leur embarras.

Dès les premières hostilités, on avait tué six cents Espagnols. Les habitans du Pérou voulaient les imiter dans l'art de faire la guerre; ils prenaient leurs chevaux, serraient leurs rangs à leur manière, maniaient la lance, le sabre et le bouclier qu'ils leur prenaient; ils osèrent même tirer des coups de fusils. Plusieurs chefs, et l'Inca lui-

même, montaient des chevaux qu'on leur avait pris. Les Péruviens imitaient fort mal l'art militaire espagnol; cependant cela contribua puissamment à augmenter la supériorité qu'ils avaient déjà, par leur nombre, sur les bandes espagnoles.

La position des Espagnols s'aggravait toujours. Manco s'empara d'une partie de la ville de Cusco, et refoula les Pizarre dans un quartier où ils voulaient se soutenir. Les communications de Lima à Cusco étaient parfaitement interceptées : aussi les deux Pizarre firent de vains efforts pour avoir des nouvelles de leur frère, et tout cela rendait leur position plus pénible. Le gouverneur était néanmoins beaucoup plus à son aise : il était près de la mer, et par ce moyen, il avait quelquefois des secours qui venaient de Panama; au lieu de diminuer, ses forces augmentaient.

Il renvoya ses vaisseaux afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir. En même temps, pour voler au secours de ses frères de Cusco, il faisait partir un petit détachement sous la conduite de quelques braves officiers, et cela, à mesure que de nouveaux renforts lui arrivaient. Mais quelle eût été sa consternation, s'il eût appris chaque fois le sort qu'avait essuyé ses compagnons d'armes ! Son cousin, don Diègue Pizarre, qu'il avait envoyé à la tête de soixantedix cavaliers, fut surpris dans un défilé et mas-

sacré avec tous ses soldats jusqu'au dernier. Gonzalg de Tapia, autre officier, commandant quatre-vingts hommes, éprouva le même sort. Après eux, Morgoveyco et Gayets, étant détachés également avec un petit corps d'armée, ne purent éviter une pareille destinée. Ainsi, plus de trois cents Espagnols périrent, sans qu'un seul échappât pour apprendre aux autres les désastres dont ils avaient été victimes.

Cependant le gouverneur Pizarre, au moyen d'un renfort que lui avait amené Alphonse de Alvarado, frère du commandant, que nous connaissons déjà, se vit enfin à même de se montrer en rase campagne, et de faire face à l'ennemi. Mettant à l'instant cet avantage à profit, il fit une vigoureuse sortie, et battit complètement les Péruviens, qu'il poursuivit jusque dans les montagnes. Mais sa présence était indispensable à Lima; il se vit forcé de confier la délivrance de ses frères, dont le sort était encore pour lui un secret pénible, à ce même Alvarado, qui, par son arrivée, l'avait sauvé lui-même.

Ce dernier, en conséquence, se dirigea sur Cusco avec trois cents hommes qui furent joints, peu à peu, par deux cents autres.

Les Péruviens voulurent les couper, mais ils ne réussirent pas; il eut le bonheur de leur échapper,

et courut secourir ses deux frères qui étaient à la dernière extrémité.

Mais avant son arrivée à Cusco, un événement que nul de vous ne prévoirait, avait changé la scène, et que je vous raconterai avant d'aller plus avant.

Almagro, revenant du Chili, se dirigea vers Cusco, ignorant ce qui y était arrivé pendant son absence. Dans sa route, on lui remit la patente royale par laquelle lui était attribué le gouvernement des contrées situées au sud, au-delà des limites du gouvernement de Pizarre. Réfléchissant sur le contenu de ce titre, il était persuadé que la volonté de l'empereur était que la ville de Cusco fût enclavée dans son gouvernement et non dans celui de Pizarre : il résolut donc de s'en rendre maître, et de soutenir ses droits.

En approchant de cette ville, quelle fut sa surprise, lorsqu'il apprit que le tiers avait été la proie des flammes, que Manco possédait un autre tiers, et qu'enfin le dernier tiers était bien encore entre les mains de Pizarre, mais qu'il était sur le point d'être enlevé par les Péruviens. Les circonstances de cet événement lui étaient inconnues ; il ralentit sa marche, en attendant d'avoir des renseignements à ce sujet, et s'avança avec plus de prudence.

Les deux partis entrèrent en pourparlers avec lui pour le gagner et obtenir son secours. L'Inca sentait tous les avantages de son alliance avec lui, et les Pizarre n'ignoraient pas qu'ils seraient perdus s'il se joignait à leurs adversaires. Il exigeait que ses droits sur Cusco fussent reconnus, et que la ville lui fût remise; mais cette condition répugnait autant à l'Inca qu'à Pizarre. Enfin le premier, n'espérant plus de le faire désister de ses prétentions, rompit les négociations, et résolut de s'en rapporter au sort des armes; mais le nombre fut forcé encore de céder à la discipline européenne: Manco fut battu, et obligé d'abandonner le siège de Cusco; il se sauva dans les montagnes.

ENTRETIEN XVI.

M. HUNTER. — Les Espagnols étaient seuls alors en guerre les uns avec les autres. Almagro persistait dans ses exigences, et les Pizarre dans leur refus obstiné. Almagro s'était avancé jusqu'aux portes de la ville. Comme il avait toujours fait preuve de bonne foi, de franchise et de grandeur d'âme, il avait gagné l'affection des troupes, au point que, le préférant aux durs et rusés Pizarre,

elles se rangèrent en grande partie de son côté. C'est ainsi qu'il fut à même de surprendre Cusco pendant une nuit. Cette attaque, à laquelle on était loin de s'attendre, fut si promptement exécutée, que, lorsque les Pizarre s'en aperçurent, Almagro se trouvait déjà, avec ses soldats, en face de leur maison, dans laquelle ils se barricadèrent. Sommés de se rendre, ils se défendirent avec le courage et le sang-froid qui les caractérisaient, jusqu'à ce qu'enfin, leurs forces étant épuisées, ils se virent forcés de se résigner à leur sort. Faits prisonniers sans conditions, ils furent mis en lieu de sûreté.

Cependant Alvarado, qui n'avait aucune connaissance de ce qui venait de se passer à Cusco, parut avec ses troupes devant cette capitale; pour s'y rendre, il n'avait plus qu'une rivière à traverser.

Mais quelle fut sa surprise de voir les Espagnols, qui occupaient la rive opposée, se préparer à le recevoir en ennemi! Il ne concevait rien à ces démonstrations hostiles. Ce fut Almagro lui-même, qui, cherchant à le gagner, le mit au courant des événemens; il tenta en vain de lui faire abandonner la cause de Pizarre et d'embrasser la sienne; en vain, pour le décider, il lui fit des présens et les promesses les plus séduisantes, tout fut inutile: le fidèle Alvarado se montra incorruptible, et rien ne put changer ses résolutions....

On
trouve
dont l'
Mais
scène.
officier
mosité
général
en fit
Almag
Alvar
milieu
camp
mettre
chaud
incap
partie
plot,
et on
Ce
enver
point
M
réco
d'Al
ami
nier
una

On est heureux, n'est-ce pas, mes enfans, de trouver de pareilles actions parmi tant d'autres dont l'humanité doit gémir !

Mais de nouveaux traîtres vont paraître sur la scène. Il se trouvait dans l'armée d'Alvarado un officier, qui, soit par soif d'argent, soit par animosité contre les Pizarre, était prêt à trahir son général. Il séduisit plusieurs de ses camarades, et en fit les complices de sa honte. Il s'entendit avec Almagro de telle manière que, pendant une nuit, Alvarado se trouva tout-à-coup prisonnier au milieu de l'armée ennemie qui s'était emparée du camp. On avait poussé la précaution jusqu'à mettre de côté ses armes et celles de ses plus chauds partisans, afin qu'ils fussent tout-à-fait incapables de résister. Comme la plus grande partie des troupes d'Alvarado était dans le complot, le reste dut céder au nombre ; ils se rendirent et on les emmena à Cusco.

CHARLES. — Comment Almagro se comporta-t-il envers ses prisonniers ? Sans doute il ne maltraita point les Pizarre ?

M. HUNTER. — Ce que j'ai à vous répondre vous réconciliera, j'aime à le croire, avec le caractère d'Almagro : d'abord il délibéra avec ses intimes amis sur le sort qui était réservé à leurs prisonniers. Les plus déterminés d'entre eux décidèrent unanimement que les Pizarre, Alvarado et leurs

partisans devaient être sur-le-champ conduits à l'échafaud. Selon eux, il n'y avait pas d'autre moyen de se délivrer de toute inquiétude ; par ce seul coup, les plus fermes soutiens de la domination de Pizarre lui seraient enlevés, et on affaiblirait tellement le gouverneur qu'il serait ensuite très facile de l'écraser, lui et le reste de ses forces; Almagro n'aurait plus alors de rival à craindre ; tous le reconnaîtraient pour chef, et il se verrait ainsi paisible et souverain même du Pérou.

Les ayant écoutés avec attention, Almagro convint de la justesse de leurs raisons ; mais il déclara hautement qu'il ne suivrait pas leurs conseils, parce qu'ils blessaient à la fois l'honneur et l'humanité.

Il fut plus généreux encore ; car, bien qu'il fût très probable qu'en marchant de suite sur Lima, avec son armée victorieuse, il exterminerait les Pizarre et leurs partisans, et que toutes ces dissensions, au point où elles étaient parvenues, ne pourraient se terminer que les armes à la main, il voulut se borner à se tenir sur la défensive, pour n'être en rien responsable du sang qui serait versé dans cette guerre civile, qu'on ne pouvait désormais éviter.

C'est avec de pareils sentimens qu'il retourna vers Cusco, afin d'y attendre quelle résolution prendrait le gouverneur Pizarre.

ENTRETIEN XVII^e.

M. HUNTER. — Nous allons voir, mes enfans, quels moyens Pizarre va mettre en usage pour se tirer de sa position critique.

Il ne savait encore rien des événemens de Cusco et des environs; les nouvelles qu'il en reçut bientôt, firent sur lui l'effet d'un coup de foudre. La mort de son frère Juan, le retour d'Almagro, l'arrestation de ses deux autres frères, la prise de la capitale : la défaite de son fidèle ami Alvarado, un seul de ces événemens eût été capable de faire perdre la tête à tout autre homme moins ferme que notre héros. Mais son âme était assez forte pour soutenir ces orages redoublés. La franchise d'Almagro lui était connue; il savait aussi combien lui-même était fécond en expédiens et en subtilités; il fonda, sur ces deux bases, l'espoir d'améliorer bientôt ses affaires. Comme il attendait la prochaine arrivée d'un renfort considérable parti de Panama, il cherchait à gagner du temps et à tenir Almagro en action jusqu'à ce qu'il eût des forces égales ou même supérieures à celles de son rival. Il sut si bien faire durer les négociations, qu'il parvint facilement au but qu'il

voulait atteindre. Tantôt il paraissait adhérer à ce qu'Almagro lui proposait; tantôt il suscitait des incidens que son adversaire, trop loyal, n'avait pu prévoir. De cette manière, il réussit à tenir Almagro dans l'inaction pendant un mois entier, mais lui n'y restait pas. Il mit à profit cet intervalle pour se procurer des renforts considérables, tant en soldats qu'en munitions; et il était au moment de se montrer à découvert, lorsque la fortune lui apporta un secours tout-à-fait inespéré. Non seulement ses frères Gonzalg et Alvarado parvinrent à s'échapper de leur prison, mais encore à faire désertre soixante cavaliers d'Almagro, avec lesquels ils vinrent le rejoindre. Cet événement remplit Pizarre de joie, autant que la perte de deux otages si précieux causa de douleur à Almagro.

Comme Ferdinand, l'autre frère de Pizarre était resté dans les fers; il n'était pas prudent de lever le masque avant de lui avoir promis la liberté. Cela était d'autant plus difficile, qu'il était gardé avec plus de vigilance depuis l'évasion de Gonzalg et d'Alvarado, Pizarre cependant y réussit, à l'aide d'une nouvelle perfidie; il manifesta le plus vif désir de se réconcilier, et proposa de soumettre la décision de leurs différens à l'empereur lui-même. Almagro accepta ces propositions, et le fourbe négociateur ajouta qu'il lui fallait

vendre la liberté à son frère, et qu'alors ils pourraient l'envoyer comme leur plénipotentiaire commun, afin qu'il pût raconter à l'empereur l'état et la cause de leurs différens. Cette ruse produisit son effet, et Ferdinand recouvra la liberté. Alors l'infâme hypocrite agit à découvert, et Almagro apprit avec surprise que leurs discussions étaient de nature à finir par l'épée, et non autrement.

Que votre pensée s'arrête un instant sur un si dégoûtant procédé, et votre indignation sera à son comble. Quelqu'un de vous pourrait-il avoir de l'estime ou de l'attachement pour Pizarre? Voudriez-vous vivre avec ce scélérat? l'accepteriez-vous pour ami?

Vraiment non. Vous voyez par là, mes aimables amis, que les talens les plus rares (et Pizarre en avait beaucoup), ni les actions les plus brillantes, ne sauraient faire qu'un homme soit digne d'estime lorsqu'elles ne marchent point de pair avec la franchise et la justice. L'homme rusé et hypocrite se couvre d'une infamie que ne sauraient effacer les plus grands talens.

Lorsque Pizarre eut entre ses mains ceux dont la vie était exposée, sa manière de parler et d'agir changèrent entièrement. Son armée s'était accrue d'une manière considérable pour le temps et pour le pays où il était : il avait deux compagnies en-

tières de fusiliers, ce qui était fort étonnant alors; les armes à feu étaient, même en Europe, peu employées. Ses frères étant impatients de se venger envers Almagro de leur captivité, il leur livra la plus grande partie de ses troupes, et on se mit en marche pour entreprendre cette guerre civile. Almagro aurait pu aisément se poster d'une manière avantageuse dans les Andes ou Cordillères, par où devaient inévitablement passer les soldats; s'il l'eût fait, il aurait pu, dans les défilés des montagnes, et avec peu de monde, détruire l'armée des ennemis composée de sept cents hommes. On est d'autant plus fondé à croire cela que le climat de cette contrée, que de nombreuses expériences ont fait connaître d'une manière incontestable, lui eût été tout-à-fait favorable.

JOHN. — Pourquoi cela?

M. HUNTER. — Quand après avoir passé par les plaines de Quito, on traverse les Andes, toujours couvertes de neige, on est inévitablement atteint d'une maladie semblable à celle qu'on éprouve à un premier voyage de mer; on lui donne pour cela le nom de *mal de mer*. Il te sera facile, Ferdinand, de nous dire ce que c'est, car tu en as ressenti les effets avec moi.

FERDINAND. — Je ne puis y penser sans frissonner. J'eus d'abord des vertiges; tout tournait à mes côtés, mer, vaisseaux, enfin tout ce qui s'of-

frait
ouver
vais r
avec
saya
tomb
vais l
était
mir,
à tou
c'est-
M.
chau
froid
fets
com
mag
eu q
mon
les
D'ab
men
mei
de l
qu
arm
M
n'é

frait à mes regards ; les yeux ne pouvaient rester ouverts. J'étais pâle comme un cadavre ; je ne pouvais rester dans aucune position ; je me traînais avec peine et j'avais de cruelles angoisses. J'essayais en vain de me lever et de faire un pas , je tombais et je ne pouvais plus me relever. J'éprouvais les effets d'un évanouissement ; mon estomac était vide et cependant je ne cessais pas de vomir, et tout cela dure long-temps. Je fus en butte à tous ces maux pendant quarante-huit heures, c'est-à-dire pendant tout le temps de l'orage.

M. HUNTER. — Ceux qui traversent les plaines chaudes de Quito, en passant par les montagnes froides qui sont à l'entour, ressentent tous les effets de la maladie que tu viens de nous représenter comme si affligeante. Il eût donc été facile à Almagro de détruire l'armée de Pizarre : il n'aurait eu qu'à aller à sa rencontre jusqu'aux défilés des montagnes. Il aime mieux attendre l'ennemi dans les plaines de Cusco ; ce fut pour deux raisons. D'abord il ne voulait pas être accusé d'avoir commencé la guerre civile, et puis sa cavalerie étant meilleure que celle de l'ennemi, il était bien aise de la mettre dans une bonne position. C'est pourquoi il fortifia Cusco de son mieux, et il mit son armée en bataille et dans une situation favorable.

Mais il sentit son malheur lorsqu'il jugea qu'il n'était pas en état de se mettre à la tête de ses

troupes. Sa santé était altérée par ses fatigues et son grand âge; il ne pouvait guère se soutenir. Parmi ses officiers, il en était un plein de bravoure et d'intrepidité; c'était un serviteur dévoué à son prince. Cependant les soldats n'avaient pas pour lui l'attachement et la vénération que s'étaient acquis le vénérable Almagro; son nom était Orgogues. Ce fut lui qui eut le commandement des troupes.

À l'approche du jour décisif, Pizarre franchit les montagnes sans accident, et s'avance vers Cusco. Les troupes étaient en face et sur le point d'en venir aux mains. Le drapeau impérial flottait dans les deux camps; et la grande lutte qui allait s'engager, avait attiré un nombre considérable d'habitans qui, placés sur des élévations, voulaient contempler le massacre que les insatiables oppresseurs de ce pays devaient occasionner entre eux. Almagro était malade; il se fit porter de la ville sur une petite élévation d'où l'on pouvait, tout à son aise, voir le lieu où devait se livrer la bataille.

Le sang coule à grands flots; partout on se bat avec rage: on appellerait cela du courage, et on l'admirerait, si l'on ne savait que l'ambition et l'intérêt font mouvoir tous les ressorts. Les premiers corps d'Orgogues souffrirent beaucoup au premier abord; aussi ils lâchèrent pied, et finirent par ne plus entendre la voix de leurs chefs, qui

voulaient les rallier. Alors Orgognes perdit espoir, et ne voulut point être témoin de son infortune et de celle de son chef. Accablé de douleur, et poussé par le désespoir, il fit une nouvelle attaque en disant : « Par la Divinité qui pent tout, je remplirai mon devoir, et courrai à la mort ! vienne avec moi qui voudra ! Aussitôt il court sur la troupe commandée par Gonzales Pizarro et Alvarado : il se fit une mêlée, le carnage devint affreux.

Orgognes fut blessé à la tête par une balle qui brisa son casque, mais il ne quitta pas le combat pour cela ; ayant soif de sang, il tua deux soldats ennemis, et enfonça sa lance dans la bouche d'un domestique de Ferdinand Pizarro, qu'il avait pris pour son maître à cause de son magnifique costume.

Orgognes eut beau faire des prodiges de valeur, ses ennemis étaient trop nombreux pour qu'il pût se tirer de là : deux cavaliers s'emparèrent de lui. Ces soldats, ayant encore quelque sentiment d'humanité, ne le maltraitèrent point ; mais pendant qu'ils cheminaient, il en vint un troisième qui prétendit avoir reçu de lui, dans le temps, une injure personnelle, et qui eut la barbarie de le décoller d'un seul coup de sabre. Sur d'autres points, il se faisait aussi de pareilles atrocités ; c'était presque en vain que Ferdinand Pizarro et ses officiers, sûrs de la victoire, s'efforçaient alors de

mettre un terme au carnage. Ruydias, l'un des officiers de Pizarro, sauva un de ses amis, et pour le mettre tout-à-fait hors de danger, il le prend en croupe derrière lui : un soldat, s'en apercevant, l'étend raide mort d'un coup de lance.

Vous n'avez pas oublié, mes amis, que le respectable Almagro voyait, du haut de la montagne, la triste défaite de l'armée, et ne pouvait remédier à ce malheur. Accablé d'inquiétude, transporté de colère et de rage, son âme guerrière oubliait son âge avancé; mais quand il vit que ses troupes étaient vaincues sur tous les points, il fut près de succomber à la douleur. Il vit que tout le monde fuyait, il tenta de fuir, mais il tomba vivant entre les mains de ses ennemis.

A Dieu ne plaise que ses malheurs soient sans consolation ! Sa destinée dépend à cette heure de ces vainqueurs inhumains, qui ne voient que des victimes dans leurs prisonniers; il n'est guère probable qu'ils aient pour lui les égards que réclame sa position.

ENTRETIEN XVIII^e.

M. HUNTER. — Cusco se rendit sans résister le moins du monde. On enchaîna Almagro et on

cher
d'Éta
taire
tenda
pouv
plus
sance
l'Éta
où le
parce
Alors
qui p
Le
se pr
des j
l'Éta
enver
bellic
droit
la vol
le po
Alma
nuire
de C
appa
fut la
Ce
quoi

chercha à s'assurer de lui comme d'un prisonnier d'État. Pendant plusieurs mois on fit en sorte de taire ce qu'on ferait de lui, et on eut soin, en attendant, d'éloigner de Cusco tous les hommes qui pouvaient l'aimer. Ils conseillèrent aux chefs les plus vigoureux d'essayer de soumettre à la puissance espagnole les parties les plus reculées de l'État. Les partisans d'Almagro sortirent du lieu où leur maître était en captivité; ils s'en allèrent parce qu'ils ne pouvaient lui porter aucun secours. Alors on ne vit plus à Cusco aucun des hommes qui portaient ombrage aux Pizarre.

Leur départ mit les vainqueurs à leur aise; ils se préparèrent à faire condamner le vieillard par des juges de leur choix. On disait qu'il avait trahi l'État, ou du moins qu'il avait commis un délit envers le pouvoir législatif. A les entendre, la rébellion envers l'empereur et l'empiétement sur les droits du gouverneur étaient évidens, tandis que la volonté du maître était encore inconnue, et que le pouvoir de Pizarre n'avait pas encore été fixé. Almagro soutenait qu'il n'avait eu nulle envie de nuire à son associé; que s'il était devenu maître de Cusco, c'est qu'il avait vu là une ville qui lui appartenait d'après les traités. Un arrêt de mort fut la réponse à ses justes raisons.

Cette condamnation émut vivement Almagro, quoique d'ailleurs il eut affronté la mort en mille

circonstances. Il eut horreur de la mort qui lui serait donnée par un bourreau ; son héroïque courage l'abandonna ; il demanda grâce , en pleurant , à ses féroces vainqueurs. Il parla de la vieille amitié qui l'avait lié à son frère et à lui-même. Il leur dit que ses prisonniers, à lui , n'avaient jamais été maltraités. Il voulut les toucher en leur parlant de son âge et de ses infirmités , enfin du désir qu'il avait de réparer ses fautes par un sincère repentir, et du besoin de s'occuper exclusivement de son salut éternel, dans le peu d'instans qu'il lui restait à vivre.

La plupart des vieux soldats furent sensibles à toutes ces choses , mais rien ne put fléchir les féroces Pizarre ; on insulta à son malheur ; on lui disait qu'un grand homme devait savoir mourir , et qu'il ne fallait pas s'abaisser jusqu'à demander la vie ; qu'il fallait s'armer de courage , et se résigner noblement et en bon chrétien à une triste fin que rien au monde ne saurait empêcher. Les tigres !

Almagro renouvela ses supplications ; tous ses efforts furent inutiles ; la sentence ne fut pas révoquée , et ce fut alors qu'il s'arma d'un véritable courage. « Arrachez-moi la vie , leur dit-il , buvez mon sang ! » Par son testament , qu'il fit avec beaucoup de calme , il donna tous ses biens à l'empereur et à son fils unique. On ne se contenta

pas de l'étrangler en prison, il fallut encore le décapiter sur la place de Cusco. Telle fut la triste fin d'un vieillard honorable, âgé de soixante-dix-sept ans.

Personne ne fut plus sensible à la mort d'Almagro que Diègue Alvarado, officier distingué.

THIBRAI. — Cet Alvarado n'était-il pas très attaché à Pizarre ?

M. HUNTER. — Celui dont je vous parle portait le nom de Diégo, tandis que l'ami de Pizarre s'appelait Alphonso.

Diègue d'Alvarado avait puissamment contribué, par ses conseils, à la mise en liberté de Ferdinand Pizarre ; aussi, se reprochant d'avoir contribué à la perte d'Almagro, il en ressentit la plus vive douleur, et résolut d'en tirer vengeance.

Pour exécuter son projet, il saisit la première occasion pour aller en Espagne, et dès son arrivée, il se rend à la cour et y fait un tableau horrible, mais bien juste et bien mérité des frères Pizarro. Il s'aperçoit de la sensibilité de l'empereur, et il en profite pour solliciter la permission de demander justice l'épée à la main à François Pizarre, qu'il accusait comme l'auteur de tous les maux. Cet usage de défier en un combat singulier existait encore. Le souverain ne donna pas sur-le-champ une réponse décisive, et quelques jours

après Alvarado mourut subitement. On pensa que les amis de Pizarre l'avaient fait empoisonner.

Du reste, l'accusation avait produit son effet sur tous les esprits. Mais on ne savait comment se défaire des Pizarre, tant était grande l'idée qu'on avait de leur puissance.

FERDINAND. — Je serais bien fâché que ces brigands ne fussent point punis !

M. HUNTER. — Vous ne tarderez pas à voir quelle fut leur récompense.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Pizarre forma le projet d'aller en Espagne pour se disculper et tâcher de détourner l'orage. Ses amis l'en détournaient et lui conseillaient d'attendre au moins le résultat des délibérations de la cour. Ferdinand, plein de confiance, ne voulut rien écouter ; il partit.

Avant son départ, il recommanda à son frère François de se méfier des partisans d'Almagro, et de ne pas les laisser réunir en un nombre de plus de sept personnes. Il ajouta que, sans cette précaution, il s'exposerait à quelque attentat contre sa vie. Ils étaient aveugles : l'un voyait le danger de l'autre, et aucun ne voyait le sien.

Ferdinand se présenta à l'empereur avec la magnificence d'un roi ; il prétendit qu'Almagro avait été agresseur, et que, dès lors, il avait fallu le traiter comme un rebelle. Tel était son langage

pour détruire l'accusation d'Alvarado. La cour ne se crut pas assez éclairée, et ne se prononça pas. Cependant, comme la mauvaise foi et la tyrannie des Pizarre étaient de la plus grande évidence, on crut devoir s'emparer de Ferdinand. Je ne vous parlerai plus de lui, car on le jeta en prison, et il y resta plus de vingt ans. Les uns disent qu'il y périt, d'autres assurent qu'il recouvra la liberté avant de mourir.

François Pizarre, de son côté, était fort tranquille, et la cour n'osait l'obliger à rendre compte; elle voulait cependant savoir au juste ce qui se passait au Pérou. On résolut d'y envoyer un commissaire qui pût prendre sur les lieux les renseignemens les plus positifs et donner des ordres sur la manière d'administrer à l'avenir.

La mission était délicate et importante; il fallait pour la remplir un homme qui eût de grands talens, une probité et une fermeté à l'abri de toute atteinte : on trouva toutes ces qualités dans Vasca de Castro, qui fut nommé commissaire.

Pendant qu'il se prépare à partir, nous allons revoir ce qui se passe au Pérou.

Pizarre gouvernait avec une autorité et un despotisme d'autant plus illimités qu'il n'avait plus de rival; il donnait indistinctement des titres et des terres, et il ne fit en cela ni acte de justice ni acte de sagesse. Il s'empara pour ses frères, pour

ses favoris et pour lui-même, des contrées les plus productives et les plus agréables, et accorda le rebut à ceux qui s'étaient illustrés par leur valeur ou leurs services. Les partisans d'Almagro, quoique braves et dignes de considération sous tous les rapports, étaient écartés de tous les emplois ; ils avaient la misère en partage. Écoutez, à ce sujet, un trait que nous a conservé l'histoire : Douze nobles qui avaient figuré parmi les officiers les plus distingués de l'armée d'Almagro s'étaient retirés dans une maison où ils vivaient en commun ; ils n'avaient à eux tous qu'un habit ; il était toujours destiné à celui qui sortait ; les autres restaient au logis.

CHARLES. — Et parmi les officiers, ne s'en trouvait-il pas qui pussent leur donner des habits ?

M. HUNTER. — Les amis s'étaient éloignés pour ne pas être suspects aux yeux du gouverneur ; on n'osait avoir aucun commerce avec eux. On conceit très bien que ces hommes qui avaient tout perdu devaient avoir conservé le plus grand ressentiment contre Pizarre : aussi il devait constamment craindre l'animosité et la haine de ces hommes dont il connaissait tous les sentimens héroïques.

Le gouverneur, aveuglé par son imprudente témérité, ne voyait pas où tout cela pouvait le conduire ; il faisait peu de cas des murmures, et continuait toujours à combler d'honneurs et de biens

tous
tisme
matr
cette
Ce f
d'une
vous

M.
le P
-exist
ries.
cent
et qu
C
posit
vers
Nap
dans
Ce
rique
perd
La r

tous ses favoris. Parmi les victimes de son despotisme se trouva Benalcazar, qui s'était rendu maître de Quito; il lui enleva le gouvernement de cette contrée, et le confia à son frère Gonzalez. Ce fut ce même Gonzalez qui eut la conduite d'une expédition de la plus haute importance. Je vous en parlerai demain.

ENTRETIEN XIX.

M. HUNTER. — On pensait généralement dans le Pérou qu'au-delà des Andes, à l'Orient, il existait un pays fertile en cannelle et autres épices. Gonzalez se dirigea vers ce pays avec trois cent quarante Européens, presque tous cavaliers, et quatre mille Péruviens.

C'est le cas, mes amis, de voir sur la carte la position de Quito, d'où partit Gonzalez. Il marcha vers le sud-est en suivant le cours de la rivière Napo, et ensuite vers le sud. Cette rivière se perd dans le grand Maragnon ou rivière des Amazones. Ce fleuve parcourt la majeure partie de l'Amérique-Méridionale du couchant au levant, et se perd elle-même dans le grand Océan-Atlantique. La rivière des Amazones est, par son étendue, la

plus remarquable qu'il y ait au monde. Si vous voulez vous faire une juste idée de cette entreprise extraordinaire, remarquez sur la carte les circuits du fleuve.

La difficulté de surmonter les Cordillères et les Andes, montagnes toujours couvertes de neige, fut un obstacle que Gonzalez surmonta avec peine. On aurait dit qu'il avait à lutter contre la nature : les éclairs, le tonnerre, des tremblemens de terre ; on aurait dit que le globe allait être bouleversé. La terre entr'ouverte engloutit des arbres. Une rivière s'étant débordée, le camp des Espagnols fut inondé si subitement, qu'ils purent à peine se sauver en gagnant un coteau voisin. Ensuite ils eurent à supporter une autre calamité : ils crurent tout-à-coup être transportés dans la zone glaciale, vers le cercle polaire. Mais savez-vous ce qu'on entend par cercles polaires ?

FERDINAND. — Je le sais : ces cercles n'existent que dans notre imagination ; ils sont où finissent les zones tempérées et où commencent les glaciales.

M. HUNTER. — Des Péruviens et des Espagnols y moururent de froid. Les autres ne résistèrent que parce qu'ils avaient un fort tempérament, et qu'ils faisaient un exercice continuel. Quand on arriva aux plaines d'en deçà des Andes, on était encore loin d'avoir épuisé toutes les calamités. On

eut des obstacles d'un autre genre. Ce pays était en partie désert et en partie habité par des sauvages qui n'avaient des vivres d'aucune espèce. Il fallait constamment se frayer un chemin avec la hache à travers les bois, ou franchir des marais. A tout cela il faut ajouter des pluies qui durèrent plusieurs mois, et qui ne permirent pas même à cette troupe aventurière de sécher les habits. On a peine, mes amis, à concevoir que des hommes aient pu supporter pendant un si long espace de temps, des maux de tant d'espèces, et ne pas être abattus au point de ne savoir plus faire usage des forces physiques et morales.

LUCIEN. — Ils ne m'inspirent aucune pitié; tu diras peut-être que c'est chez moi un signe de mauvais cœur. Il leur fallait des trésors, il était juste qu'ils prissent quelque peine pour les acquérir.

M. HUNTER. — C'est juste : et cependant il n'est pas dans notre nature de voir, sans émotion, souffrir un être qui nous est indifférent ou même que nous haïssons.

Ils arrivèrent sur les rives du Napo. Gonzalez fit faire une barque pour le traverser et porter le bagage et les vivres qu'il avait. Manquant de tout, ils furent réduits à déferer les chevaux pour faire des clous et des crampons; la résine qui tombait de certains arbres leur servit de poix et de goudron. Ils réussirent, mais ce ne fut pas sans peine. Orel-

Iana, officier qui commandait sous les ordres de Gonzalez, dirigea cette barque. Il descendit la rivière et alla chercher des vivres avec cinquante soldats; il devait rejoindre l'armée à un endroit convenu.

Orellana forma, en partant, le projet de se distinguer par une action sans exemple. Il décida de ne pas se rendre au rendez-vous que lui avait donné Gonzalez, et d'arriver à l'Océan en suivant le cours de la rivière; il n'aurait probablement pas fait une pareille entreprise, s'il eût pensé que ce fleuve a une étendue de deux mille lieues marines. On ne peut pas concevoir qu'un homme, quelque déterminé qu'il fût, osât faire une pareille entreprise sur une barque aussi mal construite, alors surtout qu'il n'avait de provisions d'aucune espèce, ayant d'ailleurs à traverser un pays inculte et des peuples sauvages, et ne pouvant leur opposer qu'une faible poignée de soldats.

Lorsque Orellana fut arrivé à l'endroit indiqué pour attendre l'armée, il découvrit son projet. Ce lieu était où le Napo se jette dans le Maragnon, appelé la rivière des Amazones. Là, le perfide se déclara à ses compagnons, et leur inspira son audace. Un seul osa s'opposer à l'exécution de son projet, mais inutilement. Orellana, pour le punir de sa fidélité, le fit débarquer dans un pays inhabité, pour qu'il y pérît, et il suivit son projet. On

ne saurait exprimer les périls et les fatigues auxquels il fut exposé à tout instant ; traversant tantôt des contrées désertes et stériles qui ne leur présentaient ni rafraichissemens, ni vivres ; tantôt ayant à combattre contre des sauvages guerriers pour obtenir de force quelques provisions. Quelquefois, environné par une foule de canots, il avait peine à se mouvoir avec ses cinquante hommes et le petit espace qu'il avait dans sa barque. Il descendit néanmoins le fleuve sans s'arrêter, et atteignit enfin l'embouchure après sept mois de fatigues, de misère et de périls. Il était pourtant encore loin du terme de sa folle entreprise, puisqu'il fallait qu'il se hasardât sur l'Océan avec sa faible barque, pour arriver à une colonie espagnole. Il arriva enfin à Cabagua, qui est tout près des côtes de Tierra-Firma, après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues de chemin.

Il revint de là en Espagne, où il remplit tout le monde de surprise par le récit de son aventure incroyable, car il ne le borna pas au simple narré de la vérité, mais il y ajouta divers contes pour rendre son histoire plus merveilleuse, et ce n'est que de nos jours qu'on en a reconnu la fausseté.

Il racontait que dans des contrées qu'il avait traversées, l'or et les pierres précieuses étaient aussi communes que les cailloux chez nous ; qu'il en avait vu d'autres habitées seulement par des

femmes vigoureuses et guerrières, d'où vient le nom des Amazones donné au pays qui est traversé par le Maragnon, et celui de fleuve ou rivière des Amazones au Maragnon. Un de ces pays fut appelé Eldorado, comme étant le pays de l'or.

Les recherches des voyageurs ont prouvé de nos jours qu'il n'y a point de pays d'or ni de royaume d'Amazones, et que tous les contes merveilleux d'Orellana sont, en faveur du goût de ce siècle, imaginés pour faire valoir ses découvertes, et soutenir, en Espagne, l'ardeur de les poursuivre.

ENTRETIEN XX°.

M. HUNTER. — Je vais raconter l'embarras dans lequel se trouva Gonzalez par la perfidie d'Orellana.

Comptant qu'il trouverait au confluent du Napo et du Maragnon, Orellana, avec les cinquante hommes qu'il commandait et une provision de vivres, il ne fut pas peu surpris de ne trouver ni barque, ni vivres, ni détachement. Orellana, pensait-il, aura sans doute, par quelque cause imprévue, été obligé de descendre plus bas; il se décida, dans cette persuasion, à continuer sa marche

le lo
Orel
tra ,
cons
sition
cont
resse
barq
péni
fut f
O
quat
pres
tigue
roul
port
on
mei
autr
esp
enc
vaie
Aya
n'a
fent
gér
coi
bit

le long du fleuve ; mais l'Espagnol que le perfide Orellana avait fait mettre à terre, et qu'il rencontra, le mit au fait de la trahison d'Orellana. Ils considérèrent en tremblant leur désespérante position. A demi-morts de faim et de fatigue, cette contrée stérile et déserte ne leur présentait aucune ressource, et leur bagage, qui était resté dans la barque d'Orellana, était perdu pour eux. Dans cette pénible situation, ils demandèrent et Gonzalez fut forcé de leur accorder de revenir sur leurs pas.

On était à plus de deux cents milles (environ quatre cents lieues de France) de Quito, et il était presque certain que peu d'entre eux, après les fatigues qu'ils venaient d'éprouver durant cette route longue et pénible, serait en état de les supporter encore. Il fallut pourtant s'y soumettre, et on se mit en route. Dans l'espoir de trouver de meilleurs chemins, ils voulurent revenir par une autre route, ne se guidant que sur le soleil. Leur espoir fut trompé, car cette nouvelle route fut encore plus impraticable que l'autre, et ils trouvaient moins de vivres et de rafraichissemens. Ayant mangé leurs chevaux et leurs chiens, ils n'avaient d'autre ressource que de mâcher des feuilles et d'avaler des insectes rebutans ; ils rongèrent jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons, et, pour comble d'infortune, leurs habits, pourris par la pluie, tombaient en lambeaux,

ou avaient été déchirés par les ronces au travers desquelles il fallait passer sans cesse. Deux cents Espagnols et quatre mille Péruviens périrent par cette affreuse misère.

Ceux qui purent continuer leur marche, semblables à des squelettes, arrivèrent jusqu'à cinquante milles de Quito, et ils auraient tous succombé si on n'avait envoyé de Quito des vivres. Quelle fut leur joie à la vue de ces secours! mais ils auraient trouvé la mort dans ces mêmes secours, si on les avait livrés à leur avidité: on les borna à une portion modérée pendant quelques jours. On avait eu le soin de leur envoyer des habits et des chevaux, mais Gonzalez y renonça parce qu'il n'y en avait pas suffisamment; ses officiers l'imitèrent, et continuèrent leur chemin nus et à pied jusqu'à Quito. Les souffrances qu'ils avaient éprouvées les avaient rendus méconnaissables pour leurs plus intimes amis même.

Ils se reposèrent tous, excepté Gonzalez, qui, en arrivant à Quito, apprit des choses plus terribles que ce qu'il venait de souffrir. Allons en esprit à Lima, voir l'événement affreux qui s'y passe.

Vous n'avez sans doute pas oublié qu'Almagro, lors de son exécution, laissa un fils qu'il déclara son successeur. L'éducation de ce jeune homme avait été confiée à un gentilhomme espagnol

nommé Herrada , plein de mérite ; il avait acquis sous sa direction d'excellentes qualités. Grand , bien fait , vif et habile à tout , il était pourvu de connaissances peu ordinaires. Il possédait de plus l'intrépidité de son père , ce qui faisait présager qu'il se distinguerait sur la scène du Pérou.

Abaissér de bonne heure le génie naissant de ce jeune homme fut la pensée de Pizarre. Il le garda donc quelque temps prisonnier avec son gouverneur , et ne le laissa libre qu'à condition qu'il ferait sa résidence à Lima sous ses yeux , pensant que ce moyen serait suffisant pour se mettre à l'abri de toute révolte de sa part ; mais ce fut une erreur. Bientôt la maison du jeune Almagro fut le rendez-vous et le lieu de réunion de tous les anciens amis et de tous les partisans de son père , qui se trouvaient , comme nous l'avons vu , dans la position la plus affreuse , et ne soupiraient qu'après le moment de pouvoir venger leur honneur , et reprendre sur le tyran les biens dont il les avait dépouillés. Le jeune Almagro devint le centre de leur réunion pour s'entendre sur les moyens de se venger et d'améliorer leur sort. Ils convinrent de secouer la tyrannie qui pesait sur eux , et d'immoler leurs oppresseurs. L'absence des deux frères du gouverneur leur sembla propice à l'exécution de leur complot.

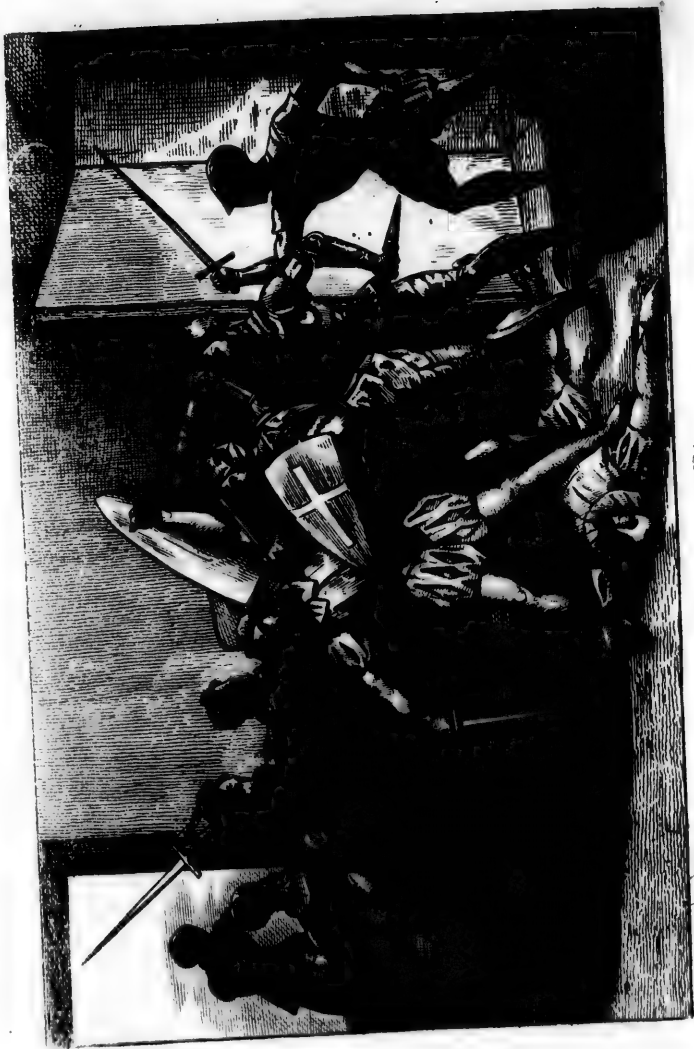
Des réunions si souvent renouvelées , donnèrent

de l'ombrage aux partisans du gouverneur. On lui témoigna des craintes, et on l'engagea à se tenir sur ses gardes. Mais cela ne pouvait guère l'émouvoir; il avait une trop grande habitude de voir les dangers sans crainte. Il leur répondit : « Ne tremblez pas pour mes jours; *il m'est si facile de faire sauter des têtes, que je n'ai rien à craindre pour la mienne.* »

Herrada vint le voir un jour qu'il se promenait dans son jardin. Il allait de la part de ceux qui conspiraient pour dissiper ses soupçons et voir quelles étaient ses intentions. Il cueillait des citrons; il en offrit à Herrada, et lui dit qu'il n'en était pas encore venu d'autres dans cette ville. Herrada lui témoigna beaucoup d'inquiétude, en lui disant que d'après quelques bruits répandus dans le public, il voulait se débarrasser de son élève et de ses amis. Le gouverneur avoua qu'on l'avait engagé à se tenir sur ses gardes, parce qu'on cherchait à lui arracher la vie, mais que jamais il n'avait eu nulle envie de s'en prendre à Herrada et à ses amis. Celui-ci lui donna l'assurance que tout cela avait été inventé par des gens qui avaient de mauvaises intentions, et pour lui en donner une preuve plus convaincante, il dit au gouverneur que le jeune Almagro et lui, avaient intention de s'éloigner de Lima, s'il voulait bien le leur permettre. Aucun historien n'a su dire si

r. On lui
se tenir
l'émou-
voir les
Ne trem-
cile de
raindre

promes-
de ceux
ns et voir
des ci-
qu'il n'en
tte ville.
ude, en
répandus
r de son
na qu'on
s, parce
s que ja-
rendre à
a l'assu-
des gens
pour lui
il dit au
avaient
lait bien
dire si



Victoire de la Pierre

Piz
mi
il
ém
cel
ces
P
rate
dan
vait
n'av
sam
qui
été
D
le p
time
M
L
avan
con
info
émo
les
pon
lait
quel
lui p

Pizarre y consentit ; seulement on assure qu'il promit à Herrada *de lui faire remettre tout ce dont il pourrait avoir besoin*. Alors Herrada parut ému et reconnaissant, et lui baisa la main. Tout cela lui fit croire qu'il n'avait rien à redouter de ces gens là.

La mission d'Herrada fut remplie. Les conspirateurs étaient persuadés que le gouverneur était dans une parfaite sécurité. Le projet sanglant devait être exécuté le dimanche suivant. Pizarre n'avait pas eu le moindre soupçon lorsque vint le samedi, et ce jour là il se présenta un accident qui aurait pu lui faire ouvrir les yeux s'il n'avait été aveuglé sur sa position.

DIPIER. — Il est juste que les criminels reçoivent le prix de leurs mauvaises actions, et que les victimes ne soient pas toujours innocentes.

M. HUNTER. — Le sang va être payé par le sang.

L'un des conspirateurs eut des remords, et avant l'heure de l'exécution du projet, déclara la conspiration à un prêtre qui s'empressa d'aller en informer le gouverneur. Ce rapport fit quelque émotion sur Pizarre ; mais accoutumé à mépriser les dangers, il reprit sa première sécurité, et répondit qu'il ne croyait pas au complot qu'on voulait lui faire craindre ; que le ton soumis avec lequel Herrada lui avait parlé peu de jours avant, lui prouvait que cette dénonciation venait de quel-

qu'un qui, ayant une grâce à lui demander, cherchait à le disposer favorablement par cette révélation. Après quoi il se mit au lit sans défiance.

Il fit cependant quelques réflexions pendant la nuit, et commença à penser que le péril pourrait peut-être bien ne pas être sans quelque fondement, et que quelques précautions ne seraient pas inutiles. On lui avait conseillé pendant long-temps de s'entourer d'une garde pour sa sûreté; mais comptant sur l'arrivée prochaine d'un plénipotentiaire d'Espagne, il redoutait qu'on n'imputât le soin qu'il prenait de se faire garder à la crainte que lui inspirait ce plénipotentiaire. Toutes ses précautions se bornèrent donc à ne pas sortir de son palais de toute la journée suivante; il dit une messe dans sa chambre au lieu d'aller à l'église comme à l'ordinaire, et il dîna à midi avec quelques uns de ses officiers. C'était le moment choisi par les conjurés, parce qu'à cause de la chaleur du climat on s'y livre au sommeil au milieu du jour.

Harrada, à la tête de dix-huit conjurés armés de toutes pièces, sort de la maison d'Almagro, l'épée à la main, aux cris de *vive le roi! mort au tyran!* A ce signal, les conspirateurs, dispersés dans la ville, se rendirent au palais du gouverneur. Il sortait de table et conversait avec ses amis, tandis que le plus grand nombre de ses gens étaient

coucl
de fra
rieur
été p
qui a
que
gouv
secou

Dé
aperç
ment
vit ve
Pizar
loin
tranq
verro
de p
lui,
venai
mand
venai
Un c
pons

couchés, ce qui donna le temps à ses adversaires de franchir la cour, et d'entrer même dans l'intérieur du palais sans être vus. Un des conjurés avait été placé par Herrada à la porte pour crier à ceux qui survenaient : *Le tyran est mort !* tellement que croyant être arrivés trop tard, les amis du gouverneur se retirèrent au lieu de voler à son secours.

ENTRETIEN XXI.

Déjà les conjurés étaient arrivés, sans avoir été aperçus, jusqu'à l'escalier aboutissant à l'appartement du gouverneur, lorsqu'un des pages qui les vit venir, se précipita avec bruit dans la chambre. Pizarre, habitué à braver les plus grands périls, loin de manifester la moindre émotion, se leva tranquillement et ordonna à l'un de ses officiers de verrouiller la porte, pour avoir seulement le temps de prendre ses armes ; mais cet officier, hors de lui, n'exécuta malheureusement pas l'ordre qu'il venait de recevoir, sortit de la chambre pour demander à ceux qui montaient l'escalier d'où venait ce bruit, et quelles étaient leurs intentions ? Un coup de sabre qui le terrassa fut la seule réponse qu'il en reçut, et les conjurés passant sur

son corps, pénétrèrent dans la chambre de Pizarre.

Alors celui-ci était allé s'armer dans une pièce voisine, où se trouvait également son beau-frère Alcantara, deux de ses amis et deux de ses pages; tout le reste, à la vue des conspirateurs, s'était honteusement enfui par la fenêtre. Pizarre n'avait pas encore eu le temps de boucler sa cuirasse; mais saisissant son sabre et son bouclier, et faisant face aux conjurés, il fondit sur eux comme un lion, en criant à ses amis : « Courage, camarades ! nous sommes encore assez pour châtier ces traîtres de leur témérité ! » Au même instant s'engagea de part et d'autre une lutte terrible. Non seulement les conjurés étaient supérieurs en nombre, mais, comme nous l'avons dit, ils étaient armés de pied en cap, tellement qu'on avait peine à les atteindre, tandis que chaque coup qu'ils portaient frappait à découvert Pizarre et ses amis, qui aimèrent mieux périr à ses côtés que de l'abandonner. Aussi l'issue du combat ne fut pas long-temps incertaine. Alcantara, le premier atteint d'un coup mortel, tomba aux pieds de son frère ; les autres éprouvèrent bientôt le même sort, et le gouverneur, fatigué de parer les coups redoublés qui l'accablaient de toutes parts, et pouvant à peine tenir son épée, reçut une profonde blessure à la gorge, et rendit sur-le-champ le dernier soupir.

A l
les co
leurs
annon
joint
duisir
les ru
que lu
gouve
zarre
au pil
Ain
par se
versité
misse
quefoi
gro et
avait
rent s
suivre
baran
sur le
perm
L'aya
femm
conju
Th
mon

A la vue de la victime baignée dans son sang, les conjurés se répandirent aussitôt dans la ville, leurs épées nues et ensanglantées à la main, pour annoncer partout la mort du tyran. Ils furent joints par plus de deux cents complices qui conduisirent le jeune Almagro sur un cheval par toutes les rues et comme en triomphe, en faisant publier que lui seul, à l'exclusion de tous autres, était le gouverneur légitime du Pérou. Le palais de Pizarre et les maisons de ses partisans furent livrés au pillage.

Ainsi mourut un homme digne d'être admiré par son courage dans l'action, patient dans l'adversité, mais chez lequel les âmes honnêtes frémissent de reconnaître un caractère faux et quelquefois féroce. Sa conduite envers Atahualpa, Almagro et plusieurs autres, reçut ainsi la punition qu'elle avait tant de fois méritée. Ses domestiques portèrent son cadavre à l'église, mais personne n'osa le suivre ni le faire inhumer. Enfin, un nommé Barbaran, qui autrefois avait été à son service, prit sur lui de demander au nouveau gouverneur la permission de lui rendre les derniers devoirs. L'ayant obtenue, il s'empressa, à l'aide de ses femmes, de l'enterrer, sachant que l'intention des conjurés était d'exposer sa tête sur la roue.

THÉODORE. — Eh quoi ! c'est donc déjà fini, mon papa ?

M. HUNTER. — Pourquoi rester devant un théâtre quand les acteurs ne sont plus sur la scène ? à moins, mes enfans, que vous ne désiriez apprendre quelques circonstances de la vie privée de Pizarre ?

TOUS LES ENFANS. — Oh ! oui, oui !

M. HUNTER. — Selon les historiens du temps, il était d'une constitution robuste. Les forces de son corps étaient en rapport avec celles de son âme, ferme et courageuse. Personne mieux que lui n'affrontait le danger et ne supportait les coups de la fortune. Dès qu'il s'était armé, il se regardait comme invincible. Alors il lui arrivait souvent de s'avancer tout seul contre l'ennemi avec un sang-froid admirable, et ses soldats avaient peine à le rejoindre : tant il avait confiance en son bras musculueux et en son intrépidité à toute épreuve !

Je crois déjà vous avoir dit que son éducation avait été très négligée, ou plutôt il n'en avait reçu aucune. Aussi manquait-il de toutes les connaissances qu'un homme bien élevé doit acquérir ; mais il compensait cette absence d'instruction par l'attention sérieuse, par l'activité, la patience et les réflexions que lui suggéraient toutes les circonstances qui se présentaient. Quand un acte exigeait sa signature, il faisait deux traits de plume entre lesquels son secrétaire écrivait *François Pizarre*.

Ce serait se tromper, mes enfans, que de croire

que s
Pizar
ces te
suffis
jours
sions
plus
qui v
temp
com
de ne
coua
La
et su
ture
vaste
il rec
Il
aveu
sanc
maie
autre
d'ap
était
U
perç
 réso
un

que sans connaissances acquises on peut, comme Pizarre, espérer de faire fortune. Ils sont passés ces temps où la force du corps, unie à la bravoure, suffisait pour parvenir aux dignités militaires; aujourd'hui, dans tous les états, dans toutes les professions, même dans celle des armes, on demande bien plus de capacité qu'autrefois à un jeune homme qui veut obtenir un emploi ou des protections. Les temps sont changés au point, que tel homme qui commanda jadis des légions entières, serait à peine de nos jours apte à remplir le poste de chef d'escouade.

La nature avait doué Pizarre d'une âme élevée et subtile, à laquelle il ne manquait que la culture de l'éducation. Il formait les projets les plus vastes; et plus les obstacles s'accumulaient, plus il redoublait pour les vaincre.

Il était naturellement grand et généreux; mais aveuglé par l'ambition et les prestiges de la puissance, il cultivait les beaux sentimens qui germaient dans son âme. Je vais vous citer, entre autres, deux anecdotes qui vous mettront à même d'apprécier les heureuses qualités dont notre héros était doué.

Un officier, peu favorisé de la fortune, avait perdu son cheval; Pizarre en ayant été instruit, résolut de lui procurer les moyens d'en acheter un autre; il cacha à cet effet sous son habit un

lingot d'or pesant dix livres, et pour le rencontrer, se dirigea vers une maison où était établi un jeu de paume; mais l'officier qu'il cherchait n'y était pas encore arrivé. Quelques uns de ses amis lui ayant proposé de jouer avec eux, il se mit de leur partie, mais sans ôter son habit, et se résignant à endurer la gêne que son lingot lui causait, pour que ses partners ne connussent pas la cause de sa visite. La partie durait depuis trois heures entières lorsque l'officier arriva. Pizarro alla au devant de lui, l'emmena à l'écart, et lui remettant son présent : « Ce lingot, lui dit-il, » m'a si fort incommodé, que si vous étiez venu » plus vite pour m'en débarrasser, je vous en aurais donné trois fois autant. »

Une autre fois (c'était pendant une de ses marches) on traversait une rivière; un de ses domestiques indiens qui lui avait souvent donné des preuves d'affection et de dévouement, fut entraîné par le courant. Pizarro eut à peine aperçu le danger où se trouvait ce malheureux, qu'il se jette à la nage pour aller le secourir; il le saisit par les cheveux, et après des peines infinies, parvient à le ramener sur le rivage. Le danger qu'il venait d'affronter lui-même était si grand, que le plus intrépide de ses soldats n'eût jamais osé s'y exposer. Aussi ses intimes amis lui reprochèrent sa témérité et le peu de soin qu'il prenait de la

conservatio

leur répo

Solt dat

neur, il s'i

forme. Il y

sur les ta

blancs. Pe

quelquesfo

garni de p

fait présen

il se déshe

avec un t

sueur de

sacrait pré

et aux qui

sait sa par

de son éta

Il ne so

de lui rel

le moind

plaisant e

était pou

plaisir, il

son rang

Son att

reur étai

prélever

dans le pa

II.

conservation de ses jours. « Vous ne connaissez pas, » leur répondit-il, le prix d'un fidèle domestique. »

Soit dans la vie privée, soit comme gouverneur, il s'habillait sans luxe et d'une manière uniforme. Il portait un habit noir qui lui descendait sur les talons, un chapeau gris et des souliers blancs. Par déférence pour ses amis, il mettait quelquefois, le dimanche, un vêtement de parade garni de pelletteries, dont son ami Cortès lui avait fait présent : mais dès qu'il était revenu de l'église, il se déshabillait et restait en veste ou en chemise, avec un mouchoir autour du cou pour essuyer la sueur de son visage ; car, pendant la paix, il consacrait presque tout son temps à jouer à la paume et aux quilles ; c'était pour lui une passion. Il faisait sa partie avec le premier venu, sans s'enquérir de son état et de sa condition.

Il ne souffrait jamais qu'on se donnât la peine de lui relever la boule ni qu'on voulût lui éviter le moindre dérangement. Il était affable, complaisant envers tout le monde, et sa familiarité était poussée au point que, dans les momens de plaisir, il fallait, pour lui être agréable, oublier son rang de gouverneur.

Son attachement et son affection pour l'empereur étaient sans bornes. Lorsqu'il s'agissait de prélever le cinquième qui revenait à la couronne dans le partage des trésors, il poussait le scrupule

jusqu'à descendre de son siège chaque fois que le plus petit brin d'or s'en échappait, pour le recueillir et le joindre à la part de l'empereur. Souvent cette attention minutieuse faisait rire les assistans; mais lui, sans y prendre garde : « Si je n'avais point de mains, disait-il, je ramasserais ces petits morceaux avec la bouche. »

Tels sont les principaux traits que l'histoire nous a transmis du caractère de notre héros. L'éloge qu'ils méritent compensera, je l'espère, l'horreur que vous ont inspirées sa cruauté et sa perfidie, et vous mettrez, mes enfans, ses défauts sur le compte de sa mauvaise éducation. Il n'est plus : ne troublons pas la paix de son tombeau.

FIN.

TA

Confid
Tentative
des idole

Montér
cains de

Partag
de Cortè

Victoir
Narvaes

Cortès
de Mont
action de

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CORTÈS.

ENTRETIEN VIII.

Confidence de Montézume au sujet des Espagnols.	Page 1
Tentatives de Cortès pour lui faire abandonner le culte des idoles. Sacrifices humains. Bataille de la Vera-Cruz.	1

ENTRETIEN IX.

Montézume prisonnier. Punition des officiers mexicains de la Vera-Cruz. L'Empereur chargé de fers.	12
--	----

ENTRETIEN X.

Partage des trésors. Situation dangereuse et fermeté de Cortès.	22
---	----

ENTRETIEN XI.

Victoire de Cortès sur l'armée envoyée par Velasquez. Narvaez prisonnier. Révolte à Mexico.	32
---	----

ENTRETIEN XII.

Cortès met à la raison les révoltés de Mexico. Mort de Montézume. Quetlavacâ nommé empereur. Belle action de deux jeunes Indiens.	42
---	----

ENTRETIEN XIII.

Nuit de la Désolation. Retraite de Cortès. Combat d'Orimba. Guatimozin empereur.	Pages. 55
--	--------------

ENTRETIEN XIV.

Trahison déjouée à Texeuco. Conspiration contre Cortès. Mort de Xicotencatl. Le jeune Chechemical. Reprise des hostilités	67
---	----

ENTRETIEN XV.

Revers des Espagnols. Défection arrêtée. Le nouveau Goliath. Guatimozin prisonnier. Cortès maître de Mexico. Torture et paroles sublimes de l'Empereur martyr . .	80
---	----

ENTRETIEN XVI.

Soumission de toutes les provinces mexicaines. Triomphe de Cortès. Mexico est rebâtie. Cruautés des Espagnols. Mort de Guatimozin. Tribulations et mort de Cortès	94
---	----

TROISIÈME PARTIE.

PIZARRE.

ENTRETIEN I^{er}.

Pertes des Espagnols vers l'Isthme du Darien. Balboa élu gouverneur. Premières notions sur le Pérou . . .	103
---	-----

ENTRETIEN II.

Découverte de la mer Pacifique. Périls que les Espagnols ont à affronter.	110
---	-----

DU SECOND VOLUME.

269

ENTRETIEN III.

Pages.
bat . 55

Pedrarías gouverneur du Darien. Mort de Balboa. Origine de Panama 122

ENTRETIEN IV.

For-
rise . 67

Pizarre. Association des trois hommes arbitres, de l'empire des Incas 130

ENTRETIEN V.

eau
ico. . 80

Découverte du Pérou. Entreprise audacieuse de Pizarre. L'île Gorgone 139

ENTRETIEN VI.

om-
pa-
de . 94

Les Péruviens accueillent les Espagnols. Le Lama. Départ pour Panama. Pizarre part pour le Darien . . 148

ENTRETIEN VII.

Irruption dans une ville indienne. Combat de Tumbez. Coup-d'œil sur l'histoire du Pérou 158

ENTRETIEN VIII.

État de l'empire du Pérou avant l'invasion des Espagnols 169

ENTRETIEN IX.

Pizarre reçoit une députation de Huascar. Sa perfidie. 181

ENTRETIEN X.

Le quinquina. Atahualpa et Huascar. Partage du butin par les Espagnols 192

ENTRETIEN XI.

boa . 103

Fausse accusation portée contre Atahualpa. Sa condamnation et son supplice 200

ENTRETIEN XII.

pa . 110

Entrée à Cusco. Prise de Quito. Alvarado marche sur cette ville. 204

ENTRETIEN XIII.

	Pages.
Perfidie déjouée. Manco reçoit des mains de Pizarre le bandeau royal. Fondation de Lima.	211

ENTRETIEN XIV.

Discussion entre Pizarre et Almagro : celui-ci marche à la conquête du Chili	217
--	-----

ENTRETIEN XV.

Révolte du Pérou. Siège de Lima et de Cusco par les Indiens. Retour d'Almagro	223
---	-----

ENTRETIEN XVI.

Situation critique de Pizarre.	229
--	-----

ENTRETIEN XVII.

Combat de Cusco entre Pizarre et Almagro : celui-ci est fait prisonnier.	233
--	-----

ENTRETIEN XVIII.

Supplice d'Almagro. Vaca de Castro envoyé au Pérou par la Cour d'Espagne. Conduite de Pizarre.	240
--	-----

ENTRETIEN XIX.

Expédition de Gonzalez Pizarre. Trait hardi d'Orellana. Le pays des Amazones et l'Eldorado.	247
---	-----

ENTRETIEN XX.

Conspiration contre Pizarre	252
---------------------------------------	-----

ENTRETIEN XXI.

Assassinat de Pizarre. Le jeune Almagro nommé gouverneur.	259
---	-----

FIN DE LA TABLE.

Pages.

carre . . . 211

roche . . . 217

les . . . 222

. . . 229

i-ci . . . 233

rou . . . 240

el- . . . 247

. . . 252

né . . . 259

